
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00455126 3


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

(9)

A

Le mariage

(Hier et aujourd'hui)



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26

Le mariage

(HIER ET AUJOURD'HUI)

*Il a été tiré de cet ouvrage
quinze exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 15
et vingt exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 16 à 35*

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

LA VIE RECOMMENCE :
 I. LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR.
 II. LA CHAIR ET L'ESPRIT.
MÉNAGES D'APRÈS-GUERRE.
LA NOUVELLE CROISADE DES ENFANTS.
LA MAISON.
LA PETITE MADEMOISELLE.
LA NEIGE SUR LES PAS.
LE CARNET D'UN STAGIAIRE.
LA ROBE DE LAINE.
LA CROISÉE DES CHEMINS.
LES YEUX QUI S'OUVRENT.
L'ÉCRAN BRISÉ.
LES ROQUEVILLARD.
LA PEUR DE VIVRE.
LE PAYS NATAL.
LA VOIE SANS RETOUR.
L'AMOUR EN FUITE.
LE LAC NOIR.
JEANNE MICHELIN.
UNE HONNÊTE FEMME.

ESSAIS DE CRITIQUE
VOYAGES ET OUVRAGES SUR LA GUERRE

LA VIE AU THÉATRE (1re, 2e, 3e et 4e séries).
PORTRAITS DE FEMMES ET D'ENFANTS.
VIES INTIMES.
AMES MODERNES.
QUELQUES PORTRAITS D'HOMMES.
JULES LEMAÎTRE.
LES PIERRES DU FOYER.
VIE HÉROÏQUE DE GUYNEMER.
SUR LE RHIN.
LE PLESSIS-DE ROYE.
LES DERNIERS JOURS DU FORT DE VAUX.
LA BATAILLE DEVANT SOUVILLE.
LES CAPTIFS DÉLIVRÉS.

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le mariage

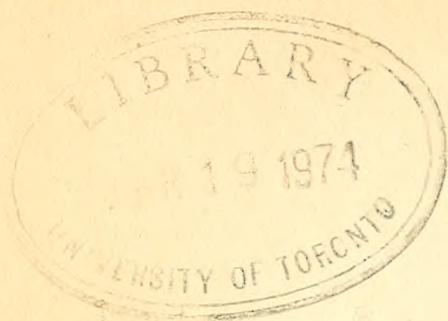
(Hier et aujourd'hui)



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26


LIBRARY
1 9 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

A M. HENRY SIMOND

*Directeur de l'*Écho de Paris,

son collaborateur et ami.

H. B.

PRÉFACE

*Ce livre a été écrit en collaboration avec le public, du mois de juin 1920 au mois de juin 1921. Le directeur de l'*Écho de Paris, *M. Henry Simond, m'avait demandé d'étudier la société nouvelle au sortir de la guerre. Mon premier article fut consacré à la* Crise du mariage. *Aussitôt, je reçus un si abondant courrier que j'y pouvais découvrir les mille formes d'un malaise partout répandu. Ce courrier, pendant une année entière, n'a pas cessé de s'alimenter. De ces quelques milliers de lettres, en les classant par catégories, en ne retenant que celles qui expriment les opinions d'une classe sociale, d'un milieu, d'un ensemble de personnes, j'ai pu tirer des indications générales qui prennent, ainsi rassemblées, une valeur documentaire. Et sans doute convient-il encore de faire des réserves. Tout le monde n'écrit pas, ne se confie pas, ne se livre*

pas. Cependant, comme je n'ai utilisé que les correspondances signées et contenant une adresse, il me semble qu'il y a là un témoignage sur notre temps.

Témoignage souvent contradictoire : mais cette contradiction est dans l'homme lui-même comme dans la société. L'important est qu'il soit possible de tirer un ordre de ces éléments contraires. La vague de fond qui a déferlé sur nous, en se retirant, a laissé sur le rivage toutes sortes de décombres. Peu à peu, les choses et la vie reprendront leur cours normal.

Pendant plus de quatre ans, nous avons respiré la guerre à chaque minute. Elle a limité notre horizon. Elle finie, il nous semblait que cet horizon s'ouvrirait comme un rideau, nous laissant voir les paradis où nous entrerions. A mesure qu'elle se prolongeait, nous sentions bien que ces paradis devenaient plus aléatoires et moins fortunés. Trop de morts jalonnaient la route, trop de douleurs, de deuils et de misères nous accompagnaient. Néanmoins, la paix gardait ses prestiges. Après la joie de l'armistice, chacun pensait à se détendre. Il aurait fallu en effet que chacun pût se reposer, physiquement et, plus encore, moralement. La paix véritable est celle qui apporte la sécurité.

Nous n'avons pas encore, nous n'aurons pas de longtemps cette sécurité. Pendant plus de quatre ans, toutes les forces des hommes ont été employées à détruire. Notre pays a été le champ de ces des-

tructions. De la mer aux Vosges notre sol a été martelé, pilé, bouleversé. Nos villages et nos villes ont été anéantis. Et, surtout, la fleur de notre jeunesse — notre joie et notre force — a été fauchée. Combien de temps sera-t-il nécessaire pour relever tant de ruines?

Je me souviens que, pendant une convalescence, au cours de mes premières années de collège, on m'avait donné, pour m'occuper au logis et me faire oublier l'attrait du grand air, un jeu de cartonnages à découper et assembler. C'étaient des maisons de toutes sortes : église, mairie, école, habitations rustiques, granges et écuries dont l'ensemble composait un village. Quinze ou vingt jours furent employés à ce minutieux et passionnant travail d'architecte. Lorsque je l'eus terminé, j'étalai sur une grande table, non sans vanité, mes constructions. Mes soldats de plomb, depuis longtemps, dormaient dans leurs boites. Je les réveillai et, les disposant en deux armées, je chargeai aussitôt l'une de l'attaque, et l'autre de la défense de mon village à peine achevé. L'assaillant fut, naturellement, le vainqueur. Par un goût excessif de réalisme, afin de mieux constater par moi-même la vérité de cette victoire, j'approchai une allumette de l'une des maisons assiégées. Elle flamba aussitôt et communiqua l'incendie à sa voisine. Tout le village y passa en un clin d'œil. La table même en porta les traces, ce qui ne passa pas inaperçu. Et, tout effaré de mon geste, je comparai machinalement le temps

qu'il m'avait fallu pour bâtir au bref éclair qui avait suffi à l'anéantissement d'un travail aussi prolongé.

Ce vieux souvenir m'est revenu plus d'une fois à la mémoire en parcourant nos villes et nos bourgs dévastés par la guerre. Ils marquaient la suite des siècles français et ils jonchaient le sol. L'œuvre de reconstruction qui nous attend, qui nous sollicite, sera une œuvre de longue haleine. Il faut nous y atteler avec passion. Quelle tâche est plus noble et plus passionnante que celle de bâtir? Mais sa grandeur même nous déconcerte pour le moment. Nous avions espéré que nous y serions aidés davantage et que le traité nous apporterait un concours plus rapide et plus efficace. Ceux qui ont connu la prospérité des pays rhénans après avoir vécu dans nos régions envahies — et je suis de ceux-là — ont dans les yeux, sans cesse, cette comparaison injurieuse. Ils revoient d'une part les champs en friche où pousse le chardon, la terre pareille à une lande sauvage, coupée, çà et là, de cimetières de maisons; et, de l'autre, le sol travaillé avec soin, prêt à porter les moissons futures, les usines intactes, les villes riantes et les enfants sans nombre. Et ils ne comprennent pas que le souci de relever la France n'inspire pas tous nos actes et toutes nos pensées.

Il y a donc disproportion entre l'état nerveux du vainqueur et la multiplicité des travaux qui lui sont imposés. Le prix de la vie est, pour lui, un

autre sujet de surprise. Si l'on recherche ce prix de la vie à son origine, on s'aperçoit qu'il a été faussé, soit par les difficultés d'importation et de transport, soit par le nombre des intermédiaires, soit par l'avidité de ces intermédiaires, soit encore par le manque d'usage des associations et des coopératives.

De notre patience nous avons fourni les abondantes preuves au cours de ces dernières années. Notre force de résistance a étonné l'univers. Mais peut-être était-elle plus facile dans la guerre, parce que le but en était simple et apparent. Les problèmes de la paix sont plus complexes et leur solution satisfait moins vite la raison. Ils se subordonnent cependant tous à un devoir économique qui est aujourd'hui le but essentiel : produire, comme tous les travaux de la guerre aboutissaient au but unique de détruire la puissance ennemie. Produire, c'est tirer de notre sol toutes les ressources qu'il contient naturellement ou que nous lui pouvons réclamer, le charbon et le blé, les pommes de terre et le vin et les fruits; c'est rebâtir, pour les populations envahies et devenues nomades, des demeures habitables; c'est refaire notre cheptel, reconstruire notre marine marchande, approprier nos usines aux besoins nouveaux, modifier ou agrandir nos industries, rétablir ou étendre nos relations commerciales; c'est aussi tirer de notre histoire renouvelée par la guerre un nouveau rayonnement intellectuel et artistique. Nous devons

écarter tout ce qui contrarierait ou ralentirait cette production qui, d'ailleurs, fera seule baisser le prix de la vie, assurera un meilleur cours du change, facilitera le relèvement de nos finances publiques. C'est pourquoi l'union n'a jamais été plus nécessaire entre les Français : la guerre n'a-t-elle donc pas suffi à leur inspirer pour eux-mêmes une préférence ? Vont-ils oublier si vite les maux qui les ont accablés et qui accablent encore tant des leurs ? Toute lutte de classes, toute lutte de partis en ce moment nous affaiblissent et nous désarment, en face d'un ennemi qui n'est pas encore désarmé et qui n'a pas reçu les blessures intérieures dont nous éprouverons longtemps une infériorité économique. Récemment, M. Schneider, le directeur du Creusot, parlant au Guidhall à Londres, montrait l'évolution du travail et disait : « La liaison nécessaire entre la foule ouvrière et les patrons ne peut être assurée qu'en instruisant parallèlement les deux classes. Les futurs chefs d'industrie doivent apprendre à connaître leurs subordonnés, et les ouvriers doivent être rendus capables de juger leurs patrons autrement que par ouï-dire ». Car, selon la devise célèbre de Léonard de Vinci, la connaissance est à la base de l'amour, et la plupart des conflits qui naissent entre les hommes viennent de leur mutuelle ignorance. Ceux qui préparent la production de la France, ouvriers et patrons, ne peuvent être entravés en ce moment sans que la communauté entière s'en trouve appauvrie. Certes,

la vie est difficile et coûteuse, mais il faut savoir attendre en travaillant. L'avenir d'un pays vainqueur, s'il ne se déchire lui-même et s'il n'est privé de toute direction, appelle l'essor et commande le succès. Dans le passé, après les plus rudes traverses, notre pays s'est redressé en peu de temps ; après les guerres de religion, pendant celles de Louis XIV, après celles de l'Empire, après 1870. Comment, vainqueur, ne se redresserait-il pas plus promptement encore?

Et quelle leçon de patience et d'énergie nous donnent ces paysans de chez nous qui, bien mal aidés et si peu encouragés, sont revenus dans les pays dévastés, et, tant bien que mal installés dans leurs ruines, ont défriché leurs champs abandonnés, striés de fils de fer, percés de tranchées? Le 9 juin 1919, anniversaire de l'offensive allemande sur Compiègne par le Plémont et par le vallon du Matz, je traversais Lassigny et le Plessis-de-Roye. Pas une maison n'y était intacte. Des caves on entendait monter des voix. Je m'informai. Tous les habitants, ou presque, étaient revenus. On s'en apercevait au travail qui avait retourné la terre. Sans aucun souci du confort, vivant de rien, ils livraient leur bataille quotidienne. Cependant la nature, dans ce printemps de feu, recouvrait déjà les champs de bataille de sa verdure et de ses fleurs, et j'étais invité au baptême du premier enfant né dans ce village détruit. Étonné, je ne reconnaissais plus les régions de la mort que j'avais vues défon-

cées, sans végétation et parsemées de débris humains. Et, me souvenant de notre inquiétude de l'année précédente, je ne doutai plus que nos ruines humaines seraient, à leur tour, bientôt recouvertes par nos foyers, et qu'un peuple qui avait triomphé d'une telle guerre pouvait avoir confiance en lui-même et ne devait pas connaître ce mal nouveau, susceptible de le diminuer : l'inquiétude de la victoire.

H. B.

Mai 1921.

I

Enquête sur le mariage et la famille

(1920-1921)

I

LA CRISE DU MARIAGE

Les villes, les villages sans nombre, détruits par les Allemands, se rebâtissent avec de la pierre et du bois, lentement, trop lentement, et jusqu'à présent à nos frais. Mais notre nation même, saignée par la perte de quinze ou seize cent mille jeunes gens, avec quoi se refera-t-elle? Avec de la chair, des os et du sang. Elle ne peut se refaire que par la puissance du mariage et de la famille. L'avenir de notre pays est là, nulle part ailleurs. A la base de notre politique intérieure et extérieure, il y a tout d'abord à préparer cette résurrection. On impose le célibataire, on récompense les familles nombreuses. Mesures honnêtes et modestes, mais il faut surtout faciliter et consolider le mariage.

Or le mariage a été, lui aussi, touché par la guerre qui détruit en peu de temps ce que les

siècles avaient construit. Pendant les premiers mois le lien conjugal s'était resserré. Comme le sentiment religieux, la tendresse des femmes s'était exaltée. Et il n'était guère de soldat qui ne portât sur son cœur la photographie d'une femme, souvent aussi de petits enfants. Je me souviens que mes camarades de l'état-major, chargés du contrôle postal dans les corps d'armée et les divisions — mission délicate qu'ils remplissaient avec conscience et respect — me disaient combien la plupart des lettres échangées entre maris et femmes à cette date étaient faites pour leur inspirer confiance dans le pays : commerçants qui avaient repris tant bien que mal les affaires abandonnées, ouvrières multipliant les heures de leurs journées, paysannes se penchant sur la terre ou tenant elles-mêmes les mancherons de la charrue, bourgeoises surveillant les études et l'éducation des petits, il y avait là une volonté admirable de remplacer les absents, de se garder pour eux, de faire en sorte qu'à leur retour ils retrouvassent sans difficultés leur poste ou leur terre. A-t-on oublié le dessin de Forain résumant d'une légende cette volonté de la France intérieure, une légende inscrite au-dessous d'une femme qui laboure : l'*autre tranchée ?*

Mais la guerre a duré trop longtemps. Il fallut, pour vivre, s'accoutumer à l'absence. De part et d'autre, on s'y accoutuma. A force de se conduire en hommes pour diriger leur maison, les femmes

prirent l'indépendance des hommes. Beaucoup d'entre elles, peu à peu, se désintéressèrent de leur foyer mort. Elles y rentrèrent le moins possible. Elles se firent infirmières, ouvrières d'usine, commerçantes. Elles cherchèrent à la ville un emploi. Ou, du village même, elles prirent l'habitude de se rendre à la ville. De leur côté, les hommes se firent de leur propre vie une autre image. Blessés, ils avaient été soignés par des mains plus fines. A l'armée, ils recevaient des lettres plus développées et amplifiées de marraines parfois équivoques. Ils lisaient plus qu'ils n'avaient fait. Ils réfléchissaient plus qu'ils n'avaient réfléchi. Ils apercevaient en eux-mêmes des goûts nouveaux, des désirs inconnus, des tristesses oubliées, des ambitions obscures. Les permissions ne les satisfaisaient pas toujours. Ils débarquaient chez eux avec des illusions qu'en peu de jours ils perdaient, parce que ces illusions ne tenaient plus compte de la réalité. De loin on s'aimait encore : de près on se découvrait différents. Ainsi arriva-t-il que nombre de ménages ne furent plus unis que par l'absence.

Cette absence prit fin après l'armistice. Comme dans la chanson, chacun rentra chez soi, sauf tous ceux qui n'y devaient plus jamais revenir. Alors apparurent nettement ces divergences de caractères qu'on avait bien soupçonnées, mais dont on n'avait pas encore mesuré les effets. Certes, la joie du retour fut grande dans combien de foyers

français! Avec quel bonheur multiplié ces foyers reprirent leur vie d'avant-guerre! Mais dans combien d'autres fallut-il reconnaître qu'on avait changé! Le mari, parce qu'il avait fait la terrible campagne et supporté des misères sans nom, ne se croyait plus tenu à aucune patience et montrait des exigences excessives. La femme ne s'estimait plus astreinte à aucune docilité, ni même à aucune présence. Elle faisait ce que bon lui semblait et toute défiance lui paraissait injurieuse. Le résultat fut que les séparations officieuses ou judiciaires, que les divorces se multiplièrent. Tantôt l'on tira avantage des difficultés de logement ou de personnel pour ne pas reprendre la vie commune. La crise des loyers servit de prétexte : les femmes ne pouvaient rejoindre leur mari qui ne trouvait pas d'appartement. Et tantôt l'on alla jusqu'au bout et l'on fit intervenir la loi.

En un temps qui paraît aujourd'hui préhistorique, on fit une célébrité à certain président Magnaud pour quelques jugements saugrenus qui se plaçaient au-dessus des lois. J'aimerais assez que l'on glorifiât aujourd'hui, avec une tout autre raison, le président dont je vais citer le jugement, mais dont j'ignore le nom. Il avait à juger une double demande en divorce : le mari et la femme refusaient pareillement de reprendre la vie commune. Ils n'avaient à se reprocher que leur humeur réciproque. Pas de trahison, pas de violence, pas de paroles irréparables. Mais une quasi

impossibilité de se supporter. Les petites choses jouent le plus grand rôle dans l'existence quotidienne. L'homme est ainsi fait qu'il supporte mieux une crise passagère que des ennuis journaliers. Donc, le mari et la femme réclamaient à grands cris le divorce. Le tribunal refusa de le prononcer, et il en donna les motifs :

« Attendu, explique le jugement, que, d'une façon générale, il importe de se montrer circonspect en semblable matière et de permettre aux époux séparés par la guerre, toujours enclins à considérer leurs droits en perdant de vue leurs devoirs, de se ressaisir, et de ne point faciliter l'obtention de décisions ajoutant aux catastrophes matérielles de la guerre les pernicieux effets d'une maladroite désagrégation morale ; que le mari doit, en qualité de chef de famille, tenter avec plus de douceur que de fermeté un effort méritoire pour reconquérir la mère de son enfant et sauvegarder l'existence de son foyer... » Ainsi le mari est-il invité à entreprendre une autre conquête que celle des positions ennemies, et pour cette conquête à quoi on le convie, il devra montrer plus de douceur que de fermeté. L'homme, disait saint François de Sales, est un animal assez rude, quand la société et la religion ne l'ont pas poli. La solitude développe en lui cette âpreté naturelle.

Et voici maintenant le tour de la femme : « Attendu qu'il y a lieu d'espérer, son affection

maternelle ne pouvant être mise en doute, qu'elle comprendra facilement que, dans son intérêt comme dans celui de l'enfant, elle doit orienter le ménage vers les concessions réciproques et coopérer de son mieux à un rapprochement salutaire et durable... » A la femme, le tribunal rappelle les droits de l'enfant. Il compte sur les conseils de la tendresse maternelle. Dirai-je, cependant, que c'est, d'habitude, la femme qui fait les bons ou les mauvais ménages, et peut-être surtout aujourd'hui? Aujourd'hui, en effet, il n'y a plus d'oisifs. La vie chère et les impôts menaçants vont avoir raison du dernier, et ce sera du moins l'un des bienfaits des temps nouveaux. Or, l'oisiveté était la mauvaise conseillère de l'homme. Elle l'acheminait vers les pires erreurs, presque fatalement, par la nécessité même de l'activité. Tandis que l'homme qui travaille est plus accessible à se plaire dans son intérieur, si sa femme veut se donner la peine de l'y attirer et de l'y retenir. Mais, pour l'y attirer et l'y retenir, il faut d'abord qu'elle y soit. Une Mme Benoîton, qui est toujours sortie, ne trouvera plus au logis M. Benoîton quand elle se décidera à y rentrer. C'est à la femme qu'il appartient de mettre de l'ordre dans sa maison, et d'y ajouter de la clarté, de l'agrément, la paix.

Elle est d'ailleurs invitée d'une façon pressante à réussir dans son entreprise d'entente conjugale. Car elle est dévisagée, guettée et menacée par une génération nouvelle qui la juge sans pitié —

avec une tout autre sévérité que mon président de tribunal — et qui est prête à tourner en dérision son incapacité, ou même son insuccès : la génération des jeunes filles qui, elles, n'ont pas encore trouvé de mari, qui ne sont pas assurées d'en trouver, et dont il convient de s'occuper.

II

LA VIE COMMUNE

I

La crise du mariage est-elle donc si grave et si fréquente ? Il me semble que j'ai fait ce geste du promeneur qui plonge le bout de sa canne dans une fourmilière : c'est aussitôt une agitation incroyable, tout un petit peuple noir en mouvement. Les témoignages sont venus par centaines, non point du tout ces lettres qui flattent la vanité d'un auteur par l'intérêt qu'elles prennent à ses phrases, mais celles qui, reconnaissant le diagnostic d'un mal, en signalent les symptômes, les progrès, l'étendue et réclament des remèdes.

Il faut toujours, à l'entrée de ces études sociales, faire remarquer le danger des généralisations. Et précisément les bons ménages n'éprouvent pas le

besoin d'appeler l'attention sur eux, ne fréquentent pas les tribunaux, ne font aucun bruit dans le monde. C'est un élément important, le plus important pour la santé morale de la nation, dont il convient de tenir compte quand on signale, d'autre part, les ravages causés par la guerre dans les mœurs.

J'écarte les lettres inutiles, mères qui se plaignent de la pénurie des gendres, jeunes filles qui cherchent un mari comme on cherche une situation, confidences, inévitables confidences qui commencent presque toutes par : *Ma vie est non pas un roman, mais un drame,* adresses enfin, adresses d'agences matrimoniales ou d'agences de divorce. Car il y a des agences de divorce, qui ne craignent même pas la publicité, témoin celle qui s'affiche ainsi : *Divorce très rapide, et à forfait, succès certain. Paris-province. Tarif inversement proportionnel à la durée de la procédure : 2.000 francs un an ; 5.000 francs trois mois.*

Après cette élimination préliminaire, je range d'un côté les femmes qui se plaignent des maris et de l'autre les maris qui se plaignent des femmes, afin d'énumérer leurs griefs tour à tour. L'impartialité est rare ; elle est rare surtout en ménage. Un seul de mes correspondants cherche à en faire preuve : il donne tort à tout le monde, sur un ton courtois, mais désenchanté : « La désunion des époux pendant et après la guerre, dit-il, est due au grand nombre de ménages où l'habitude

retenait seule au foyer le mari ou la femme. On est parti, on s'est immédiatement senti libéré. Comme il arrive à deux voyageurs de mauvaise humeur qui prennent des routes différentes, il semble qu'un allégement se soit produit. L'homme se sentait plus jeune, débarrassé des tracas journaliers; la femme plus libre et plus maîtresse d'elle-même... » Mais ces voyageurs fatigués ne peuvent-ils se reposer ensemble?

Ni les griefs des hommes, ni ceux des femmes ne sont bien variés. Les femmes reprochent aux maris d'être revenus de la guerre plus rudes de mœurs, moins polis, moins laborieux et plus vaniteux. Elles se sont elles-mêmes trop habituées à la liberté pour avoir retrouvé la souplesse de caractère dont elles avaient fait preuve autrefois, avant la guerre.

« Le mari! écrit l'une d'elles avec amertume, comme son caractère a changé! L'habitude du feu, la vie des tranchées, toutes les louanges dont on l'a comblé l'ont rendu plus exigeant, il se croit supérieur. Comme il a souffert, n'a-t-il pas droit à beaucoup d'affection, de soins, d'indulgence? Tout beau, Monsieur! Pendant ce temps, la femme a souffert aussi, elle a lutté aux champs, à l'atelier, à l'usine, et elle s'est aperçue que vous n'étiez pas indispensable à la vie matérielle. Elle s'est débrouillée alors : parce que son cœur est son guide, elle chérissait encore l'époux et le père qui souffrait là-bas. Mais quand il a repris sa place au foyer, elle a voulu que les droits et les devoirs s'égalisent. Voilà le point sensible. L'homme réclamait son ancienne place, mais la femme ne se décidait plus à courber la tête et se posait en rivale.

Pour achever de détruire le foyer, la cherté de la vie oblige la femme à travailler au dehors. Alors à quoi bon les enfants puisqu'ils iront en nourrice, qu'on sera privé du bonheur de voir leurs sourires et de guider leurs premiers pas? En rentrant le soir à la maison, il faut préparer le repas, faire le ménage, le savonnage, raccommoder les vêtements... et puis se montrer souriante, attentive, dévouée et désireuse de plaire. Croyez-vous sérieusement que la tâche soit possible? Réservez à la femme son chez elle, exigez du mari qu'il ne la considère pas comme une machine à travailler, mais comme son égale et sa meilleure amie, qu'il lui apporte l'argent de son labeur, et elle rendra le foyer agréable, le repas gai et savoureux, elle aura le temps et le courage d'être mère, seul but et seule consolation de la femme... »

Entendez-vous toute la détresse que ces plaintes contiennent : plaintes bien mesurées, bien modestes, en somme. Que l'homme travaille un peu plus, afin de permettre à la femme de rester au foyer, d'aimer le foyer, qu'il soit plus simple dans son attitude habituelle, plus aimable, moins glorieux, qu'il sache résister aux compliments qui lui ont été prodigués, qu'il ait un peu plus de respect et un peu plus d'esprit de justice, qu'il fasse à sa compagne la part plus large, qu'il l'associe à ses travaux, à ses projets d'avenir, et la vie commune changera d'aspect. Il y a là une profonde tristesse et un ardent désir de reconstruire le bonheur disparu. Mais toutes les femmes n'ont pas cet accent.

Ah! non, certes! Que de lettres irritées, violentes, cruelles, impitoyables! Les jeunes filles

sont toujours plus impatientes. A beaucoup, le mariage n'inspire que des réflexions pleines de mépris.

« Pensez-vous, dit l'une, que la génération nouvelle des jeunes filles soit vraiment pressée de prendre mari parmi les goujats que sont en ce moment la plupart des hommes? Tous les jours notre délicatesse est froissée, notre sensibilité choquée. Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus des êtres civilisés... Cinq ans de guerre ont appris aux femmes qu'elles pouvaient vivre sans le soutien de l'homme qui fait d'elles l'éternelle esclave. Et le désir de créer un foyer et des enfants pour la joie de notre avenir, ne suffit plus à nous faire perdre la frayeur que nous cause l'égoïsme trop bien éprouvé de l'homme. Jusqu'ici nous avons été les victimes résignées. Il y a une fin à tout. Et nous pensons maintenant vivre notre vie sans nous inquiéter de ce que deviendront les générations futures. Nous sommes devenues incapables de faire abnégation de nous-mêmes et de subordonner notre existence à la volonté de qui ne sait guère que nous rendre cette existence désagréable... »

Dépouillée de sa virulence, cette lettre marque très nettement le caractère nouveau de la femme; elle n'a plus l'esprit de sacrifice, elle a appris à se tirer seule d'affaire, elle n'acceptera plus une situation dépendante. *Vivre sa vie* : on ne peut se rendre compte de tous les ravages causés par cette courte formule. Vivre sa vie! comme si la vie d'une femme par qui le foyer resplendit et dure n'était pas une vie digne d'être vécue, et comme si nous ignorions toutes les audaces, et toutes les fautes, toutes les chutes et toutes les

hontes que peut contenir cette trop élastique devise !

Mes autres correspondantes ne font guère que répéter les mêmes griefs. L'une ou l'autre, cependant, y ajoutent une haine particulière contre le café, et, dans les ménages riches, contre le cercle. Bien des maris auraient, paraît-il, contracté l'habitude de vivre au café ou au cercle. Ils se sont déshabitués de la conversation avec les femmes. Ils leur préfèrent les causeries d'hommes, plus libres, plus grossières, sans retenue, sans cérémonie, sans galanterie. La camaraderie occupe dans leur existence une plus grande part. En outre, leur sans-gêne s'est accru : ils ne s'imposent aucune régularité, ils rentrent au logis quand bon leur semble, ils n'ont pas d'heure ni pour le déjeuner ni pour le dîner. Et même, sans avertir, ils ne rentrent pas. Il y a là comme un désordre organisé. Et, sans doute, il y eut toujours des maris en retard, ennemis de la contrainte. Mais leur nombre était restreint : il se serait considérablement accru. Puis, accoutumés pendant les années de guerre à ne s'occuper d'aucun détail matériel, ils ne se sont pas suffisamment rendu compte des changements prodigieux de cette vie matérielle ; ils s'étonnent du surcroît des dépenses, des difficultés domestiques, ils montrent une défiance injustifiée au lieu de reconnaître les efforts de leur femme. Quant à la décadence de la courtoisie conjugale, elle n'est qu'une des

manifestations de la décadence générale de la politesse. Il suffit d'avoir avec ses semblables les moindres rapports pour s'en rendre compte : dans les magasins, dans les bureaux, dans la vie courante le ton a changé. Est-ce là une des conséquences de la guerre?

J'ai relevé, à peu près, toutes les plaintes exprimées par les femmes. Elles entendent échapper à la brutalité, à la tyrannie et à l'égoïsme de l'homme. Elles savent mieux aujourd'hui ce qu'elles valent et ce qu'elles peuvent faire ; elles ont appris que, dans bien des carrières, l'homme peut être remplacé, et même remplacé avantageusement. Dès lors, elles admettent comme un nouveau dogme qu'elles n'ont plus à supporter un maître. Que le mari traite avec elles d'égal à égal, qu'il leur assure mieux leur existence matérielle, qu'il se donne la peine de leur plaire : à ce prix, à ce prix seulement, l'union conjugale peut reprendre son attrait et sa solidité.

Mais, de quoi se plaignent, à leur tour, les maris?

II

J'ai dit les griefs des femmes contre la vie commune réclamée par le mariage. Examinons maintenant ceux des hommes. Et tout d'abord

une remarque s'impose : autrefois, les femmes trouvaient presque seules le temps ou éprouvaient le désir de donner leur avis épistolaire sur le livre, l'article de revue ou de journal qui avaient retenu leur attention ; aujourd'hui, les hommes écrivent autant et plus que les femmes. Ils ont pris à la guerre le goût de la lecture, et celui de la réflexion. Ils sont beaucoup plus portés aux idées et à la psychologie. C'est même ce nouvel état d'esprit qui a permis, qui permet aux éditeurs de surmonter la dangereuse crise de la librairie. On lit certainement plus qu'auparavant, et l'appoint vient des hommes beaucoup plus que des femmes. Ne le cherchez pas chez ces nouveaux riches qui dépensent leurs billets aux restaurants, aux music-halls, dans la boutique des orfèvres ou des antiquaires, et qui, s'ils achètent des exemplaires de luxe, ne s'intéressent point au contenu des ouvrages acquis à grand prix. Cherchez-le plutôt chez l'étudiant, l'étudiante, l'ouvrier — tel ouvrier ébéniste que je connais va, sa journée finie, chez le libraire — le paysan même. Il y a là toute une ascension intéressante, passionnante à suivre. Et c'est pourquoi il convient de considérer avec anxiété l'augmentation du prix des livres, qui risque de la paralyser.

Voici un tableau du retour au logis :

« Monsieur rentre après une journée de travail. Il trouve partout le désordre : les chambres sont à peine faites, le couvert n'est pas mis. Avec un retard considérable on

se met à table. Madame soutient avec une opiniâtreté agaçante les paradoxes les plus saugrenus : — « Il faut penser à soi avant tout. — La vie de bohème est la meilleure. — Un blessé doit dissimuler ses souffrances pour ne pas ennuyer sa femme, etc. » Tandis que les femmes d'il y a trente ans ont été la clé de voûte de l'édifice social. Elles ont donné à la France la phalange des soldats de la grande guerre. Elles ne sont pas la génération du divorce et de l'infidélité... »

Un ouvrier — et l'on va voir de quel style écrit aujourd'hui un ouvrier, à peine ai-je besoin de redresser çà et là l'orthographe — donne ces détails, qui font un assez piquant tableau de mœurs :

« Étant célibataire (33 ans), on m'a souvent reproché mon état, et dernièrement, en société, j'ai fini par dire que je voulais me marier, mais que je désirais connaître le programme, les conditions, l'enjeu. Une jeune fille m'a répondu que ça ne se faisait pas comme ça et elle a critiqué les hommes. Un homme marié m'a dit : « Un programme, ça ne se suit pas. » Un célibataire, ancien officier, a ri comme une petite folle. Une demoiselle (30 ans), dactylo, fit cette réponse : « qu'elle ne voulait pas d'un seigneur et maître, qu'elle n'entendait pas laver la vaisselle et raccommoder les chaussettes d'un homme. » Les vieux qui se sont mariés selon de bons principes ne peuvent que critiquer une époque qu'ils ne comprennent pas... »

Puis, mon correspondant analyse son propre état d'âme :

« Sans la guerre, je n'aurais pas tant lu de livres, et je n'aurais pas cherché à me faire une idée exacte du

mariage. Les infirmières, en pansant nos blessures, ont développé en nous certaines réflexions. La vie chère, la vie de solitude, la vie sociale, la vie chrétienne, la souffrance ont fait le reste. Et avec des habitudes bonnes ou mauvaises, nous vivons une nouvelle vie, avec un programme nouveau, dans un monde qui nous paraît transformé. C'est pourquoi, pour me marier, j'ai demandé un programme... »

On a vu plus haut comment sa demande fut accueillie. Et cet ouvrier qui a beaucoup lu se met à faire le procès des livres qui, parce qu'ils sont écrits en argot, croient peindre le peuple, et des romans populaires qui veulent peindre le grand monde. « Nous subissons des crises, conclut-il, sans trop pouvoir les expliquer, mais les maux ne se guérissent que s'ils sont soignés. Qui connaît les remèdes? »

Certes, voilà d'intelligentes réflexions. Mais parmi tant d'autres témoignages, je découvre cette confession que je donne presque intégralement à cause de l'accent humain qui s'en dégage :

« J'ai fait toute la guerre dans l'infanterie comme combattant (j'ai quarante ans depuis quelques jours), et je dois, sans doute, à une succession de hasards miraculeux d'en être revenu indemne. Je suis fort loin d'avoir été un *héros*, et, sans honte, je déclare que j'eusse préféré, bien des fois, être ailleurs. Dans les quelques cas où je dus faire acte de courage et même d'abnégation, la satisfaction que j'en ai retirée n'eut jamais dans le fond de mon âme l'intensité de celle que j'aurais sans doute éprouvée à ne pas être obligé de le faire. J'ai rempli cependant, je le crois, tout mon devoir presque toujours, et de mon mieux le reste

du temps. J'y eus peut-être aussi quelque mérite si je vous avoue que, par nature, je suis fort pacifique et qu'en général je n'aime pas les coups. Aux deux citations à l'ordre que j'ai rapportées pour faits de guerre, j'en préfère une troisième que je n'ai pas eue, mais que je me suis décernée à moi-même : celle de la victoire que j'ai remportée sur moi-même pour accomplir ce qui devait être accompli. Et savez-vous, monsieur, quel fut le levier puissant qui m'aida, dans cette aventure unique de ma vie de guerre, où j'eus, en vérité, à discuter âprement avec ma propre conscience ? L'image de deux petits enfants et d'une femme tendrement aimée, leur mère. Pour eux, j'ai voulu demeurer digne, à mes propres yeux, de la tendresse et du respect que je désirais passionnément qu'ils eussent pour moi. J'aurais pu tricher avec moi-même, je ne l'ai pas fait. La vision du foyer fut assez forte pour secouer ma carcasse défaillante et l'obliger à marcher droit (29 mars 1918, 3 h. 45 du matin)... Je reconnais sans hésiter combien vous dites vrai en établissant que nous sommes revenus de la guerre avec une patience à bout. C'est aussi que nous avons souffert des tortures qu'aucune plume ne saurait décrire avec exactitude, « des souffrances sans nom », dites-vous. Pendant la guerre, on soignait les blessés. Nos femmes, en général, se sont penchées sur eux avec un dévouement véritable et charmant. Les malades, moins prestigieux, étaient néanmoins traités fort honnêtement. Mais nous, *les Revenants*, qui pour la plupart sommes pourtant de grands blessés, de grands malades, loin de trouver la main qui apaise, le sourire qui réconforte, on nous reproche presque d'être revenus. N'ai-je point entendu récemment une chère voix déclarer d'un ton catégorique : « Oh! Madame X..., elle a de la chance, celle-là : elle fait tout ce qu'elle veut... » Or, madame X... est une veuve de la guerre. On nous reproche d'être des despotes et d'avoir le caractère aigri. Parbleu! oui, nous avons le caractère

aigri, et les mesquineries d'avant-guerre, le goût des potins, les sorties injustifiées et, surtout, le désir formel d'être affranchies de tout contrôle, en un mot, tout ce qui caractérise la mentalité féminine actuelle nous exaspère. C'est que nous avons souffert dans notre chair, dans notre esprit, dans nos aspirations les plus légitimes pour que ceux que nous aimions eussent le droit de vivre d'une vie française. L'ennemi, maintenant, mais c'est nous, Monsieur!... Nous avons commis une lourde erreur. Dans la guerre, la faiblesse de notre humaine nature voulut, sans doute, que l'équilibre rompu physiquement et moralement se rétablit dans le cerveau par l'évocation d'un mirage. Oh! ce foyer où nous retrouverions une femme aimante, compatissante à nos souffrances passées, un peu fière aussi de ce que nous nous étions montrés des hommes! Ce foyer où nous serions respectés, étant *ceux qui ont vu!* Ce rêve fut notre soutien dans les heures mauvaises, et les déceptions éprouvées au cours des rares permissions n'avaient pu le détruire : il flottait sur notre mer de douleur. C'était le voyage : vous connaissez le port. C'était le songe : vous savez le réveil. Qu'on s'étonne donc que nous nous sentions frustrés et bafoués! Que sont nos peines, n'est-ce pas? comparées à celles de nos femmes? Et puis : « Vous étiez bien obligés d'y être... », me disait-on voici peu de jours. D'ailleurs, chacun sait bien que si l'arrière n'avait pas tenu... Allons-nous continuer ainsi, monsieur, de nous faire souffrir les uns les autres en ménage, et que deviendront dans ces luttes nouvelles nos enfants?... »

J'ai donné ce témoignage presque en entier. On a publié, dans la guerre, bien des lettres admirables de combattants. Je n'en connais guère d'aussi émouvantes que celle-ci dans sa modestie, son esprit d'équité, sa douleur profonde, son poi-

gnant désir de rebâtir. En vérité, je n'en saurais citer d'autres. Elle contient le plus pressant appel à l'entente conjugale. La femme, qui est avant tout tendresse et pitié, peut-elle y demeurer insensible?

III

LE DIVORCE

Il y avait avant la guerre, au tribunal de la Seine, une chambre civile, la quatrième, spécialement chargée de rompre les mariages. Un magistrat réputé, M. Morizot-Thibault, qui appartient à l'Académie des sciences morales, dans une conférence sur *La femme et le divorce*, traçait des audiences de cette chambre ce tableau : « Il faut aller vite. L'enquête sur la demande en divorce a été faite et elle est rapportée à la barre. L'avocat du demandeur présente sa plaidoirie. Quand il s'agit d'un procès simple et ordinaire : « Inutile, maître, lui dit le président, d'entrer dans de longs détails. Lisez l'enquête ; votre confrère nous donnera connaissance de la contre-enquête et le tribunal statuera ». Les lectures sont faites, et les juges rendent, à l'instant même, leur sentence. On a dit au ministère public : « Nous vous enten-

drions avec plaisir; mais le temps presse, et ces sortes d'affaires sont toujours claires! » Et il a gardé le silence. C'est-à-dire que si l'on avait plaidé un procès de mur mitoyen ou une affaire d'accident, les avocats auraient longuement déduit les raisons. Mais il s'agissait simplement de rompre une union et de dissoudre une famille... »

En une seule audience, certain président expéditif rendit jusqu'à 294 jugements de divorce. Le divorce était donc en train de passer dans les mœurs, — les mœurs plus fortes que les lois quand les lois, par avance, ne les ont pas contenues. Du temps que je suivais les cours de la Faculté de droit de Paris, il y a bien des années, hélas! notre professeur, M. Glasson, posait cette règle expérimentale que l'avenir devait vérifier : partout où le divorce existe, il tend sans cesse à augmenter. La loi de 1884 qui le rétablissait avait cru se montrer restrictive ; les travaux préparatoires l'étaient davantage encore et se fiaient aux magistrats du soin de défendre le mariage. Les magistrats l'essayèrent : pas longtemps. La porte avait été entr'ouverte; elle fut enfoncée. Et c'est pourquoi il appartient aux législateurs de prévoir les conséquences de leurs lois.

Les magistrats pourront-ils aujourd'hui faire machine en arrière? J'ai cité ce jugement de l'un d'eux refusant de prononcer un divorce à la demande des deux parties et s'efforçant de faire entendre raison aux époux qui n'avaient à

se reprocher que leur humeur réciproque — cette terrible humeur que la guerre a énervée. Ce même président, comprenant que l'avenir de la femme est bien plus compromis par le divorce que celui de l'homme, vient encore de tenter de prendre, contre elle-même, sa défense : « Attendu, prononce-t-il, que si les droits des époux sont égaux devant la loi, les tribunaux ont le devoir, lorsque c'est le mari qui sollicite la rupture du lien conjugal, de se montrer particulièrement circonspects; attendu, en effet, qu'il doit, d'une part, être considéré comme ayant pris l'initiative du mariage et que, d'autre part, en l'état de nos mœurs ou de nos préjugés, la femme, surtout lorsqu'elle est très jeune, éprouve, du fait du divorce, une atteinte et des répercussions beaucoup plus préjudiciables... » Rien n'est plus juste, rien n'est plus sage. Mais la femme nouvelle ne veut pas être défendue, semble-t-il. Depuis la fin de la guerre, c'est une ruée vers le divorce.

J'ai sous les yeux les statistiques du bureau d'assistance judiciaire. En 1913, le nombre des demandes en divorce, devant le tribunal de la Seine, atteignait le chiffre de 10.853. Celui des admissions fut de 5.160. Enfin, 2.099 de ces instances furent abandonnées en cours de route, ce qui peut laisser croire à des réconciliations. La guerre fait brusquement tomber le chiffre des demandes à 8.429 en 1915. Mais, à partir de 1916,

le chiffre remonte. Il est de 9.162 en 1918. En 1919, il atteint des hauteurs vertigineuses : 16.477 demandes sur lesquelles 8.097 sont admises, 6.771 rejetées et 1.609 seulement abandonnées. La proportion des instances non soumises à l'assistance judiciaire a subi une progression exactement semblable. Cependant le nombre ne cesse chaque mois de s'accroître. La chambre du tribunal préposée à ce genre d'affaires a été débordée, et il a fallu les distribuer aux autres chambres. Le divorce déferle, comme une grande vague, sur toutes les audiences. Le divorce est presque à la mode : divorcer est passé dans les mœurs, comme ne pas payer son propriétaire.

Quelles sont les causes du mal? quels sont les motifs invoqués habituellement par les époux qui introduisent une demande en divorce? Dans la plupart des unions contractées quelques années avant la guerre, je retrouve la même plainte, la même allusion au passé : — Nous étions heureux, ou presque, avant la guerre, laissent entendre ou déclarent nettement le mari ou la femme, ou le mari et la femme ; la guerre est venue, qui nous a séparés, et maintenant que nous pouvons nous réunir, nous ne le souhaitons plus...

Parmi les griefs invoqués par les maris, il faut bien reconnaître que l'infidélité est le plus fréquent. Les femmes prétendent vivre leur vie. Et cependant elles donnent elles-mêmes la preuve de leur faiblesse. Elles n'ont pas su résister à l'ab-

sence. Réduites à leurs seules forces, elles ont capitulé. Beaucoup de ménages qui duraient à peu près se sont effondrés dans la séparation exigée par la guerre. La contagion du mauvais exemple a été lamentable. Tel vieillard de soixante ans s'est vu, avec une stupéfaction dont il n'est pas encore revenu, lâché par sa femme qui, à cinquante ans dépassés, s'en fut avec un Américain. Tel mari paisible, reprenant ses affaires qui l'obligeaient à des voyages, se trouva au retour cambriolé par une violente et pratique épouse qui avait chargé sur un camion son mobilier, son argenterie, et jusqu'à sa garde-robe. Quand elles s'adonnent à l'action, elles sont enragées. Rien ne les arrête, rien ne leur doit résister : elles quittent mari, enfants, situation, relations, habitudes, pour se refaire une vie nouvelle à des âges invraisemblables.

Mais celles-ci sont en quelque manière des détraquées. Il y en eut de tous temps. Il en est d'autres, simplement pratiques et résolues à l'indépendance. L'honnêteté même est, dans leurs mains, une arme. Elles ne peuvent plus supporter aucun joug. Elles entendent être libres, aller et venir, s'absenter, contracter, sans contrôle, sans observation. L'article 213 du Code civil qui exige du mari la protection, et de la femme l'obéissance, leur paraît démodé, voire risible. Elles ne demandent pas à être protégées, s'en chargeant elles-mêmes, et n'entendent pas obéir,

ni même tourner cette prescription avec cette bonne grâce qu'y avaient toujours apportée les femmes, expertes à substituer sans douleur leur caprice à la volonté du mari. Plus franches, elles récusent l'habileté et dénoncent ouvertement et résolument leurs desseins (1).

Or, les hommes, par un phénomène inverse, ne se sont jamais montrés moins accommodants. Ils supportent mal la contradiction. Ils estiment qu'ayant fait la guerre, tous les égards leur sont dus. Leur sans-gêne est extrême et ils préfèrent volontiers aux conversations galantes la pipe qu'on fume entre camarades, en échangeant, — rarement — des paroles incompréhensibles pour les non-initiés, brèves et chargées de sous-entendus. Entre deux partenaires aussi foncièrement différents, et aussi peu disposés aux concessions réciproques, les conflits sont inévitables.

Les mariages de la guerre viennent en grand nombre aboutir au Palais de Justice. Il semble qu'ils aient été contractés avec une certaine légèreté, souvent. Pour en donner une idée, je citerai telle affaire de divorce entre deux époux qui ne se sont jamais vus, le mari ayant profité de la

(1) D'un correspondant :

« Combien de jeunes filles se marient pour faire comme tout le monde ? Elles se voient une indépendance plus grande. Elles organisent leur maison, mais ne sont pas des épouses. Elles sont de très bonnes mères, de braves maîtresses de maison, mais elles ne sont pas des épouses. Ce sont, permettez-moi de le dire, presque des *femmes de ménage*... »

loi qui autorisait les mariages par procuration, puis ayant dans la suite refusé de voir sa femme. Tel autre soldat se marie pour aller en permission. Que pouvaient être de telles unions? On bâtissait son nid pour le moment présent, non pour l'avenir incertain. Et quand l'avenir devient le présent, on n'en veut plus. Pauvres unions fragiles et lamentables, dont la rupture ajoute ses ruines aux ruines générales : on se dispute le mobilier, l'appartement, on s'arrache les enfants, même morts, car tel jugement doit décider si le cadavre sera enseveli dans le caveau de famille de la femme, ou dans celui du mari.

Certes, une fois encore, j'insiste sur le fait que les bons ménages ne font pas parler d'eux, ne viennent pas au Palais : la guerre, au contraire, a resserré bien des liens conjugaux, a rapproché bien des couples désunis, a mûri bien des caractères de jeunes gens et de jeunes filles qui abordent la vie avec décision, clairvoyance et autorité. Mais il serait vain de nier le fâcheux état de nos mœurs d'après-guerre. La progression du divorce est incontestablement un danger social, parce qu'il correspond au relâchement de la vie familiale et à la diminution de la natalité. Jamais nous n'avons eu plus besoin du nombre. Le nombre nous eût peut-être préservés de la guerre. Sans le nombre, la force risque de nous manquer.

IV

LES DIFFICULTÉS DU MARIAGE

J'ai dit successivement les griefs des femmes et ceux des hommes. Que pèsent les uns et les autres ?

Je dois confesser que les hommes se plaignent plus haut de l'ingratitude féminine. Il y a chez eux un ton d'indignation plus véhément. Ils sont stupéfaits de l'oubli des services rendus et des souffrances endurées. Ils s'attendaient à un autre accueil. Pendant qu'ils se battaient, les mœurs ont changé et ils ne s'en étaient pas douté. De là, la tristesse de leur retour.

« Ancien officier, m'écrit un de mes correspondants occasionnels, j'ai pu constater que la tâche surhumaine que nous avons exigée de nos hommes méritait quelque indulgence. On leur reproche un certain sans-gêne : c'est passer sous silence les héroïques vertus qui les ont fait vaincre, c'est méconnaître que cette rudesse acquise sur

les champs de bataille était inévitable durant quatre longues années de leur vie employées à refouler l'envahisseur et que, sans elle, ces mêmes femmes, éprises de tant de liberté, se trouveraient aujourd'hui peut-être sous le joug étranger le plus lourd à porter, joug dont n'auraient guère su les délivrer les nouveaux talents qu'elles se sont reconnus. Car, si la vie d'usine, pour les ouvrières, fut souvent pénible, qu'elles songent un peu à celle des tranchées où l'on versait son sang !... Tout cela émane du même défaut populaire actuel, l'oubli des services rendus, et celui, plus grave, de nos morts. Et en dernière analyse tout cela vient de l'abandon des principes religieux qui montrent une autre voie que celle des jouissances et de l'indépendance, la voie du pardon et de la charité... »

D'autres lettres d'anciens combattants illustrent singulièrement la thèse de mon maître et ami Paul Bourget sur l'étape. La guerre les a enrichis moralement et intellectuellement : ils ont médité, ils ont lu, ils ont compris le fond des choses en présence de la mort. Ils sont revenus avec une pensée supérieure. Puis, avec stupeur, ils ont constaté qu'ils n'appartenaient plus à leur ancienne classe : on peut deviner là toute une série de drames conjugaux. Mais cette supériorité même ne peut-elle leur servir de point d'appui? Ils ont bien enseigné leurs hommes, ils les ont bien préparés et menés à l'assaut ; ne peuvent-ils, dans les humbles tâches quotidiennes, guider et élever leur famille ? Ils prétendent que leurs femmes, au contraire, se sont abaissées, sont descendues, vaincues par l'appât du luxe, des jouissances, ou écrasées définitivement par le poids trop lourd des diffi-

cultés matérielles ; n'y a-t-il pas, de leur part, quelque orgueil qui les porte à s'exagérer les différences de niveau? N'y a-t-il pas aussi quelque incompréhension des très réelles complications apportées dans les ménages par la vie chère et le manque d'aide qui oblige à plus de fatigue personnelle? Je me méfie de ces philosophes qui traitent de haut les soucis de l'existence pratique tout en pensant bien en bénéficier. La grandeur morale n'est pas de les dédaigner, mais de les supporter noblement, c'est-à-dire avec belle humeur et en en prenant sa part.

« Les griefs féminins que vous avez énumérés me semblent bien superficiels, me dit un autre correspondant. Combien entre-t-il d'orgueil (*toujours l'orgueil en fin de compte, ou la vanité*) dans ce sentiment qu'a la femme de s'être débrouillée toute seule? En réalité, qu'ont-elles fait, sinon remplacer les hommes dans leurs emplois (*ce n'est déjà pas si mal*), et dans bien des cas insuffisamment (*mais dans d'autres ?*) Elles n'ont ni improvisé de meilleures méthodes de travail, ni apporté dans la vie publique les habitudes de régularité, d'ordre et d'affabilité qui en font des modèles dans leurs intérieurs. La comparaison avec ce qu'ont souffert, peiné et enduré les hommes pendant ce temps ne peut même pas se faire : ils ont dû se plier à une vie affreuse, endurer pendant des années des dangers inouïs : quinze cent mille y sont restés, autant en sont revenus mutilés. Elles disent : « Tous les honneurs dont on les a comblés les ont rendus exigeants ». Il en est tant qui n'ont pas été comblés. Mais ce qui est certain, c'est que l'habitude du commandement pour les uns, de l'obéissance passive pour les autres, les a également tournés contre l'indépendance féminine. Beau-

coup sont revenus avec le plus grand désir de se plonger dans un travail intense (*mais beaucoup, au contraire, sont revenus avec une capacité de travail diminuée, momentanément tout au moins*), ils n'ont pas été compris d'une épouse qui attendait des distractions ou une vie plus détendue. — Ces deux dernières années ont vu l'éclosion d'une grande quantité de groupes, de sociétés, unions, syndicats qui retiennent les hommes le soir, les prennent souvent. Ils sentent la nécessité de se grouper. Les femmes le jugent moins utile. Mais les désaccords sont plus profonds. Ils viennent de l'erreur de vouloir ressouder la vie actuelle à celle de 1914 : travail impossible, car la guerre a tout modifié. — Peut-être a-t-on plus réfléchi et plus médité au front qu'on ne paraît le croire. J'ai connu un officier que l'angoisse de reprendre la vie commune et de retrouver une union sans intimité a torturé pendant des mois. Il faudrait que chacun des époux sache que pour regagner une mutuelle et durable affection il faut souffrir, peiner, endurer, accepter des sacrifices. Le mariage ne devrait jamais être considéré comme le terme de l'amour, mais seulement comme son prologue. Pour tout bonheur il faut mériter, pour celui d'être aimé plus que pour les autres. — Vous avez écrit : « Ces voyageurs fatigués ne peuvent-ils se reposer ensemble ? » — Oui, c'est certain, et dans bien des cas ce repos, cette détente seront le point de départ d'une situation améliorée. — Mais cependant il faut un chef partout, dans la famille plus qu'ailleurs. Que ce chef soit juste, loyal et bon, qu'il sache entourer de tendresse, diriger avec patience et sollicitude, procurer une vie heureuse, c'est son devoir. Mais aussi que la femme reprenne au foyer la place « subordonnée » qu'elle doit toujours occuper. Il ne peut être question d'association : des associations de ce genre se rompent et se brisent à la première futile occasion. Et la nécessité d'une direction ferme se montrera plus impérieuse quand il sera question des enfants, de l'avenir de la famille.

L'autorité et l'exemple du père devront dicter la ligne de conduite pour tous. Comment voulez-vous qu'il en soit ainsi dans un ménage où cette autorité même est devenue pour la mère un sujet de révolte?... »

Mon correspondant trace le tableau idéal de la vie de famille. Encore le terme de subordination ne serait-il pas exact. Mais de sa seule phrase finale, il montre combien la réalité en est éloignée. Quelles seraient les causes de cette nouvelle indépendance féminine? D'autres lettres vont complaisamment les énumérer. Puis les femmes exposeront elles-mêmes leur défense.

V

L'INDÉPENDANCE DE LA FEMME

I

C'est une femme qui écrit, une jeune fille peut-être. Elle indique, avec une raison mûrie, les causes pour lesquelles la femme apporte dans la vie sociale un esprit nouveau. La femme a demandé au travail son indépendance. Elle ne veut pas être soumise aux circonstances qui la contraignent à attendre du seul mariage son appui. Mais ce travail lui a fait abandonner la maison. Elle n'éprouve plus le désir d'y rentrer pour y occuper une place, importante certes, mais subordonnée. Ecoutez plutôt les observations de ma correspondante :

« Par la faute des circonstances dont la première est la cherté de la vie, beaucoup de jeunes filles, de veuves, que

nous dénommerons toutes jeunes femmes, sont obligées de déserter la vie de famille pour vivre de la vie de secrétaires, d'employées de banque, de ministère, etc... en un mot, pour se suffire à elles-mêmes. En soi, la chose est très belle et l'effort, le courage déployés méritent compliments. Mais l'intelligence qu'on dit si répandue en France n'est bien souvent chez ces jeunes femmes qu'une intelligence à vue courte. Elles sont fières de pouvoir, tout comme leur mari et leur frère, remplir un emploi rémunéré. Elles sont leurs égales. Leurs égales ? tout le monde le dit : en réalité, elles se considèrent comme supérieures. Bien peu consentiraient à épouser un collègue. Elles s'exagèrent leur propre valeur, ne réfléchissent pas que l'emploi qu'elles sont fières de remplir, et fort bien, ce qui est vrai, ne les conduira à rien et qu'elles demeureront toujours dans les postes subalternes. Elles peuvent sans entrave donner un coup d'œil à la maison et courir à leur banque. Elles sont donc au-dessus de l'homme qui, lui, ne tient pas la maison et ne s'occupe que de son travail extérieur. Elles le traitent en enfant et le méprisent un peu. Cependant cet homme qu'elles méprisent, peu à peu s'élèvera, connaîtra un avancement plus rapide. Tandis que les cheveux blancs viendront pour elles et qu'elles seront toujours, jusqu'à l'heure de la retraite, les mêmes subalternes. L'orgueil qui les porte à s'exagérer leur propre valeur leur joue donc un bien vilain tour. C'est un des méfaits du travail au dehors, ce n'est pas le seul (1). D'autres sont, à mon avis, bien plus graves.

(1) D'une autre correspondante : « Le travail à domicile serait le rêve s'il était rétribué convenablement. Mais tous les travaux à l'aiguille sont si peu payés ! J'en ai fait l'expérience : un tapis de broderie, un filet qui m'a demandé trois semaines de travail m'a été payé 35 francs alors qu'on l'aura vendu probablement 130 ou 150 francs. S'user les yeux pour gagner d'une façon aussi dérisoire !... »

« La vie qui entraîne la femme hors de la maison lui donne sans doute un certain développement, mais l'empêche en revanche d'acquérir certaines qualités de charme, de cœur, d'esprit qui feraient d'elle la vraie femme, la confidente, la conseillère, celle qui redresse et dirige sans en avoir l'air. Ces employées du dehors se désintéressent des mille connaissances que demande la conduite d'une maison, et même elles les dédaignent. Elles croient leurs propres occupations bien plus difficiles à remplir. Que ne lisent-elles ce livre sur le travail écrit par la comtesse Zamoyska ? Elles y verraient que le travail doit être triple : intellectuel, spirituel, manuel et que le premier seul est insuffisant. A lui seul il ne développe pas l'être humain, il n'ouvre même pas complètement l'esprit quand le leur aurait tant besoin d'être ouvert.

« Enfin, l'agrément de la vie au dehors, la confiance en soi qu'elle procure, l'indépendance qu'elle apporte, sont autant de raisons qui éloignent la femme du mariage. Elle ne peut être à la fois employée et femme d'intérieur et, comme il lui faut choisir, elle préfère sa liberté, ne se sentant point disposée à une subordination, et ne se doutant même plus de l'attrait qu'il peut y avoir à être mère. Voir dans un mari un protecteur leur semble une déchéance, faire les petites concessions de caractère qu'entraîne inévitablement la vie à deux, une humiliation. Elles ne devinent pas que diriger, soutenir, conseiller l'homme dont elles porteront le nom, c'est faire preuve d'une intelligence souple, attentive, observatrice, ferme, douce et dont l'emploi est souvent bien plus difficile à tenir que celui dont elles sont chargées. Leur esprit dévié met un écran devant leurs yeux.

« Et puis, elles n'ignorent pas assez la vie. Nous avons besoin, dans la jeunesse surtout, d'un peu d'illusion. Être au courant des égarements ou des hontes de tel ou tel de leurs collègues masculins les incline à penser que tous les hommes sont aussi peu estimables. Trop jeunes, sans expé-

rience, elles sont portées à généraliser et mépriser. Elles entrevoient trop de choses de la vie et, comme elles ne font que les entrevoir, elles ne les comprennent pas. La vie de famille les aurait préservées de ces promiscuités, aurait éloigné d'elles la connaissance de ces bassesses qui ne les souillent pas, mais les éclaboussent un peu. La femme ne gagne rien à la vie au dehors et la famille y perd beaucoup. Laissons le plus possible les jeunes filles à la maison : elles s'y ennuieront peut-être, sûrement même, mais le dérivatif qui se présentera à leur esprit et leur semblera le plus digne d'elles c'est encore de fonder un foyer à elles, c'est la maternité, c'est l'enfant, et elles n'éloigneront pas systématiquement l'idée du mariage. Elles feront les concessions nécessaires, ne seront plus la barre de fer rigide et orgueilleuse sur qui viendra se briser l'affection des hommes. Elles seront prêtes à aimer, à comprendre la tendresse, à faire rayonner autour d'elles la gaieté, le bonheur, la douceur, en un mot à être des femmes et non plus ces êtres hybrides qui commencent à nous faire croire à un troisième sexe... »

D'un semblable témoignage on peut louer sans réserve la sûre analyse, la fine psychologie.

Oui, le travail, la vie au dehors transforment la femme, la détournent de ce développement véritable qui lui valait des qualités, devenues plus rares aujourd'hui, de grâce, de clairvoyance, de jugement, de réserve, lui apportent trop de visions désenchantées, lui apprennent à deviner trop de tristesses humaines, en un mot, pour employer une expression de Renan, lui ôtent ce velours, ce duvet qui lui donnaient tant d'attraits. Et remarquez que cette ruée hors du logis est universelle.

Elle n'a pas toujours pour explication la nécessité. Que d'anciennes infirmières qui ne peuvent plus se sentir chez elles ! Mais quoi ? Ma correspondante tient-elle un compte suffisant des nécessités créées par la guerre ? Ce nouvel état d'esprit, chez la femme, n'est-il que le fruit de sa volonté ? Nous avons eu quinze cent mille morts et presque autant de grands blessés. C'est là un fait dont il importe de tenir compte. Déjà, avant la guerre, le nombre des femmes dépassait en France celui des hommes. Ma correspondante peut-elle promettre un foyer à toutes celles qui désirent en fonder un ? Il y a beaucoup de mélancolie — et plus qu'on ne pense — dans cet exode de la femme. Peut-on réellement la blâmer de demander au travail une protection qui ne lui vient plus sûrement de son protecteur naturel ? Qui de nous ne connaît telle jeune fille, telle jeune femme qui doit à un diplôme, ou à son instruction de dactylographe, ou à telle autre connaissance professionnelle, de soutenir les siens, de fortifier sa maison chancelante et qui, par surcroît, connaît la joie, oui la joie des heures bien employées et du repos qui suit le travail ? Peut-on les blâmer ?

Il y a plus encore. Pour refaire notre pays, il faut que toutes nos forces apportent leur contribution. Dans le manque de main-d'œuvre, de fabrication, de production, le concours de la femme est-il à dédaigner ? N'est-il pas plutôt nécessaire ? Et comment ferions-nous pour nous en

passer? Il y aurait un certain égoïsme à le vouloir écarter au lieu de l'accueillir avec bienveillance, avec courtoisie, et même il importerait de la rétribuer toujours à sa valeur au lieu de l'exploiter comme il arrive encore trop souvent. Surtout il conviendrait de développer le travail de la femme à domicile afin d'éviter les promiscuités et l'influence trop souvent néfaste des ateliers et des bureaux.

Enfin, cette indépendance, bien relative, de la femme, ne peut-elle servir à purifier les sources du mariage? Ce mariage, rassurons-nous, elle le préférera toujours. Son instinct divin la conduit à l'amour et à la maternité. Mais si les nécessités pratiques ne pèsent plus sur elle au point de lui imposer le mariage presque sans choix, si elle sait qu'elle peut trouver en elle les ressources indispensables pour organiser sa propre vie, si elle demeure libre de se donner à un foyer ou de se garder, n'abordera-t-elle pas le mariage avec plus de sérieux, un examen plus attentif, et les unions ainsi consenties ne seront-elles pas mieux assorties à l'avenir?

Voilà bien des questions qui se posent.

II

Cette indépendance nouvelle des femmes inquiète

extrêmement les hommes, si j'en juge par tous les témoignages que je reçois. Le cheminot qui écrit d'une si belle encre et dont j'ai déjà cité une lettre le dit dans son langage savoureux et ferme :

« Nous parlons de mariage entre hommes et femmes, observe-t-il, comme on parle de paix entre Boches et Français. On veut imposer des conditions à terme, être célibataire et marié en même temps. « Vivre sa vie », ça veut dire : être son maître... Les femmes ne veulent plus obéir et elles ne savent pas commander. Il n'y a qu'à se rappeler ce que faisaient les enfants quand les papas étaient au front (*et tous les fils de veuves qui ont été, pourtant, bien élevés?*). Pauvres femmes, elles ne veulent plus être esclaves? Mais alors pourquoi suivent-elles, et si servilement, la mode? Elles ne veulent pas d'un mari : avec l'âge elles le regretteront. Et comme elles nous évincent, il est très naturel que dans le travail nous les considérions comme des rivales... Pendant la guerre, elles ont été — dans l'ensemble — admirables. Mais maintenant nous ne sommes plus des poilus en permission, et elles ne sont pas des Madelons. Il serait souhaitable que chacun rentre en soi et chez soi. Et les femmes devraient bien perdre les habitudes de commérage contractées pendant la guerre, soit à l'usine, soit en faisant la queue devant les boutiques ou à la mairie, à moins que ce ne soit dans les abris. Et comme elles ne distribuent plus de vin ou de bouillon et qu'elles n'aiment pas tout un régiment, il serait préférable que les hommes ne leur racontent pas d'histoires en frôlant leur jupon. Car nous manquons, nous, de tenue, de respect (1). »

(1) D'une correspondante ce cri de détresse : « Je ne suis plus une jeune fille, mais une vieille fille, ma vie a été et est une vie de travail dans lequel j'ai puisé et trouvé le courage de supporter la solitude. Combien j'aurais été heureuse de

« ... Elles prétendent savoir ce qu'elles valent parce qu'elles ont remplacé les hommes. Elles ignorent donc ce qu'elles valent en restant femmes. Quel est le premier éducateur, celui qui s'impose le plus facilement, qui parle par le sang et la chair? N'est-ce pas la mère? Souvenons-nous des plaintes de nos camarades blessés ou mourants sur le champ de bataille ; c'était toujours ce nom : maman, cri d'angoisse, de détresse, de crainte, d'abandon, de douleur, que sais-je? mais cri sublime et qui ne trompe pas, cri naturel, instinctif et vraiment mot d'amour. N'est-ce rien que de l'inspirer et d'en rafraîchir la bouche des hommes?

« Elles ne savent pas leur pouvoir. Moi, je crois qu'une femme a le don de transformer un homme en bien comme en mal. Les religieuses qui m'ont soigné pendant plus d'un an quand j'ai été blessé pourraient en témoigner : de loup je suis devenu mouton. C'est donc que la douceur, la bonté, la charité et le bon exemple font plus que force ou que rage. Une bonne sœur ne parle jamais de ce qu'elle vaut, et Dieu sait si elle est admirable dans son sacrifice, et certainement elle doit éprouver, autrement que par nos remerciements ou nos impolitesses, cette satisfaction du devoir accompli. Quelle satisfaction ont-ils, ou auront-ils, ces prétentieux émancipés, femmes ou hommes, petits ou grands, jeunes ou vieux? toute cette foule que mène l'ambition ou la vanité, ceux qui ne donnent pas, ou donnent à contre-cœur, ces ingrats, ces incapables qui critiquent ce qu'ils ignorent : le devoir?

rencontrer un homme, c'est-à-dire un appui, je dirais plus : un maître auquel j'aurais tout sacrifié. Le désespoir que j'éprouve à n'être pas mère est immense. Je suis bien sûre que c'est par milliers que nous sommes à le déplorer. Mais voici : les hommes aiment et recherchent avant tout des jeunes filles qui les amusent. Les réservées passent leur chemin et ne les intéressent pas. Comme il a raison, votre cheminot, de demander aux hommes plus de respect envers la femme? .. »

Tous, nous nous estimons beaucoup trop, en groupe nous nous glorifions, nous chantons la berceuse de l'avenir. Nous pensons que le moindre effort est la meilleure vie.

« Je sais bien que la paix nous a désillusionnés, car nous avions rêvé pendant la guerre d'une vie meilleure. Puis l'élite a disparu, l'éducation a été négligée, et l'édifice social semble s'écrouler par la base. Tout est à reconstruire, nous sommes déracinés même dans notre village, notre ville, notre faubourg. Mais rèver ce n'est pas vivre. et abattre une maison parce que le toit est crevé, c'est stupide. Donc pas trop de critiques qui aigrissent les caractères, détruisent les énergies, rendent stériles les efforts et fatiguent les bonnes volontés. Il ne faut pas être défaitiste dans la paix. On signale le mal, on le déplore, et on veut le combattre. Nous marchons à tâtons, il y a des heurts, des chocs, mais nous nous retrouverons dans le bon chemin. Les hommes qui ont la charge et la responsabilité de la famille sont assez ennuyés avec les graves problèmes qui se posent actuellement. Allons, mesdames, soyez patientes et courageuses : notre guerre est finie, c'est la vôtre qui commence... »

Notre guerre est finie, c'est la vôtre qui commence : belle formule qui accorde aux femmes le premier rôle dans la reconstruction sociale. Mais voici qu'une femme me fait remarquer que d'habitude, dans le mariage, ce sont les hommes qui choisissent. « De quoi se plaignent-ils s'ils choisissent mal? Longtemps avant la guerre on chantait allégrement, et non sans grossièreté, à mon avis :

Marie ton gars quand tu voudras,
Ta fille quand tu pourras.

« A l'heure actuelle, il y a en moyenne six jeunes filles pour un jeune homme. Seraient-elles également mauvaises toutes les six? C'est peu vraisemblable. »

Les exigences de l'homme ne sont-elles pas injustes?

« Il ne lui suffit pas d'avoir d'avoir le choix entre un grand nombre de jeunes filles qui ne choisiront pas, elles, il veut que toutes les femmes sans exception se tiennent en présence de l'élément masculin dans une posture humble et suppliante et persévèrent au delà même de la trentième année dans l'espoir presque certainement trompeur de devenir un jour l'heureuse élue du premier venu. Il ne lui suffit pas d'une femme entièrement soumise, abattue et domestiquée. Lui faut-il des captives attachées à son char?... Le sort des femmes n'est pas heureux. Celles qui renoncent au mariage le font pour des raisons qui doivent être valables puisqu'elles sont cruellement déchirantes, et ce qu'on prend pour un cri de révolte et que l'on condamne comme tel n'est, sous une apparence trompeuse, qu'un cri de douleur trop justifié... »

Ah! que voilà, d'un mot, la vérité découverte! Nous la supposions, nous en avons l'aveu. Ce n'est point de gaîté de cœur que la femme cherche dans le travail son indépendance. Comment renoncerait-elle, d'avance, au mariage qui est le port, la sécurité, le foyer, et qui peut être l'amour. Mais jamais l'avenir de la jeune fille se révéla-t-il plus précaire? La guerre n'a pas frappé que les hommes. A travers chacun de nos quinze cent mille morts une femme fut atteinte : combien de

veuves inconnues furent immolées sans le savoir et quelle hécatombe de futures fiancées! Cependant je découvre autre chose encore qu'un cri de douleur dans le cri de révolte de la femme émancipée. J'y découvre une dignité, une fierté nouvelles, et il le faut dire. Trop d'unions étaient contractées sous l'empire de la nécessité, ou des contraintes familiales ou sociales. Trop de jeunes filles s'étaient précipitées dans le mariage comme dans la seule carrière qui s'offrait à elles. Elles ont voulu reconquérir la liberté du choix, et elles ne l'ont pu obtenir qu'au prix d'un grand effort. Oui, sans doute, ce travail au dehors est dangereux pour la femme : il la déshabitue des travaux intérieurs, il la sort de la maison, il la détourne de la vie de famille qui est sa naturelle destinée. Mais je suis comme ce cheminot qui m'écrit périodiquement : je n'aime guère les défaitistes de la paix qui ne voient dans le bouleversement actuel que matière à récriminations et annoncent des ruines. Les hommes ne se sont pas toujours montrés bien brillants dans le rôle de protecteurs qu'ils entendent jouer auprès des femmes. Pourquoi, dès lors, s'étonner de voir aujourd'hui les femmes tenter de se protéger elles-mêmes? Et les hommes ne pourraient-ils commencer par envisager le mariage avec plus de gravité, avec plus de respect, avec plus d'amour, avec plus de foi?

VI

LES MARIAGES MANQUÉS

On a entendu les plaintes des combattants surpris et quelque peu dégoûtés de l'accueil qu'ils recevaient à leur retour dans la société née de la guerre. J'ai donné les réflexions douloureusement éloquentes de quelques-uns d'entre eux. Voici la plainte inverse des femmes que les *héros* ont cruellement désillusionnées :

«... J'admire la valeur militaire, m'écrit une correspondante dont l'amertume ne va pas sans un esprit aigu et fin. Je suis profondément touchée de l'héroïsme de ceux qui se sont fait tuer soit définitivement, soit de manière à revenir le dire et au besoin le répéter. J'admettrais avec peine qu'un lâche puisse être un bon mari. Il est beau d'être un brave soldat : les Turcs le sont à merveille. Il est splendide de savoir mourir : les Sénégalais y excellent. Et cependant ni les Turcs, ni les Sénégalais ne représentent l'idéal conjugal. Faut-il donc admettre que dans le mariage la valeur militaire ne suffit pas?... »

Il est bien à penser qu'elle ne suffit pas si j'en crois d'autres confidences : douloureux récits où l'on s'aperçoit que l'homme, après avoir tant de fois bravé la mort, peut se montrer faible devant la vie et manquer parfois même de la plus élémentaire bonne foi. Que de fiançailles furent ainsi rompues, et c'est encore le cas le moins tragique en regard des mariages qui ne sont que désillusion et regret! Telle inspiratrice d'un héros, d'un véritable héros de la guerre, se fiance à lui, après avoir refusé les demandes les plus brillantes. On ne peut savoir jusqu'où peut s'élever l'âme d'une femme dans le dévouement amoureux. N'est-ce pas l'Alexandrine du *Récit d'une Sœur* qui disait : « Entre deux sacrifices pour qui l'on aime peut-on hésiter à choisir le plus dur?... » Cette nouvelle Alexandrine était mue par une pensée qu'elle ne pouvait écarter et qui mettait un sceau infrangible à sa fidélité. C'était la pensée qu'un jour peut-être son cher amour pourrait revenir mutilé, malade, infirme, incapable de se suffire à lui-même et de trouver une autre consolatrice. Pour un regard reconnaissant des yeux qu'elle aimait, elle aurait donné plus que sa vie. La guerre finie, le mariage n'eut pas lieu. Le héros, dans la vie civile, était un homme sans caractère. Ce fut alors le désenchantement pire que la mort.

Ces romans découragés, si j'en crois de multiples confidences, ont été pour des cœurs tendres et délicats la suprême brisure, celle qu'on n'at-

tend pas, celle dont on ne guérit pas. Il est très vrai que la valeur militaire n'est pas toujours la garantie d'un caractère énergique et sûr. Il est très vrai qu'il y a de douteux héros. La vie violente, la vie aventureuse a pu soulever des âmes qui retombent à plat dans la vie quotidienne, comme ces albatros que chantait Baudelaire et que leurs ailes trop grandes empêchent de marcher.

Nombreuses sont les protestations des femmes contre l'égoïsme des hommes, des jeunes filles contre leur oubli. Celles-ci, qui sentaient en elles tant de forces de dévouement prêtes à se donner, voient ces forces inutilisées et regardent avec tristesse vers un avenir aride.

« Voyez, dit l'une d'entre elles, à l'atelier, au bureau ou dans tout autre lieu de réunion, à qui vont les prévenances, les attentions des hommes, si ce n'est à la plus coquette, à la plus provocante ? Ils ne regarderont pas celle qui, sage et sérieuse, fera consciencieusement sa besogne, tranquillement à sa place. L'ouvrier ou l'employé, piqué au jeu d'une rouée qui, pour arriver à son but, aura fait le don d'elle-même ou se sera refusée suivant les circonstances, l'épousera. Dans un autre milieu, on cherchera d'abord la fortune sans se préoccuper si l'éducation, les sentiments sont identiques. Alors, après l'union, viendront les froissements, les heurts, relâchant des liens fragiles que l'amour n'a pas scellés. Étonnez-vous ensuite que ces ménages ne marchent pas! Le mari a-t-il cherché une femme sûre, capable d'être à la fois tendre épouse, mère dévouée et bonne maîtresse de maison? Non. Par conséquent, s'il n'a à son foyer qu'une poupée incapable, il

n'a que ce qu'il mérite. Du reste, il est avéré que les jeunes filles sérieuses font peur aux jeunes gens qui craignent la monotonie pour leur intérieur, comme si la gaieté et la gravité ne pouvaient aller de pair! Et c'est un sentiment qui persiste, chez les hommes, toute la vie. Voyez les vieux garçons fatigués de vivre seuls, ou les veufs ayant passé la cinquantaine : ils épouseront des jeunes filles de vingt-cinq ans qui pourraient, pour ces derniers, être les sœurs de leurs enfants. Les mœurs actuelles ont augmenté ce goût du plaisir aux dépens du sérieux de la vie : manque de respect de l'homme vis-à-vis de la femme, trop grande liberté dans les rapports des jeunes gens et des jeunes filles, modes inconvenantes, recherche effrénée du luxe, abandon de la vie de famille... Mais, si nous constatons le mal, quel sera le remède ? D'abord le retour à la religion qui par ses préceptes fera accepter à chacun sans murmurer la situation où Dieu l'a placé, sans envier son voisin et vouloir le surpasser. Alors vous n'entendrez plus dire : « Je veux vivre ma vie », mais je suis la voie que Dieu m'a tracée, dût-elle être une voie d'abnégation, de renoncement, sans affection, sans satisfaction aucune, si ce n'est celle d'accomplir son devoir coûte que coûte... Que ceux qui ont le grand honneur de fonder un foyer réfléchissent avant : c'est le meilleur moyen de ne pas s'en repentir après (1). »

Celle-ci enseigne l'acceptation, même si le sort est contraire. Il en est qui se révoltent contre la

(1) D'une autre :

« Le seul remède aux difficultés du mariage, qu'elles viennent des hommes et de leur égoïsme, ou des femmes et de leur esprit d'indépendance, est dans le retour pur et simple à la morale de l'Evangile. C'est là que chacun apprendra les concessions nécessaires, l'esprit de sacrifice, l'union des âmes et des cœurs qui seuls font la douceur et le charme de la vie conjugale et aident à supporter ensemble les peines de la vie. »

défaveur continue du destin. Cette autre m'écrit à propos du divorce :

« Est-ce bien le divorce qui est navrant, ou n'est-ce point sa cause? Le divorce n'est qu'un dernier acte, une fin, la mort de l'affection de deux êtres. Je ne crois pas qu'il soit bien souhaitable de laisser rivés l'un à l'autre un homme et une femme qui se méprisent ou aiment ailleurs; et, si vous consentez à une simple séparation, il me semble que c'est la même chose, avec, en plus, une foule d'hypocrisies et de situations immorales. Je lis avec plaisir, dans votre article sur le divorce, que vous critiquez ces mariages trop hâtifs, d'où vient tout le mal. Pourquoi, aussi, les familles s'obstinent-elles à consulter le notaire avant les intéressés, avant même le médecin des futurs époux? Vous voulez que le foyer soit stable, pour les enfants? Rien de plus juste. Mais au lieu d'exiger une dot, les familles feraient mieux de rechercher une bonne santé. De cela personne ne s'inquiète, sauf s'il se rencontre des tares exceptionnelles... »

Mais comme il est aisé de deviner que ce plaidoyer tend à l'exposé d'un cas! « Je connais, achève ma correspondante, une jeune femme de trente ans. Depuis dix ans son mari est fou, incurable, interné d'ailleurs dans un asile. Croyez-vous qu'un divorce ne serait pas ici nécessaire pour permettre à ma jeune amie de se refaire un foyer et d'avoir enfin, elle qui n'en a jamais eu, un petit enfant à aimer? De quel droit la société, étroite et égoïste dans ses vues, condamne-t-elle cette innocente à un éternel isolement? Vous me direz : elle est comme une vieille fille, ni plus ni moins, mais on peut vouloir être épouse et mère,

— maman surtout. Et si le hasard, plus pitoyable que le législateur, met sur la route de cette femme un homme qui l'aime et qu'elle aime, que faut-il souhaiter !... »

Certes, voilà un cas bien douloureux. Il en est tant d'autres. Ma correspondante se rend compte elle-même qu'elle ne peut généraliser, car elle conclut avec mélancolie : « Vous le voyez, il y a des divorces utiles. Seulement, voilà, les têtes folles jouent avec ces choses tristes, jonglent avec la vie et perdent les meilleures causes ». On trouvera toujours des objections individuelles à opposer aux lois. Les lois n'ont pas pour but notre bonheur individuel, mais bien le maintien des forces qui assurent la durée. Notre bonheur n'est pas toujours d'accord avec elles. Il serait à souhaiter qu'il le fût. Et même ce n'est pas en vain qu'elles le contrarient. Cependant un symptôme plus grave que ces tristesses particulières apparaît à travers toutes ces correspondances et ces faits d'observation. La femme n'a plus autant de confiance dans le mariage pour lui assurer le bonheur. Elle n'a plus autant de confiance dans le compagnon qui devait le lui garantir. En revanche, elle a pris confiance en elle-même.

VII

LA FAILLITE DU PLUS FORT

Faut-il la proclamer? Je ne crois pas et je dirai pourquoi. Mais, dans cette enquête, il faut laisser les deux parties en personne exposer leur cause, même longuement. La femme, disais-je, n'a plus autant de confiance dans le mariage pour lui assurer le bonheur. Elle n'a plus autant de confiance dans le compagnon qui devait le lui garantir. En revanche, elle a pris confiance en elle-même... Elle n'est pas seule à le proclamer. Elle a ses défenseurs. C'est un homme qui m'écrit :

Voici la mobilisation. Les hommes rejoignent leurs postes de combat. Et la femme, si mal préparée dans la société d'avant-guerre aux responsabilités nouvelles qui l'attendent, devient la maîtresse de l'arrière. Elle fait marcher l'usine, le commerce, la ferme. Elle ouvre la terre, elle distribue les marchandises, elle confectionne les vêtements, elle fabrique les obus, elle gère les intérêts de la maison, elle soigne les blessés, elle adoucit les douleurs et les agonies.

Et, par surcroît, elle élève ses enfants (*par surcroît?*). L'armistice retentit dans tous les clochers, et les hommes regagnent leur foyer avec la hâte de revivre la vie tranquille d'autrefois. Mais eux-mêmes ont changé, leur humeur n'est plus la même, ils sont revenus plus hargneux, plus exigeants, plus paresseux et plus despotiques. Que trouvent-ils dans leur intérieur? une femme qui attend leur gratitude pour avoir tenu et fait vivre la maison. Il s'agit bien de gratitude! Ils veulent à nouveau priver leur femme de toute liberté. Or, elle a conquis des droits nouveaux. On se bat entre époux sur cette conquête...

C'est bien cela. Et la femme, pour la défendre, prend l'offensive. Elle accuse, avec une véhémence extrême, elle dénonce l'égoïsme de l'homme qu'elle a pu supporter autrefois, qu'elle assure ne plus pouvoir supporter.

L'une d'elles résume les plus violents griefs et m'envoie cette lettre qui éclate comme une bombe :

« Vous parlez d'orgueil, me dit-elle, mais les femmes qui ont l'air de se soumettre au mari, ne peuvent reprendre un semblant de liberté qu'en l'encensant, le flattant bassement, comme il aime à être encensé et flatté, et c'est ce qui résulte de la plainte de tous ces hommes réclamant qu'on ait pour eux des égards. Ils ont souffert de la guerre! Mais nous? Nous avons souffert dans toutes nos fibres, pour eux, pour nos pauvres petits, et nous souffrons encore pour tous les disparus. Qu'avons-nous vu au retour? Des hommes qui devaient normalement porter le poids de la guerre, parce que la plupart d'entre eux n'avaient pas auparavant rempli leur devoir civique, ni comme pères de famille, ni comme maris, ni comme électeurs, nous revenant fatigués, mais pas plus que nous qui leur ouvrions

nos bras, et attendant de nous que nous soyons leurs humbles servantes, ne cherchant nullement à nous plaire, nous préférant le pinard, les cartes et le plaisir qu'on prend ailleurs, nous reprochant de ne pas leur avoir envoyé assez de colis. Nous espérions un compagnon, et ils nous offraient un tyran. Nous trouvant plus habiles en administration ménagère, ils entendent en profiter. Or, ayant su économiser, nous voulions que Monsieur en fît autant. Mais Monsieur ne se souciait pas de l'avenir des enfants. Voyez tant de divorcés qui ne s'occupent plus de leur progéniture et refusent de verser les pensions à quoi ils ont été astreints. Partout c'est l'égoïsme des hommes : eux, rien qu'eux. Leur programme est simple : dans le mariage, un bon sac et un contrat qui dépouille la femme et la leur livre pieds et poings liés. Avec cet argent, plus tard, il amusera des drôlesses et prendra auprès d'elles figure de grand seigneur qui ne sait pas calculer. D'abord étonnées et affligées, maintenant nous sommes résolues à nous défendre, même contre les lois et contre les juges qui, étant hommes, protègent les hommes.

« Et l'on nous engage à avoir des enfants! Pouvons-nous compter sur le père? Si souvent il se dérobe. Tandis qu'une mère ne se dérobe jamais à ses obligations maternelles. Ne nous parlez donc pas de héros. Il y en a, certes, et les plaines et les montagnes françaises les gardent. Mais nous avons besoin des héros de la paix, maintenant. Trop de chantage s'exerce contre nous au nom des services de guerre. Ils ont eu froid, ils ont connu la crainte de la mort. Et nous? Le souci pour les absents est parfois le pire. Et combien de femmes ou de mères passaient en pleurant des soirées que les maris ou les fils employaient à jouer aux cartes? Puisque l'homme est si fort, il ne devrait d'ailleurs pas se plaindre. La douleur n'est pas le lot des forts : c'est bon pour nous, les faibles.

« Admirez ce fort dans la vie quotidienne. Allez dans le métro. Les femmes, aussi fatiguées de leur journée de tra-

vail que ces messieurs qui ont auné de l'étoffe ou essayé des gants, sont piétinées et bousculées à qui mieux mieux. Les plus vieilles sont les moins épargnées. Mais qu'il entre une demoiselle peinte et dévêtue, aussitôt ces messieurs sourient et lui cèdent leur place sous le nez de la pauvre vieille courbée en deux. Et les blessés? qui les accueille? qui les fait asseoir? Les femmes, pas nos héros retour de guerre, ni nos embusqués. Ah! ils se plaignent de ne pas nous trouver soumises? Héros qui se croient encore au camp, et veulent nous mener à la baguette, comme les sergents les recrues! Que les hommes changent les premiers, et ils auront de bonnes femmes. Sinon, tant pis pour eux. Quelle supériorité ont-ils sur nous? Celle de la force physique? Ils sont en train de la perdre chez les mastroquets. Promenez-vous du Louvre à Vincennes : vous en verrez, des rabougris d'un mètre cinquante, tout rapetissés par l'alcool. Sera-ce ça, l'avenir? C'est le fruit de l'ivrognerie et de la débauche. Car on sait ce qu'ils rapportent de leurs plaisirs. Bientôt ils s'en vanteront. Ceux qui ont le goitre appellent volontiers cela une belle gorge.

« Qu'on refasse donc une moralité aux hommes, une vraie, composée de sentiment du devoir et d'affection et de respect pour leur foyer, et aussi du sens de la responsabilité qu'ils n'ont plus. Alors, ils trouveront des femmes qui les aimeront, les écouteront et se conformeront à leur volonté qu'elles auront conforme elle-même à l'avenir et au bonheur de la communauté. Mais tant que l'homme cherchera d'abord une dot et son plaisir, il sera servi pour notre argent. Refaites-nous des maris et des pères, et les vraies femmes ne manqueront pas (1)... »

(1) D'une autre correspondante :

« Les mariages sont aujourd'hui plus difficiles, parce que les jeunes filles savent. Elles savent que ce que l'homme cherche en elles, ce n'est pas la compagne intellectuelle, mais, avec la tenue de leur maison et la première education de ses enfants, tout ce que Frédéric II entendait par ce mot : « Si on épousait

Cette mercuriale a le tort de généraliser. Et que répondrait alors son auteur à ce combattant modeste qui, cherchant à fonder un foyer, s'arrête décontenancé sur le seuil? « Tel garçon, mobilisé, écrit-il, est revenu plein d'enthousiasme et d'illusions. Car, à mon humble avis, la guerre a développé l'idéal chez les combattants et a dépouillé leur esprit de toutes les mesquineries. Ce jeune homme est heureux de s'en être tiré à bon compte, malgré trois ou quatre accrocs, petites blessures sans importance. Il travaille de toutes ses forces pour se faire une situation, il est heureux du résultat obtenu. Sa joie n'est pas complète, le désir ardent d'avoir un intérieur à soi le possède, mais ce qu'il voit autour de lui ne l'encourage pas dans ses projets matrimoniaux. Naturellement grave et réservé, timide même, il entend avec stupeur les jeunes filles de sa connaissance parler avec autorité sur tous les sujets, développer les idées les plus fausses avec aisance, tourner en ridicule les gens âgés. Il constate avec regret qu'elles n'ont ni tact, ni mesure, ni tenue, qu'elles sont heureuses de montrer leurs jambes, qu'elles persiflent les sentiments les plus respectables. Sa surprise s'accroît de voir le cinéma ou le dancing, le théâtre ou le

une femme pour son esprit, autant vaudrait épouser un recteur de Jésuites. » Elles ne veulent pas être abusées ni diminuées par le mariage. Elles savent qu'elles peuvent tenir d'elles-mêmes une situation honorable et découvrir dans de hautes amitiés la satisfaction des besoins affectifs que la culture intellectuelle, loin de dessécher, ne fait qu'illuminer dans une âme bien née... »

tennis les absorber beaucoup plus que les soins du ménage, les travaux d'aiguille, la causerie familiale ou les bonnes lectures. Au fond de quelle province ignorée lui faudra-t-il donc aller pour prendre femme? Hélas! les Américains ont passé partout, et leur séjour a altéré gravement les bonnes vieilles mœurs françaises... »

Quelle sévérité chez ce jeune homme! Va-t-il prendre au tragique ce qui est exubérance de jeunesse, badinage, excès de franchise? (1) Oui certes, il y a beaucoup à dire sur la jeunesse nouvelle, et je tâcherai de le dire ; mais depuis quand a-t-on pu juger équitablement sur des apparences étalées à plaisir? Il y a beaucoup de pessimisme dans toutes ces lettres, et il me semble qu'il y manque une compréhension des conditions nouvelles de la vie, une vue d'ensemble, et un peu d'indulgence pour les temps de transition toujours un peu durs à passer.

(1) D'un autre correspondant :
« Prendre au tragique? Voyez les statistiques : sur cent divorces actuellement prononcés, il y en a entre les deux tiers et les cinq sixièmes (j'en ai compté 47 sur 60 dans un journal de Seine-Inférieure) *au profit du mari* : ce n'est pas la faillite du plus fort, c'est la faillite de la plus immorale. Les causes ? l'instruction laïque et athée, la promiscuité voulue dans les usines et les bureaux, l'inconscience des mères de famille qui laissent jouer leurs filles avec le feu, etc... »

VIII

L'ÉGALITÉ DANS LE MARIAGE

Où est l'égalité dans la nature? Nulle part, mais la femme nouvelle l'exige dans le mariage. Les confidences ardentes ou douloureuses, révoltées ou plaintives, se multiplient, déferlent comme une vague sur le rivage. Trop d'hommes sont revenus de la guerre transformés, n'ayant plus de goût pour leur foyer. Il en est qui se sont arrêtés en route chez des marraines plus ou moins équivoques. D'autres se sont montrés au retour égoïstes ou brutaux. Il en est qui avaient pris des habitudes d'intempérance. Cependant c'est une femme qui écrit :

« Malgré quelques plaintes qui peuvent échapper à des femmes trop énervées par le surmenage, il faudrait que nos vainqueurs sachent quelle reconnaissance nous avons pour eux, et que des milliers et des milliers de femmes n'oublieront jamais que leur tranquillité a été payée par

le sang et par la souffrance. Si les combattants d'hier ne croyaient pas fermement à cette gratitude et à l'admiration de celles dont ils ont sauvé le pays et la race, ce serait trop triste et trop injuste... »

Les plus sages d'entre les revenants les engagent à donner l'exemple. Qu'ils reconquièrent leur femme, après avoir reconquis notre sol !

« Présentement les femmes ont le souci de mille difficultés et pour les vaincre, si elles n'ont pas besoin d'égoïsme, il leur faut de rares qualités de patience et d'endurance, et nous n'y prenons pas assez garde. « Si vous voulez, ô maris, que vos femmes vous soient fidèles, faites-leur en voir la leçon par votre exemple ». Voilà un précepte de votre grand compatriote saint François de Sales, qui pourrait être mis en pratique par nous tous. Si les hommes veulent mériter de redevenir les chefs de la famille, il faut qu'eux-mêmes s'appliquent à comprendre et apprennent à observer tous les petits ennuis journaliers de la vie de ménage. Cela est peut-être moins glorieux. C'est à l'heure actuelle plus utile. Vos correspondants, qui semblent chercher avec bonne volonté la solution de l'angoissant problème, doivent se dire que le bon exemple donné autour d'eux par un ménage uni, par une famille digne de ce nom, peut avoir une très grande répercussion, que la santé morale de la France dépend de milliers de familles semblables à la leur, où la vie commune sera reprise dans l'accord et dans l'intimité... »

Oui, la vie commune, qui s'était ressentie de l'absence, a besoin d'être reprise avec assiduité, et l'observation est d'un bon psychologue. N'est-ce pas dans une comédie de Labiche que deux amis, se retrouvant après une longue séparation,

conviennent que, lorsqu'on ne s'est pas vu depuis longtemps, on n'a rien à se dire ? Mais cette vie commune, nous l'avons vu, est devenue trop souvent une sorte de duel où les deux partis en présence se disputent le pouvoir. « La femme doit être l'égale, non la subordonnée, l'inférieure. Elle doit avoir les mêmes droits que son mari dans l'éducation de ses enfants ». Combien de fois ai-je lu ces formules dans les lettres de mes correspondantes ! Chez beaucoup d'entre elles, ces formules revêtent même un caractère absolu d'ultimatum. Une étudiante en droit s'en prend à la législation :

« Une chose me frappe : les hommes trouvent étrange que nous ne voulions pas nous marier. Mais les lois qu'*ils* ont faites ne nous disent-elles pas clairement que la femme qui se marie est une folle ? Majeure tant qu'elle est fille, elle est immédiatement mise, dès qu'elle est mariée, au rang des fous et des interdits puisque, comme eux, elle est déchue de tous ses droits. Une femme sensée ne peut pas consentir à se marier : c'est évident et logique. Que la loi nous reconnaisse comme l'égale de notre mari, comme une personne et non comme une chose. Alors nous nous marierons... (1) »

(1) D'un ancien combattant :

« Si la femme est l'égale de l'homme, pourquoi se donnerait-elle et se dévouerait-elle, comme elle semble destinée à le faire jusqu'ici ?... Que les jeunes filles se souviennent que la *bonté* est une des formes de l'amour et qu'il est inutile de trop réfléchir : mieux vaut avoir confiance dans celui qu'elles choisiront... »

Une veuve écrit :

« Dites-leur, à ces jeunes acariâtres, qu'elles n'ont pas essayé

Vous croyez, mademoiselle? Quelle rigueur dans votre démonstration : *une femme sensée ne peut pas consentir à se marier, c'est évident et logique!* Nos mères et nos grand'mères n'avaient pas pensé à cela. Elles n'étaient point des femmes sensées. Pourtant elles ont fait la France victorieuse. La vie, heureusement, ne s'accommode pas de formules. Mais ce qu'il y a d'inquiétant, c'est de retrouver, sous tant de plumes, les mêmes revendications plus ou moins déguisées. Voici une jeune fille de vingt-trois ans qui, en son nom et au nom des amies de son âge, déclare qu'elles ont peur du mariage, parce qu'elles n'ont pas confiance dans le mari : « Ce droit de liberté que nous réclamons, je dirai que c'est un droit de légitime défense contre l'égoïsme et l'abandon des hommes ». Après l'étudiante en droit, écoutez l'étudiante en chimie :

« Dans les conditions actuelles de vie, le mariage n'offre plus pour nous que des inconvénients. En effet, nous devons travailler au dehors tout comme les hommes :

de sentir le vide affreux laissé par la mort. Dites à ces femmes indépendantes qu'un grand nombre de leurs sœurs seraient heureuses de plier encore sous le joug de leur cher mari. Ont-elles pensé quelquefois à un logis où tout manque après qu'a disparu l'affectueux rempart qu'est un père adoré par ses enfants? Ont-elles rencontré, dans leur promenade, cette mère, ces enfants tout seuls qui jalousent leur bonheur? Le soir, après la prière de tous devant le portrait devenu une image sainte, les petits vont au lit et les mamans réfléchissent.. Ah ! ces époux dont vous citez les plaintes seraient plus indulgents l'un pour l'autre s'ils avaient vécu une de ces heures !... »

nous ne nous en plaignons pas, puisque ce serait nous assurer l'indépendance tant que nous sommes célibataires. Une fois mariées, que nous arrive-t-il ? Au travail du dehors il faut joindre le travail à l'intérieur, les souffrances et les charges de la maternité, et enfin la perte de notre liberté. Travailler, nous y consentons ; être mères, nous l'acceptons, c'est notre façon à nous de servir la France. Mais devenir, parce que nous sommes épouses et mères, des mineures : voilà ce qui nous révolte et ce qui nous fait dire que pour une femme se marier est une sottise. Est-il admissible qu'une femme docteur ou ingénieur, à qui on ne craint pas de confier la vie des malades ou la direction d'une entreprise, soit jugée incapable de gérer sa fortune, de plaider sans consentement, etc., sous le prétexte qu'elle est mariée ? On se plaint de ce que les femmes ne veuillent plus se marier. Il suffit de lire la législation du mariage pour se rendre compte du peu d'avantages qu'elles peuvent en attendre. Je ne suis pourtant pas bolchéviste, je vous l'assure. Je trouve que le mariage représente, pour l'homme comme pour la femme, la vie normale et les plus grandes chances de bonheur. Mais encore faut-il savoir le comprendre, l'adapter à notre vie actuelle afin que la femme ne le considère plus comme l'esclavage... »

Ces étudiantes, si tranchantes dans leurs opinions, déclarent pourtant qu'elles ne sont nullement bolchevistes et recherchent au contraire des garanties d'ordre social. Mais il serait bien étonnant qu'elles ne fussent point dépassées dans leurs déclarations de principes et dans leur révolte contre le code. Et voici des protestations d'un accent plus véhément : à quoi bon les cacher quand la politique de l'autruche n'a jamais rien valu?

« Les hommes, affirme celle-ci, ne doivent se plaindre de rien devant les femmes, absolument de rien, dès lors qu'ils ne voudraient pas être femmes. Ils ne se sont battus que pour eux-mêmes. Dans tous les pays de la terre la femme est humiliée. La défaite de la France eût atteint le Français devenu esclave, non la Française qui l'était déjà, comme toute femme en ce monde. S'il vous plaît, que fait-on pour les femmes qui meurent en donnant la vie, ainsi que pour celles qui resteront blessées sans espoir de guérison ? Et cependant elles sont plus intéressantes que les soldats morts ou blessés pendant la guerre, puisqu'elles souffrent et meurent pour accomplir l'œuvre de vie, tandis que ceux-ci n'accomplissent que l'œuvre de mort. Et les femmes se taisent pendant que les soldats réclament. A eux les honneurs, les décorations, les pensions. Ils en ont reçu, ils en veulent encore. Ils sont insatiables. Parce qu'ils l'ont défendue, veulent-ils ruiner la France et en devenir le fléau jusqu'à la fin de leurs jours ? La chevalerie, dit-on, est sortie de la France, mais il faut avouer qu'elle en est sortie pour n'y pas rentrer... » (1)

La chevalerie, c'était la protection donnée au plus faible par le plus fort, et donnée de bonne grâce, avec courtoisie, bien plus, avec reconnaissance. Aurait-elle donc disparu de nos mœurs ? Serait-ce là le progrès de la civilisation ? Mais de cette protection même la femme se déclare lassée, soit qu'elle l'estime insuffisante, soit qu'elle l'estime injurieuse. Et l'on voit jusqu'où peut aller

(1) D'une autre :
« Les féministes qui... raisonnent si bien, c'est qu'elles n'aiment pas, sans quoi elles consentiraient à n'être que des femmes, rien que des femmes... »

son injustice vis-à-vis des défenseurs du pays (1).

Elle accepte l'égalité dans le travail afin d'obtenir l'égalité dans les droits et dans la liberté. Elle consent à être une rivale, pour être une égale. Mais l'égalité dans le travail est-elle réalisable?

(1) Il faudrait mettre en regard de ces plaintes bien des lettres qui célèbrent le bonheur conjugal. Celle-ci par exemple : « Le bonheur dans le mariage, nous l'avons goûté bien des fois dans notre humble logis, surtout le soir lorsque nous échangions nos pensées soit sur les événements soit sur nos livres préférés, ou pendant nos vacances quand nous admirions la nature, soit à la mer, soit à la campagne, et que nous voyions nos enfants s'exalter à la vue ce qui était beau et bien... » Et les mamans écrivent moins que les autres.

IX

MARIAGE ET TRAVAIL

L'égalité de l'homme et de la femme devant le travail? Je voudrais traiter cette question qui se confondrait avec celle de la résistance physique et celle de la femme au foyer, si la femme consentait à être protégée. Mais depuis que j'ai entrepris cette enquête sur le mariage après la guerre, je ne la puis mener à mon gré. De toutes parts et jusque des colonies dont je parlerai, les lettres affluent, contenant tant de réflexions, jetant une telle clarté sur nos mœurs, que mon rôle se doit présentement borner à les dépouiller, classer et ordonner. Comment négliger, par exemple, ces conseils donnés par « une vieille femme qui travaille depuis trente ans dans une administration » et qui enseigne à toute une jeunesse avide d'indépendance que le travail n'exclut ni le mariage, ni la maternité?

« Je crois que jusqu'ici toutes vos correspondantes ont été de nouvelles employées qu'une nécessité subite, une déception, une douleur ont forcées à travailler. Elles en ont conçu un orgueil irrité qui leur fait voir la situation sous un jour très faux. C'est pourquoi je me permets de remettre les choses au point : une femme peut très bien travailler et malgré cela se marier et élever ses enfants.

« Dans l'administration à laquelle j'appartiens et qui depuis très longtemps emploie des femmes, nous sommes mariés dans la proportion de 75 p. 100, beaucoup d'entre nous à des employés de la même administration, et je puis vous affirmer que nous faisons de fort bons ménages, que jamais entre nous la question de savoir qui doit commander ou obéir ne se pose. Nous sommes heureuses par notre labeur d'apporter à ceux que nous aimons, mari et enfants, un peu plus de bien-être et de confort. Nous nous retrouvons avec d'autant plus de plaisir dans notre intérieur que nous en sommes parties. Nous sommes, non seulement la compagne, mais la camarade de nos maris qui, eux, de leur côté, nous estiment et nous secondent. Quant à nos enfants, nous ne vivons que pour eux et dans tous ces ménages de fonctionnaires ils sont le but de la vie et nous cherchons à leur donner des situations qui soient meilleures que les nôtres. Seulement, je ne dois pas vous dissimuler, que pour arriver à ce résultat, il faut avoir un profond sentiment de son devoir et ne craindre ni sa peine, ni les privations, car les débuts sont très durs.

« C'est auprès des grandes administrations, chemins de fer, postes, instruction publique, Banque de France, etc., que vous pourriez être renseigné d'une façon exacte sur la vie des femmes qui travaillent. Actuellement, beaucoup de jeunes filles se mêlent à nous qui ne soupçonnaient même pas notre existence. Les unes se croient des merveilles, les autres des victimes, parce que dans leur milieu les femmes sont toujours restées au foyer. Dites-leur bien qu'elles ne font rien d'extraordinaire, et que, si elles le

veulent, elles pourront se créer une vie utile et, somme toute, pas désagréable. Dans les ménages modestes, la femme qui ne travaille pas au dehors, arrive vite à se négliger, à se laisser abrutir par les travaux du ménage. Trop souvent, hélas! mari et enfants ont une tendance à la considérer comme une servante. Elle ne lit plus et ne pense plus qu'aux difficultés de la vie, ou alors, dès le ménage fini, le mari parti pour ses travaux, elle sort et court les magasins. Je l'ai souvent constaté dans mon entourage.

« Une autre supériorité de la femme qui travaille au dehors, c'est son respect de l'argent qu'elle ne gaspille pas, parce qu'elle sait quelle peine il coûte à gagner. Bien des jeunes filles de 20 à 30 ans doivent se dire qu'elles ne se marieront pas. Elles sont, elles aussi, des victimes de la grande guerre. Alors, qu'elles se mettent au travail avec courage et sans vanité : elles verront qu'elles peuvent se faire une vie heureuse. Je vous assure qu'entre nous et nos collègues masculins il n'y a aucun antagonisme. Il m'est arrivé de diriger des hommes, employés et ouvriers, et je n'ai jamais eu la moindre difficulté avec eux. De même des chefs, qui sont tous des hommes, ne m'ont jamais froissée. Cependant, je n'étais pas destinée à travailler et j'y ai été contrainte à la suite d'une catastrophe. Je ne me plains pas, et ne me regarde pas comme une héroïne.

« Ne cherchons pas à *vivre notre vie*, à exercer notre *droit au bonheur*, mais tout bêtement, comme nos mères, à faire notre devoir, et la vie sera facile, et les ménages redeviendront unis. La seule difficulté actuelle, pour les ménages d'employés, est la question de la bonne, nécessaire pour garder les enfants. Il faudrait dans tous les quartiers des crèches, de petites écoles payantes, et c'est là surtout où il y a beaucoup à faire. Il me semble que bien des femmes pourraient trouver à s'employer ainsi, en rendant service et en assurant leur vie... »

Lettre très sage et très noble d'une femme qui a accepté toutes les charges de la vie et en a tiré un bonheur bienfaisant et qui, par surcroît, rend hommage à ces nombreux ménages d'employés, armature honnête, patiente et résistante de nos grandes administrations, de nos ministères, de nos sociétés, où tant de travail s'accomplit, quoi qu'on dise, dans l'ordre et le silence (1). Mais ne soulève-

(1) Voici la réponse d'un ingénieur :

« La place de la femme est à la maison. Je ne suis pas de ceux qui méprisent l'instruction donnée à la femme, car j'estime au contraire que son rôle chez elle sera d'autant plus noble qu'elle pourra instruire ou suivre les études de ses enfants — même de ses garçons — les contrôler et pour cela se faire respecter davantage, car ses enfants ne pourront pas dire après une observation : « Bah! maman ne sait pas ». Si la mère fournit en dehors un travail trop assidu, qui prendra auprès des enfants ce rôle prépondérant? sera-ce la bonne? ... Trop de femmes se désintéressent des travaux domestiques lorsqu'elles travaillent au dehors et, à part quelques exceptions, je voudrais bien savoir si, la bonne et la femme de ménage, et les toilettes et les accessoires une fois payés, il reste un gros bénéfice à la fin de l'année?.. La femme gagne autant en restant chez elle et tenant sa maison... Puis les heures de la femme employée concordent-elles avec celles du mari?... Quelles ne sont pas les vies brisées par le contact permanent d'hommes et de femmes dans les bureaux et autres lieux de travail? Et l'enfant? à qui s'attache-t-il dès son jeune âge? Ce n'est pas en trois ou quatre heures par jour qu'une mère peut conquérir un amour auquel elle a droit... Tant de ces ménages d'employés n'ont pas d'enfant... »

Et voici celle d'une mère de famille :

« Il est trop évident qu'une femme mariée occupée toute la journée hors de chez elle est dans l'impossibilité absolue de remplir ses devoirs d'épouse et de mère. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que, dans un très grand nombre de ménages où la femme travaille au dehors, il n'y a pas d'enfant. C'est une conséquence fatale et à laquelle il est impossible d'échapper. Prétendre le contraire, c'est soutenir un paradoxe... L'homme doit

t-elle pas des objections? Elle-même en fait l'aveu, *in fine*. Oui, sans doute, le travail peut apporter à la femme, comme à l'homme, la sécurité, le développement normal de l'intelligence, et même une sorte de contentement intérieur qui donne plus de douceur et de belle humeur aux heures de repos. Mais le foyer, que devient-il? C'est la bonne, la bonne introuvable et dont il faudra bien aussi parler un jour, qui y règne. A elle la garde des enfants. Ma correspondante croit-elle que la mère puisse être ainsi remplacée? Puis, n'y a-t-il donc que les travaux du ménage? Qui donne aux enfants la première éducation? Qui tient à jour la correspondance familiale? Qui maintient un peu de culture littéraire ou musicale à la maison? En vérité, on croirait qu'une femme n'a rien à faire chez elle. Mais il faut avouer que la femme tient absolument aujourd'hui à son travail personnel. Je citerai encore, parmi tant d'autres, cette lettre qui proteste — avec raison —

assurer les ressources du ménage. C'est l'ancienne tradition et c'est la bonne... »

Je retrouve cette formule, cette supplication, cette prière : *la femme au foyer*, dans un nombre incalculable de lettres venues de correspondants ou de correspondantes, en nombre presque égal. Mais beaucoup souhaitent au foyer une femme instruite. Plusieurs de mes correspondantes citent les conseils de Mgr Dupanloup sur l'éducation des femmes. D'autres la phrase célèbre de Joseph de Maistre : « Les femmes ont quelque chose de plus grand à faire que les hommes. C'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : un honnête homme et une honnête femme ». Ces femmes d'intérieur, on le voit, donnent leurs références.

contre les sarcasmes injustes adressés par une bourgeoisie bornée à la femme qui travaille :

« Dire qu'une femme qui travaille ne peut être une femme d'intérieur est une sottise. Une femme qui fait intelligemment son travail de bureau fait intelligemment le pot-au-feu. Je connais une femme qui est cotée parmi ses collègues comme une femme d'affaires et qui est en même temps très capable de faire ses chapeaux, ses robes et de laver sa lessive. Le matin, avant de partir, elle donne toutes ses instructions et le ménage est tenu d'après ses indications (*mais il y a donc une autre personne qui le tient*). Elle agit en cela comme la femme du monde qui donne ses instructions à sa femme de chambre et à sa cuisinière et va ensuite se promener ou voir ses amies. Cette femme travaille depuis des années et malgré cela elle ne considère pas que la direction d'un mari ait quelque chose d'humiliant. Quelle est la femme employée qui ne la subit pas, sans qu'elle soit toujours adoucie par l'affection? Cette femme a si bien gardé des sentiments de femme que, n'ayant pas d'enfant, elle en a adopté un et qu'elle permet à sa bonne qui est veuve d'élever le sien à la maison. Les deux enfants sont aussi bien élevés que par n'importe quelle nourrice de maison bourgeoise. La mère adoptive veille au bon développement moral et physique avec autant de sollicitude que n'importe quelle mère.

« Il est faux que la femme qui travaille s'éloigne du mariage. J'ai remarqué précisément que les jeunes filles ne s'adonnaient jamais avec âme à leur travail, car cette période était toujours pour elles une période d'attente du mariage, et elles trouvaient inutile de se donner beaucoup de mal pour gagner une place qu'elles comptaient bien ne pas garder. Certains patrons disent : « Pas de jeunes filles, mais des femmes qui aient besoin de se créer une situation... » Voilà la vérité : la femme travaille parce qu'elle en a besoin. Elle attend toujours d'être

délivrée de cette obligation jusqu'à l'âge où, n'espérant plus, elle se met alors courageusement au travail pour se faire réellement une situation. Qu'elle cache sa déconvenue sous les apparences d'un idéal d'indépendance, c'est une satisfaction que l'on peut laisser à celles qui ont tant de mal à vivre largement et honnêtement de leur travail. Je crois aussi que la nécessité de la lutte rend la femme plus humaine. Que de femmes ont des idées étroites et égoïstes parce qu'elles ont été préservées de la lutte!

« Il est évident qu'une femme qui peut rester chez elle doit rester chez elle. Les femmes qui peuvent aujourd'hui s'offrir ce luxe sont la parure de la société. Les femmes qui ont des enfants doivent y rester par devoir, si le devoir ne leur commande pas de contribuer à gagner la vie de la famille. Mais combien de femmes qui n'ont jamais travaillé voient dans le mariage le devoir, et combien savent élever leurs enfants? Je sais bien des jeunes filles qui cherchent l'indépendance non dans le travail, mais dans le mariage. Elles sont redoutables. Combien aspirent au mariage par intérêt, et pour des motifs de satisfaction égoïste! Les femmes mariées se récrieront évidemment, mais que chacun regarde autour de soi. Il est des épouses et des mères admirables, mais on en trouve tout autant parmi les femmes qui travaillent. D'ailleurs, il est maintenant nécessaire qu'une partie de la population féminine subvienne elle-même à ses besoins; les hommes ne pourraient suffire à la besogne. Il devient difficile de prévoir qui se mariera et qui ne se mariera pas. On ne peut laisser nombre de jeunes filles désarmées devant la vie sous prétexte qu'elles auraient pu se marier. Que les hommes se tranquillisent : il y aura toujours assez de femmes dont la pensée la plus tenace sera de trouver un mari. La chasse à l'homme n'est pas close.

Elle n'est pas close, mais peut-être se fait-elle mal.

X

LES FAMILLES NOMBREUSES

L'Académie française, pour la première fois, a décerné les prix Cognacq-Jay de 25.000 francs (un par département) aux familles de plus de neuf enfants. Je suis allé porter la bonne nouvelle dans mon pays de Savoie aux deux familles élues et je veux raconter ici ces visites. Aussi bien est-ce là un témoignage vivant qui éclairera, lui aussi, notre enquête.

Certes, à feuilleter à l'Académie les dossiers des familles nombreuses, candidates au prix Cognacq, on avait l'impression d'ouvrir l'armoire aux trésors de la France. Ces dix, douze, quinze, seize enfants, qu'elles offraient toutes, c'était notre force dans la guerre, ou c'était notre avenir. Celle-ci avait eu jusqu'à six ou sept fils mobilisés ; cette autre alignait toute une troupe d'enfants en bas âge, qui tiendraient plus tard aux champs les

mancherons de la charrue, ou l'outil à l'usine. Le commentaire dont elles accompagnaient fièrement leur demande rappelait ces livres de raison où laboureurs et artisans d'autrefois s'enorgueillissaient de leur lignée malgré les lourdes charges. Tel père, simple journalier, terminait ainsi le récit de sa dure existence : « Nous sommes entrés en ménage (lui à 23 ans, sa femme à 20 ans) avec, pour toute fortune, de la jeunesse, de l'amour et la volonté de travailler. Nous avons eu quatorze enfants dont douze vivants. Il a fallu se priver pour eux. Le bonheur de les voir rassasiés nous suffisait et nous suffit encore. Travail acharné, privation de tous les jours, pendant vingt ans ; jamais aucune douceur, aucun extra du côté de la nourriture, boisson et vêtement, tel a été mon lot et celui de ma femme. Mais aussi nous sommes satisfaits d'avoir créé et bien élevé une belle famille. » N'est-ce pas là un magnifique langage? Un autre, en Savoie, y ajoute une note poétique qui fait souvenir que Jean-Jacques a passé par là : « Si nos parents, dit-il, — et il a lui-même quatorze enfants — ne nous ont pas fait naître riches, ni seulement aisés, ils nous ont légué une bonne santé, l'amour du travail et en particulier l'amour de la nature et des travaux champêtres. »

Un autre ouvrier voudrait faire instruire sa nichée : « De pauvres ouvriers, nous n'avons que notre salaire journalier pour subvenir à tous les besoins de notre famille ; aussi sommes-nous obli-

gés, dès qu'ils peuvent travailler, de les enlever de l'école. Si une part de ce legs nous était attribuée nous pourrions en faire instruire quelques-uns. Ce serait notre plus grand désir, car rien n'est si beau, quand on le peut, que de faire instruire ses enfants. » Souhait touchant et ingénu qui ne voit l'instruction que dans les livres, quand il en est une autre que chacun de nous puise à même la vie. Et que penser de cette famille du Rhône qui a eu dans la guerre quatre fils et trois gendres mobilisés : deux fils et un gendre ont été tués, et un troisième fils a été amputé. « Nous sommes douloureusement frappés, écrit le père, mais nous nous résignons, parce que notre épreuve est commune à toutes les familles françaises, et parce que le devoir était là où sont tombés nos enfants. Leur sacrifice sera apprécié par le Bon Dieu qui nous a donné la victoire. Nous tiendrons quoiqu'il arrive... » Il parle comme le vieil Horace de Corneille. Ces pères-là ont dressé les générations de la revanche.

Mais, à feuilleter ces dossiers à l'Académie, on éprouvait aussi quelque découragement. Il aurait fallu récompenser tout le monde. La race était là, vigoureuse et nombreuse. Et de la retrouver si vaillante dans les épreuves de la vie quotidienne, on se sentait rasséréné. Cependant, les dossiers ne sont pas la vie. Comme le dit la *Princesse lointaine* de Rostand quand elle monte sur la galère de Geoffroy Rudel, le pauvre troubadour mourant,

et qu'elle est toute surprise de l'exaltation des matelots et de la flamme que fait briller le génie jusque dans la mort :

Oh ! tout ce qu'on nous dit... rien..., il faut venir voir.

Oui il faut aller voir. Rien ne vaut la vision directe.

I

LA FAMILLE PERRONNET, DE NOVALAISE (SAVOIE)

Novalaise est pour moi de l'autre côté de la montagne. De la vallée de Chambéry, où j'ai ma résidence d'été et aussi, quand je le puis, d'arrière-saison, il faut entrer dans la vallée du Rhône. J'y suis allé par la passe des Échelles où sont les grottes qui servaient de repaire à Mandrin, et par le petit col de la Bauche qui redescend sur le lac d'Aiguebelette, émeraude encastrée dans les rochers de l'Épine. Au delà du lac, en se dirigeant sur Yenne et sur Belley, on trouve Novalaise. Cette partie de la Savoie s'étage au pied des derniers contreforts des Alpes. Elle est riante, elle est gaie, elle est fertile. La paroi de rochers est proche, mais elle disparaît sous les buissons qui, en automne, sont couleur de pourpre et d'or. Et la plaine s'étend à perte de vue, à peine rom-

pue par les vallonnements qui prolongent la chaîne des montagnes.

Tout le monde, à Novalaise, connaît la famille Perronnet. Les gens à qui j'en parle ont un bon sourire d'amitié : — Elle aura le prix : c'est *couru*.

Le prix Cognacq, dans nos départements, est devenu le *prix*. On ne le désigne pas autrement. Le curé, le maire, l'adjoint sont d'accord pour vanter ses mérites : — La mère, ajoutent-ils, est une femme admirable. Allez les voir. Vous les trouverez au hameau du Colomb. Il faut cinq minutes à votre automobile.

Je quitte la grande route pour atteindre, par un chemin rural, ce hameau de quelques feux. Une petite fille, à la hauteur de la première maison, me regarde arriver avec curiosité. Elle est rouge, bien portante et les joues plissées de rire. — Tu es une petite Perronnet? — Elle rit de plus belle : — Veux-tu me conduire chez toi? — Oui.

C'est à deux pas. On me fait entrer, au rez-de-chaussée, dans une chambre basse, rigoureusement propre, qui sert à la fois de cuisine et de salle à manger. La mère de famille y tient ses assises, assistée par quelques-unes de ses filles. Elle en a douze dont une mariée, et quatre fils. Mais celle qui est mariée a déjà deux enfants et ils sont là, mêlés aux derniers de leurs oncles et tantes, comme s'ils étaient la prolongation immédiate de la famille. Le mari de celle-ci travaille

à côté : il est revenu de la guerre intact, sans une blessure, par une chance rare, car il était au 51e bataillon de chasseurs qui a cruellement souffert, et lui-même a été cité trois fois.

— J'avais aussi mes deux aînés mobilisés, m'explique madame Perronnet, ils ont été blessés mais ils vont bien. Il y en a de plus malheureux que nous.

Elle se reprend :

— Mais nous n'avons pas été malheureux.

Madame Perronnet : comme elle mérite bien ce titre que son mari lui décerne lui-même, moitié respectueusement, moitié avec une bonhomie paysanne un peu ironique! Elle est maigre, les joues avalées, comme dirait Saint-Simon, la poitrine desséchée pour avoir nourri tout son monde : mais elle a le calme et la douce autorité du chef. Ses filles se placent tout naturellement sous son gouvernement. On devine qu'elle a su commander, administrer, organiser.

— Quand il faut tout multiplier par seize, confesse-t-elle, les choses se compliquent dans une maison. Seize paires de souliers, ça compte, et surtout aujourd'hui que la chaussure est chère et ne vaut rien.

Elle sait compter, mais ces calcul décourageants, elle a dû toujours les entreprendre avec courage. Une force occulte la soutient. Il n'est pas malaisé d'en devenir l'origine. Un petit crucifix est suspendu à la muraille. Elle a dû souvent

regarder de ce côté : machinalement, par une longue habitude, c'est là que va son regard. Ce qui frappe chez elle, c'est précisément un mélange de sens pratique et d'illumination intérieure. De ce mélange lui vient sa force que chacun reconnaît autour d'elle, petits ou grands, garçons ou filles, et jusqu'à son mari.

Celui-ci, qu'on est allé chercher, arrive enfin. C'est un petit homme, bien râblé, à la figure ronde, aux yeux clairs, qui a, lui aussi, et d'une tout autre manière, son rayonnement et sa force. Il est joyeux de vivre, et la joie sort de lui, de ses gestes, de sa parole, de son regard, du pli de ses lèvres, de toute sa personne, comme l'eau coule d'un robinet toujours ouvert. Quand on aborde ces pères de nombreuses familles, on s'attend à les trouver tout courbés sous le poids des soucis journaliers, tout empêtrés dans les difficultés de leur paternité, et l'on rencontre le plus souvent — je le sais — de gais compères, audacieux ou insouciants. Rien de plus juste : pour donner la vie, il faut commencer par l'aimer. Celui-ci l'aime tout à fait. Il laisse à sa femme — à Madame, comme il dit d'un ton moitié figue moitié raisin — le ministère de l'intérieur, de l'instruction publique, et les cultes et il se réserve les affaires étrangères et la guerre. Il joint à son travail dans les champs — sur les terres qu'il tient de ses parents et qui ne sont pas étendues — le métier de coquetier qui consiste à courir les villages pour rassembler les

œufs et les revendre en gros. C'est un métier remuant, qui permet de voir du pays, qui exige des jambes, de l'entregent et de l'éloquence. Il a tout cela, et de la bonne humeur par surcroît. Partout l'on doit lui faire fête. Quand il est entré, tout à l'heure, la mine de ses enfants s'est épanouie. Il produit, dès qu'il paraît, une impression de plaisir. Villiers de l'Isle-d'Adam disait que les hommes austères ne devraient pas avoir d'enfants : en effet, ils leur infligent des enfances terrorisées, tandis que nous puisons dans nos heureux premiers souvenirs une incalculable force de résistance dans la vie. La famille de Perronnet sera bien favorisée sous ce rapport.

Comme je lui demande s'il n'a jamais été inquiet devant tant de bouches à nourrir :

— Jamais, me déclare-t-il. Le proverbe dit : Après la pluie, le beau temps. Quant il pleuvait, j'attendais le soleil. Il est toujours venu. Et il vient aujourd'hui.

— Vous n'en êtes pas fâché.

— Toute la commune me blague déjà. Il y a bien six mois qu'on me l'annonçait chaque matin : Eh bien, Perronnet, il paraît que tu as le prix. Et c'est vrai tout de même : je l'ai.

Alors je lui pose cette question :

— Qu'allez-vous faire de tout ce magot?

Ce qu'il va en faire, je m'en doute bien. Par le miracle de sa femme, la maison est bien tenue mais elle n'est pas grande, et les terres qui l'en-

tourent trouvent bientôt leurs limites. Mais je ne me doute pas de ce qu'il va me dire. Il a cligné de l'œil en regardant sa femme, et il me répond :

— Ce que je vas en faire? Le remettre à Madame, pour qu'elle s'achète une paire de culottes.

Il reconnait la supériorité de sa femme, mais il n'abdique pas la sienne qui est dans son humeur. Et, comme on le voit, il ne manque pas d'esprit. Sa femme sourit à sa boutade de grand enfant. Elle sait quelle estime se niche au fond de cette ironie. Je regarde toute la rangée des filles, car les garçons sont en place ou aux champs, et je suis tenté de les féliciter d'avoir eu ce que ne donnera jamais aucun prix Cognacq : une enfance gardée et joyeuse ensemble, toute sonore du rire courageux du père tandis que la mère veille.

II

LA FAMILLE FAVRAT, DE BELLEVAUX (HAUTE-SAVOIE)

A Thonon, qui domine de ses arbres et des murailles de son ancien château les eaux bleues du lac Léman, j'ai pris une automobile pour remonter la vallée de la Dranse et atteindre Bellevaux. Bellevaux est un bourg éparpillé dans

une gorge, d'abord étroite, puis qui s'évase, s'ouvre en riches pâturages et en forêts au pied des rochers qui servent de contreforts au Roc d'Enfer, dure cime bien connue des chasseurs de chamois. L'un d'eux, récemment, déjà vieux, est mort sur le sommet, ayant forcé son cœur. Les pentes, en cette arrière-saison, sont pareilles à des bouquets éclatants où le vert des sapins tempère le rouge des hêtres, l'or des frênes, la rouille des chênes, et les feux des buissons ardents. Sous cette couche de couleurs le rocher paraît fleurir. Ces contrastes, et les douces prairies font du paysage un mélange de rudesse et de paix.

— La famille Favrat, s'il vous plaît ?

Je sais que ce nom est très répandu dans la commune, et qu'il a même une certaine célébrité. Il y eut, au XVIII[e] siècle, un général Favrat, aventurier parti simple soldat en Suisse, puis entré au service de Frédéric II et promu aux grades supérieurs. La Savoie, en ce temps-là, n'était pas française. Le général baron Favrat revint mourir au pays natal où il éleva un bâtiment à tourelles, déchu aujourd'hui et devenu maison de ferme. Un de ses descendants épousa l'une des filles du général Dessaix, soldat de l'Empire qui fut gouverneur de Berlin et qui a sa statue sur une place de Thonon. Mais sa race est éteinte. Du moins sa race directe. Car tous les Favrat sont parents. Et les Favrat paysans ont, eux, servi la France,

comme on sait la servir en Savoie où je sais *trois communes dont pas un mobilisé n'est revenu*.

Il y a donc plusieurs Favrat à Bellevaux, mais, quand on demande : où demeure la famille Favrat? personne n'hésite à répondre à la question. Parce qu'il y a une famille Favrat qui l'emporte sur toutes les autres, par le nombre, et par l'estime dont elle jouit, et c'est précisément celle que je vais voir. Si j'avais encore des scrupules sur le choix de l'Académie, ils seraient bientôt levés. Ce choix est d'avance ratifié par tout le monde ici.

Pour ne pas me tromper de chemin, j'emmène avec moi le curé, ou plutôt le prieur. Car il a droit à ce titre. Il semblerait qu'il eût droit à bien d'autres, tant il a de distinction de corps et d'esprit. Mais l'ambition lui est inconnue. Il est depuis vingt-cinq ans dans sa paroisse. Elle est rude, lui avait-on dit, et vous vous y ennuierez. Il ne s'y est jamais ennuyé, parce qu'il n'en a pas le temps, et il se plaît dans sa montagne, comme ces barons d'autrefois qui s'y retranchaient contre tous les périls.

Nous dépassons le bourg et prenons la route du col de Jambaz. Puis nous laissons la voiture. Il faut suivre pendant cinq cents mètres un sentier qui monte et qui nous conduit, à mi-pente, devant une maison abritée par un arbre, et qui sert à la fois d'habitation, de remise et d'écurie. L'intérieur est bien modeste. Après une grande

pièce vide, nous entrons dans une autre dont le fond est occupé par ces immenses lits à rideaux qui ressemblent aux armoires bretonnes. Là, le spectacle est vraiment émouvant.

Après le repas de midi, la famille s'est groupée autour de la mère. Celle-ci est bien pâle, avec des traits fins, un air d'autorité dans sa douceur. Elle est assise dans un grand fauteuil.

— Nous n'en avions point, vous comprenez, m'expliquera-t-elle un peu plus tard. Les fauteuils, ça n'est pas pour nous. Alors ils sont allés m'en acheter un. C'est de la folie.

Elle a dit si gentiment : *c'est de la folie*, pour blâmer cette dépense qu'elle estime exagérée. Et pourtant, elle n'était point exagérée, cette dépense d'un fauteuil.

— Nous avons failli *la* perdre, m'explique à son tour le père qui est revenu de son travail et qui, sur son visage calme, timide presque, met un beau sourire triomphant en contemplant la fidèle compagne de sa vie et de ses épreuves. On vient de l'opérer à Thonon. Vous comprenez...

Si je comprends ! Je n'ai qu'à ouvrir les yeux, pour comprendre ce que représenterait une telle catastrophe. Car mes yeux ne voient que des visages superposés. Il y a bien, au sommet du groupe, une belle figure vaillante de dix-huit ou vingt ans, qui a dû remplacer la mère absente, mais à côté, mais dessous, j'en compte neuf, dix, onze, douze, dont les âges dégringolent jus-

qu'à ce petit blond, tout bouclé, avec des joues rouges comme une pomme d'api. Il y en a tant, là-dedans, qui ont besoin de leur maman, qui ne peuvent s'en passer. Huit filles et six garçons : c'est un chiffre. Cependant mon compte n'y est pas.

— Il vous en manque un, Madame ?

— Il en manque deux, me répond-elle. Le petit curé qui est séminariste à Fribourg. Il faut bien en donner un au Bon Dieu.

— C'est l'usage, reprend son homme.

En effet, il a trois frères prêtres et deux sœurs religieuses. On a été généreux dans sa génération. L'un de ces prêtres est même supérieur général des Missionnaires de Saint-François de Sales à Fribourg. On sait que cet ordre fournit à nos missions des Indes tout un personnel, évêques et desservants. Ainsi la famille Favrat rayonne-t-elle au loin. Il n'est pas rare que les familles nombreuses essaiment aux colonies et dans le monde entier. Elles ont une vie plus vaste et plus féconde. De là, souvent, plus de hardiesse chez les enfants, plus d'esprit d'entreprise, ce qui explique et justifie leurs succès assez fréquents dans tous les ordres d'activité.

— Et l'autre ? ai-je demandé. Car la mère a dit qu'il lui en manquait deux.

— Le voilà.

Elle a désigné sur la cheminée une photogra-

phie. C'est un petit soldat qui porte un béret sur la tête : il appartenait au 68e bataillon de chasseurs, il était de la classe 1917, il a été tué le 25 juillet 1917 au Chemin des Dames, du côté de Craonne, il est enseveli à Ostel, près de la ferme Royère.

— C'était un brave petit, ajoute-t-elle.

Elle se tait. Elle songe à l'absent. Elle y songe souvent. Je regarde l'image : un beau garçon calme, avec des yeux francs, mais timides, un de ces jeunes hommes paisibles et sûrs qui font leur devoir quotidien et qui ont été le véritable fond de notre armée. Il a été tué à son premier combat. Il était parti à l'attaque le matin de bonne heure, et le soir il mourait d'un éclat d'obus, comme on l'emportait à l'ambulance. Un camarade d'un village voisin l'assistait, a donné la nouvelle.

— Il a travaillé pour vous, Madame, après avoir travaillé pour le pays.

— Oh ! bien sûr qu'il a travaillé.

— Mais après sa mort.

— Ça ne m'étonne pas.

Je suis un peu surpris de cette confiance, de cette foi qui devancent mes paroles. Et, tout de même, je complète ma pensée :

— C'est à lui que vous devez le prix Cognacq.

Les yeux illuminés de la mère me répètent son mot de croyante : ça ne m'étonne pas. Et je reprends :

— C'est à lui que vous le devez, parce qu'il y avait d'autres familles dans le département aussi intéressantes peut-être que la vôtre.

— Oh ! sans doute.

— Mais on a tenu compte, à l'Académie, des morts à l'ennemi. Voilà comment votre garçon a continué de travailler pour vous.

Maintenant je me tourne vers le père :

— Cela vous fait beaucoup de filles, et vous auriez besoin de fils pour vous aider.

Il sourit :

— Il y en a aussi. Mais ils sont encore petits, sauf l'apprenti-curé.

Et il ajoute, sans se douter de la grandeur de sa parole :

— Les nourrir, on y parvient. Mais il faut les élever. Les élever : en faire d'honnêtes gens.

Cet homme si simple vient de trouver, pour l'éducation, la même formule que, dans ses lettres à sa fille Constance, emploie Joseph de Maistre lorsqu'il dit : « Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre, elles n'ont rien inventé… ni l'algèbre, ni le télescope… mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est en leurs personnes que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : un honnête homme et une honnête femme. » Et Favrat, en effet, regarde sa femme qui, de son mieux, accomplit quatorze fois ce chef-d'œuvre, après l'avoir accompli une première fois en la per-

sonne du petit soldat tué au service de la France.

— Alors vous n'en placez aucun : ni filles, ni garçons ?

— Nous les gardons tous, dit la mère.

— Parce que, vous comprenez, achève Favrat : dans les places, chez les autres, l'amitié des parents se perd.

L'amitié des parents se perd : décidément, cet homme a réfléchi à bien des choses, en labourant son champ ou soignant son bétail. On vient s'instruire chez lui. Et l'argent du prix Cognacq est bien placé. Il fructifiera en puissance humaine. Il ne subira pas d'altération : il restera à la campagne, sur le sol, et mettra seulement un peu d'aisance dans ce logis qui ne connaissait pas le luxe d'un fauteuil, où l'on est un peu entassé, qui a besoin de plus de pièces et de plus de jour. Et il me semble, en m'en allant, que ceux qui donnent reçoivent plus qu'ils ne donnent. Les familles nombreuses, mises à l'honneur, vont distribuer à la France tout entière une leçon d'énergie, d'acceptation et de confiance en Dieu.

Un peu plus tard, une panne arrête notre automobile au col de Jambaz. Un paysan, qui s'était approché de nous, reconnaît dans notre voiture une infirmière qui l'a soigné. Il lui montre son bras sans façon, puis, il veut à toute force nous emmener chez lui. Nous entrons dans une belle maison de ferme, bien tenue, où l'on nous offre

du café et du fromage pendant qu'on répare. Et je tombe sur une autre merveille. C'est le blessé qui parle.

— A la mobilisation il y avait un de mes frères à l'armée, qui faisait son temps. Le lendemain, nous étions sept.

— Sept?

— Sept, plus deux beaux-frères. Nous sommes tous revenus, mais trois sont estropiés. Et ma femme n'avait qu'un frère. Il a été tué, laissant une veuve et quatre enfants. On s'en occupe.

Un peu plus tard encore, la nuit nous ayant surpris, j'entre dans une maison de Trélamont pour demander du carbure afin d'allumer nos phares. J'y découvre sept enfants, tous propres et bien portants autour de la soupe du soir.

— C'est une belle famille, dis-je.

— Oh! m'est-il répondu, si vous voulez voir une belle famille, allez chez les Favrat.

— J'en viens.

Et, cette fois, j'ai l'impression que ce n'est pas une famille que j'ai visitée, mais toute une vallée où les traditions se sont maintenues dans leur intégrité, une vallée pareille à un réservoir de la force française.

III

UNE BOUFFÉE D'AIR PUR

Les élever? en faire d'honnêtes femmes et des hommes courageux. Ah! la belle parole, et toute semblable au geste du laboureur qui jette le grain après avoir creusé et préparé la terre! C'est comme une bouffée d'air pur qui me rafraîchit le visage, car je songe à toutes ces plaintes, à toutes ces révoltes, à toutes ces récriminations, dont j'ai laissé couler le flot afin de connaître les maux de notre société actuelle et de pouvoir ensuite chercher les remèdes. Là, dans ces hameaux de montagne, aucun de ces problèmes d'indépendance, de liberté, de féminisme ne se pose. On y travaille en commun, chacun à sa tâche. On s'est retrouvé avec joie après la séparation, et l'on veille sur les veuves et les orphelins de ceux qui ne sont pas revenus. Les devoirs de solidarité ne sont point discutés. Dans toutes les maisons où je suis entré, on a tout naturellement parlé de la guerre. Elle n'est pas encore oubliée. Et il fallait voir comme les enfants écoutaient. Cependant les hommes n'ont point insisté sur ce qu'ils avaient enduré : seulement leurs

visages étaient devenus plus graves, plus pensifs. Le terrible souvenir suffisait à les tendre.

Et je songe à l'effroyable injustice de ces femmes, de ces jeunes filles qui, pour quelques faux héros, osent déjà, après si peu de temps, nier la douleur, l'angoisse et tout ce cauchemar de quatre ans et demi dans lequel ont vécu les revenants, comparer leurs petits maux à ces abîmes, ou ergoter sur les misérables honneurs ou pensions accordés aux blessés et aux mutilés.

Nul de ceux qui n'ont pas fait la guerre, m'écrit un ancien combattant, ne peut se rendre compte de ce qu'elle fut. Ah ! qu'elle parait donc médiocre, la correspondante que vous citez et qu'importunent ces héros qui sont revenus « dire et répéter » comment ils virent la mort ! Ne sait-elle donc pas, cette frivole enfant, que deux ans après l'armistice les souffrances de cet enfer ont laissé de si profondes empreintes en leur être que ces revenants voient souvent encore leurs nuits hantées de rêves macabres ? Certes, ce n'est point une telle femme qui conviendra à ces grands meurtris.

Ce n'était point pour eux-mêmes seulement qu'ils ont supporté la faim, la soif, le froid, le chaud, la boue, l'étouffement du masque, les miasmes délétères, la présence constante de la mort, et de quelle mort? celle qui écrase, qui disloque, qui broie. Ils portaient la nation avec eux. C'était la nation tout entière que soulevaient leurs pas sanglants quand ils marchaient. Ils défendaient leur foyer, et dans leur foyer il y avait une femme, des enfants, des vieux dont ils étaient les

soutiens et les délégués. Et avec leur foyer, c'étaient tous les foyers de France, y compris ceux qui n'avaient pas de représentants et qui auraient dû en avoir. Tous ceux que leur âge ou leur sexe ont dispensés de les accompagner ne doivent jamais l'oublier, n'ont pas le droit de l'oublier jamais.

Il y a en France, m'écrit un étudiant, un peu surpris des revendications violentes de ses camarades féminins en droit ou en chimie, dans la France de la Victoire, dans la France de 1920, des milliers de jeunes hommes qui ont appris à méditer la vie sous la menace de la mort, et qui maintenant cherchent en vain la femme dont ils voudraient faire la compagne de leur vie, mais d'une vie de famille, d'une vie d'intérieur, d'une vie « un peu vieux siècle », diraient sans doute vos correspondantes, d'une vie dont les occupations journalières ne permettent guère d'assister à la dernière conférence faite par un professeur américain sur l'indépendance des femmes, d'une vie où la veillée près des berceaux remplace — très désavantageusement, je l'avoue — la soirée du *dancing* à la mode.

Chercheraient-ils en vain cette compagne, et faudrait-il douter ainsi de toutes les jeunes filles de France? Qui l'oserait penser? Ne serait-il pas équitable, dans ces correspondances, d'opérer une certaine mise au point? Elles viennent, pour la plupart, de ceux ou de celles que la vie a blessés. Les heureux n'écrivent pas. Ils ne donnent pas leur recette. Mais le bonheur en a-t-il une? Je trouve celle-ci dans une lettre : « Créer de la joie autour de soi, c'est là tout son secret. » C'est en

ne le cherchant pas pour soi, mais pour les autres, qu'on le trouve le plus sûrement. Cependant il est singulier de surprendre, spécialement chez les femmes ou les jeunes filles, quand il s'agit du mariage, une mentalité de combat. Et que devient alors la famille ? Cette compagne, *en vain cherchée*, elle existe pourtant. Et c'est une femme qui va nous en tracer le portrait :

> Elle existe, la jeune fille française qui a du tact, de la mesure, de la tenue. Ses sœurs sont nombreuses : j'en connais en province, j'en connais à Paris. Elles sont bien élevées, sans prétentions, instruites sans pédantisme, chrétiennes sans bigoterie, résolues sans hardiesse. Elles ne montrent pas leurs jambes outre mesure, ne fréquentent pas le dancing ; le séjour des Américains n'a pas altéré leurs bonnes vieilles mœurs françaises. Dans leur famille, elles s'occupent des soins du ménage, cousent et raccommodent, instruisent au besoin leurs frères et sœurs plus jeunes ; elles trouvent le temps de lire de bons et beaux livres et de se récréer sainement à la maison. Calmement, simplement, remplissant fidèlement leurs petits devoirs quotidiens, ces jeunes filles attendent l'heure de se dévouer à leur mari, à leurs enfants. Elles attendent... car, détail, détail infime pour ces hommes que la guerre a dû dépouiller de toutes les mesquineries, elles n'ont point de dot...

Sur cette question de la dot qui risque d'empoisonner les sources du mariage, je reviendrai un jour. Les difficultés de la vie sont venues lui donner une apparence de raison, comme si les circonstances mêmes ne contribuaient pas à tremper et durcir les volontés ! Péguy appelait les

pères de famille « ces grands aventuriers du monde moderne ». Car il faut, pour fonder une famille sans fortune, une audace et une confiance qui sont le privilège des races fortes. Mais précisément l'école de la guerre n'a-t-elle pas développé cette audace et cette confiance? Une vigoureuse offensive contre la destinée ne doit-elle pas la contraindre à plier et à livrer ses ressources?

Je citerai enfin la lettre si sage, un peu utopique, je le crains, de l'une de celles dont le mariage, faute de dot, n'a pas voulu :

Si j'avais eu le bonheur de fonder un foyer comme je l'entendais et si j'avais une fille, voici comment je l'élèverais. Elle serait instruite, très instruite, autant que le permettraient ses aptitudes, et je la pousserais à choisir une carrière suivant ses goûts. Mais à côté, de toute ma force, le plus intensément qu'il me serait possible, je développerais en elle l'amour du mariage, de l'enfant, du foyer. Je voudrais que cet amour, ce désir, soient au-dessus de tout attrait pour la carrière choisie. Alors l'instruction, la carrière, pourquoi? Dans quel but, direz-vous? Pour mériter et attendre l'union rêvée, le foyer parfait ou, si elle ne peut le trouver, pour vivre sans avoir la nécessité de conclure un mariage quelconque, sans attrait et sans amour... Avoir une carrière pour aider les débuts difficiles d'une autre carrière, collaborer dans la lutte première, si pénible souvent et puis, le résultat atteint, le protecteur naturel pouvant soutenir seul le poids du ménage, reprendre la vraie place féminine avec bonheur, le foyer, les enfants, la tendresse. Ne conserver des études que ce qui embellit, ce qui charme, ne se servir de ses connaissances que pour être plus près de l'âme

du mari, de son intelligence, réaliser l'union absolue. Tout le reste est faux et mauvais...

Oui, certes, c'est là pour la femme le moyen de ne se marier que selon son choix, c'est purifier les sources du mariage. Mais fait-on toujours à l'esprit sa part, et la femme consentira-t-elle si aisément à abandonner cette carrière qu'elle aura choisie, ne risque-t-elle pas d'être absorbée elle-même par cette carrière? Toujours, dans la vie sociale, on rencontre des points d'interrogation.

Et puisque j'ai montré l'exemple de nos paysans, je veux citer cette admirable lettre d'un cheminot qui chasse comme un grand coup de vent tous les nuages du pessimisme et du doute : « Supposez qu'un étranger vienne nous dire : — Mon pays est le plus beau du monde. Il est riche par son honneur, ses vertus, ses luttes, ses victoires, ses familles, son passé. Ses hommes ont combattu mal vêtus, mal nourris, peu ou pas payés et ils ont repoussé l'envahisseur. Ses femmes, malgré les deuils, la douleur et la peine, ont fait marcher l'arrière et ont servi dans les ambulances où elles n'ont pas leurs pareilles comme dévouement et charité. Leur influence rayonne sur toute la terre. Elles sont du pays des martyrs, des héros et des saints. Ce beau pays a été foulé aux pieds par des barbares. Les habitants ont connu la pauvreté, les ruines, les morts sans nombre. Mais il s'est délivré. Il traverse

encore des épreuves. Mais il renaît. On y parle de liberté, d'égalité, de fraternité, de paix universelle. — Que répondrons-nous à cet étranger? Beau pays, en effet, mais comme il ressemble à la France. » Voilà ce qu'il faut penser premièrement, quand on se penche sur nos plaies physiques ou morales. Et cet ouvrier de Paris donne, lui aussi, la vision de ce que j'ai vu hier dans la montagne.

XI

A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES

Une directrice d'atelier va nous le dire, avec son expérience un peu sceptique et désabusée :

L'homme se plaint. Que disent les jeunes filles ? Les ouvrières et employées désirent toutes se marier (déclassées à part). Leur rêve : un mari gentil, poli, s'habillant proprement, un intérieur simple qu'elles se font une joie d'orner selon leur goût personnel, et une fille qu'elles habillent en imagination bien avant qu'il soit question de mariage pour elles. Ayant dirigé un atelier, combien de fois ai-je entendu ces projets d'avenir ? Mais les yeux deviennent sombres, les aiguilles cassent quand elles parlent de l'exigence de certains hommes !

— Oui, ma chère, quand elle rentre, sa journée finie, pendant que Monsieur lit son journal, il faut qu'elle cire son parquet, monte le charbon, le vin, les provisions. Trois fois elle descend ses six étages. Elle épluche les légumes, allume le feu, prépare le repas, met le couvert, sert Monsieur à table, fait la vaisselle, raccommode ses chaussettes, coud ses boutons, lave la lessive, repasse le

linge. Il ne l'aiderait pas !... Tu parles, en voilà un truc : c'est moi qui lui poserais une brique dans son assiette et qui lui donnerais ses chaussettes percées.

— Moi, quand je serai fiancée, je dirai à mon futur : ou je travaillerai dehors huit heures, mais, en rentrant, chacun sa tâche, à toi le parquet, à moi la soupe, monte le charbon, je revois le linge, sinon rien de fait — à toi le café, à moi le cinéma, — ou alors débrouille-toi pour que je reste chez moi, et gagne de la galette.

Remarquez que l'intérêt de la femme est de n'être pas absolument dépendante du travail de l'homme. Si celui-ci vient à manquer, alors il faut qu'elle se débrouille (trop tard). Elle fait alors connaissance avec le splendide égoïsme bourgeois, que je connais par expérience, et dont je préfère ne pas parler. Il y aurait trop à dire sur la vie des veuves et des filles d'officiers, pauvres dupes de la plus grande duperie, de la gloire de leur mari ou de leur père !...

Quant aux jeunes filles, du moins celles qui écrivent, elles ne refusent ni leur cœur ni leur peine, mais elles réclament — et c'est une idée ancrée dans leur tête — non point un maître, mais un ami qui les traite en égales et leur témoigne assez de confiance pour les laisser indépendantes :

Oui, monsieur, proclame l'une, purifions les sources du mariage. Amenons les jeunes filles à aborder ce sacrement avec moins de légèreté — légèreté qui n'est le plus souvent qu'un souriant désespoir. Celles à qui la vie a dit trop obstinément : choisissez-vous la corde ou cent coups de bâton ? ne sont plus excusables de jouer leur avenir à pile ou face. Et c'était le cas de toutes celles qui se mariaient par ennui ou pour chercher une situation.

Le mariage assimilé à un choix de supplices, et ce sont des jeunes filles qui parlent !

Une autre plaint sincèrement les femmes qui se sont mariées à l'ancienne mode — la mode de la subordination :

Cette unanime explosion d'indépendance provoquée chez les femmes par l'absence du mari suffit à révéler ce qu'il y avait en elles de forces, d'aspirations étouffées même par les plus aimés des tyrans. C'était facile à deviner et voici que nous en avons la preuve. Si certaines vont trop loin dans leur brusque émancipation et méritent ainsi quelque blâme, de quelle compassion ne sont pas dignes celles qui ont souffert si longtemps, celles qui souffrent encore d'une si lourde sujétion ! L'affection conjugale, les joies et les soucis de la maternité leur font accepter dans le silence bien des froissements. Mais qu'un peu d'indépendance leur soit une rosée bienfaisante, faut-il s'en indigner ? (1)

D'autres soulignent la bassesse ou la sottise des hommes qui, à la recherche de l'argent, ajoutent une incompréhension totale de la valeur féminine :

Beaucoup d'entre eux ne veulent pas d'une femme à l'esprit distingué, cultivé en même temps que pratique, et lui préfèrent une simple *femme de ménage* dont l'activité se bornera à tailler ses robes, à faire des corsages ou des confitures et à s'ingénier en mille recettes de cuisine : les questions sociales ou autres ne devront pas l'effleurer, c'est le domaine de l'homme. Dernièrement encore, une

(1) D'un autre correspondant : « Les grandes erreurs actuelles viennent de l'enseignement laïque et du divorce. Tout Etat sans religion est comme un navire sans boussole. »

de mes amies qui, demandée en mariage, s'était fait connaître au cours d'une correspondance assidue de près de six mois, s'est vue dédaigneusement écartée à cause de ses « capacités supérieures » à celles de son prétendant qui ne pourrait, déclarait-il, supporter cette supériorité. Que pensez-vous de cet orgueilleux ? La vie ne devrait-elle pas lui ménager une bonne leçon ? Il faudra donc doser ses « capacités » pour plaire à ces messieurs ? En résumé, les jeunes filles ne doivent pas viser à l'indépendance, car elles supposent bien qu'il doit être délicieux de se sentir petite au bras d'un plus fort. Mais que l'esprit de l'homme s'élargisse, qu'il reconnaisse dans sa compagne une force et une intelligence différentes, non inférieures, et qu'il l'entoure de ce respect, de cette estime presque totalement disparus. Le bonheur se conquiert par l'effort, par le sacrifice, il ne résiste pas aux fastidieuses querelles...

Voilà des exigences bien légitimes et bien modestes, semble-t-il. Mais les jeunes gens, au retour de la guerre, s'attendaient-ils à les rencontrer ? Il s'est passé une aventure assez singulière et, ma foi, assez divertissante. Parmi les survivants qui rentraient dans la vie normale et qui désiraient se marier, il en est qui ont pensé n'avoir que l'embarras du choix. Songez donc ! la proportion des femmes était devenue six fois plus grande. Nul doute qu'un certain nombre d'entre eux — tout le monde, n'est-ce pas ? ne saurait être désintéressé — n'aient cru mettre la main aisément sur une dot ensemble et sur une femme trop heureuse de les accepter et de se plier à tous leurs goûts et à toutes leurs volontés. Or il leur a

fallu bien vite en rabattre. Ils ont trouvé en face d'eux des adversaires armées qui n'entendaient pas abdiquer. Toute une race nouvelle de jeunes filles s'est révélée à eux, et ils en ont été stupéfaits. — Vous en voulez à notre argent ? Mais vous n'en disposerez pas ainsi. La fortune aux mains du mari ? C'était une conception d'autrefois. Nous entendons nous en servir comme vous. Nous plier à votre caractère ? Mais vous allez tenir compte du nôtre. Nous ne passerons plus au second plan. Nous sommes sur le même rang que vous. — Cela ne s'est point dit aussi nettement. Le problème ne s'est pas posé avec cette précision. Mais peu à peu, de réplique en réplique, de conversation en conversation, c'est bien ainsi qu'il s'est posé. Et l'homme a senti qu'il n'était pas le maître de l'heure comme il le croyait naïvement. Et il a dû revenir aux modes anciennes, quand il croyait apparaître comme un conquérant dont on se disputerait les faveurs : il a dû, comme autrefois, *faire sa cour.*

Quelle a donc été l'arme qui a permis à la jeune fille, accablée par son propre nombre, de tenir tête à ce vainqueur déjà tout souriant de fatuité et tout éclatant de contentement de soi-même ? Cette arme — et voilà l'une des raisons pour lesquelles il le faut louer — a été le travail. La jeune fille, la femme ont vu en lui le salut. Elles ont découvert en lui leur indépendance. Non, elles ne se marieraient plus contre leur gré, ou pour faire comme

tout le monde, ni pour trouver un appui. Elles se marieraient si le mari leur convenait et non plus le mariage. Car elles pouvaient vivre sans le mariage. Certes, il en est qui ont continué l'éternelle chasse à l'homme, mais beaucoup l'ont remplacée par la chasse aux places, ce qui est plus honorable et plus courageux (1).

Etes-vous allés, lecteurs, vous promener au Quartier Latin pendant la période des examens? Si vous êtes de ma génération, et même si vous êtes des générations suivantes, vous n'avez sans doute plus reconnu ce Quartier Latin autrefois tout livré aux étudiants et à quelques dernières héritières des Mimi Pinson et des Musette Il y a maintenant autant d'étudiantes que d'étudiants. Rien de plus bizarre que ces silhouettes d'étudiantes : il en est de toutes les classes sociales et de toutes les fortunes. En voici une qui arrive à la Sorbonne dans son automobile. Telle autre est habillée comme une ouvrière. Les unes ont gardé quelque coquetterie. La plupart sont correctes, bien tenues, équipées de façon pratique et cherchent visiblement la commodité du vêtement plus que son élégance. On en voit de jolies, on en voit de toutes masculines, on en voit de toutes jeunes et d'autres déjà mûres. Et comme on lit sur tous

(1) D'une jeune fille : « L'habitude que les parents ont de leurs enfants les empêche parfois de deviner les capacités et la vocation de ceux-ci, surtout si ces jeunes êtres sont à la fois compliqués et taciturnes. »

ces visages tantôt le désir de réussir, tantôt la nécessité de gagner sa vie, tantôt une sorte de tristesse farouche venue d'un effort disproportionné à la résistance physique ! La vieille Sorbonne est toute bruyante de leurs conversations. Les étudiants, leurs camarades, les traitent avec politesse, mais sans galanterie. La camaraderie et le respect anglais ont franchi le détroit. Pas de flirts, pas de fadeurs : on échange des propos techniques sur les professeurs, sur les cours, sur les compositions.

J'entre, je suis une série dans ses compositions écrites et dans ses examens oraux. Sur quarante candidats, on compte 22 jeunes filles et 18 jeunes gens. Seize sont admissibles, dont 15 jeunes filles : 10 jeunes filles sont reçues, pas un garçon. Il est vrai qu'il s'agit d'une série de latin-langues. Les jeunes gens se précipitent de préférence sur le baccalauréat latin-sciences. Tout de même, quelles concurrentes inattendues ils ont rencontrées ! On me fait observer que tous les jeunes gens des collèges et des lycées se présentent aux examens, tandis que les candidates sont déjà une sélection, et c'est vrai ; mais la sélection est nombreuse : elle croît d'année en année. Des professeurs que j'interroge me communiquent des nouvelles singulières. — D'où vient cette infériorité des jeunes gens ? — Trop de dancings et trop de courses : c'est la formule qui résume leurs observations. Ces jeunes gens fréquentent

d'autres femmes, et parient sur les chevaux comme les habitués de la pelouse. On m'annonce que le nombre des tripots clandestins où ils s'en vont perdre leur argent est incroyable et qu'il en est de spécialement installés aux abords des lycées. La discipline familiale s'est ressentie de l'absence des pères. Les jeunes filles qui se préparent aux examens vivent, toutes tendues, dans leur volonté de réussir. Elles n'aiment plus la danse, elles apprennent. Et l'on s'étonne qu'elles passent devant leurs camarades masculins !

XII

LA GRÈVE DES FEMMES

I

Cet effort de la femme pour se suffire à elle-même, pour assurer son indépendance par le travail, serait-il contraire au mariage, et, partant, à l'avenir de la famille et de la race? Voici que nombre de correspondants, jeunes gens, hommes jeunes et hommes mûrs, se plaignent de ne pas rencontrer la femme de leur choix. Mon fidèle cheminot m'écrit assez plaisamment :

Votre moyenne de six jeunes filles pour un jeune homme me fait sourire, car je pense aux moyennes de tabac. Périodiquement la régie répond aux amateurs : — Il y a tant de paquets, en sorte que, pendant ce semestre, chaque fumeur aura droit à tant de paquets, et il restera même des paquets en plus. — Oui, mais ce sont toujours les

mêmes qui fument : les autres ne trouvent pas ou renoncent. A moins de fumer les cigarettes étrangères. Tout ce que nous pouvons dire à la Régie, c'est que son tabac est bon, cher et rare. Elle pourra nous répondre que nous fumons trop. Eh bien ! pour les femmes, c'est comme pour le tabac. Ce sont toujours les mêmes qui fument...

Évitons les cigarettes étrangères. Nos revenants de la guerre ne sauraient-ils plus se débrouiller pour organiser leurs cagnas? Les relations sont-elles si difficiles à établir? A-t-on vraiment tant de peine à se rencontrer, à se connaître?

Ce n'est pas que nous soyons difficiles, m'assure l'un d'eux, mais nous désirons rencontrer des jeune filles sérieuses, bien élevées, qui pensent davantage au soin de leur ménage qu'à fréquenter les dancings, et nous n'avons point de relations qui nous permettent de découvrir ce genre de femmes-là. A Paris, l'on ne se connaît pas, et, pour des jeunes gens sans famille, il est fort difficile de rencontrer la jeune fille honnête que l'on épouse en toute confiance. Pourtant, il en existe : vous recevez des lettres charmantes de jeunes femmes dont vous citez quelquefois des passages dans vos articles et qui prouvent qu'il se trouve encore des personnes sensées, désireuses de se créer un foyer, mais elles ne courent pas les grands-boulevards...

Ce n'est point là, sans doute, qu'il les faut chercher. Certainement il en existe, et beaucoup plus qu'on ne le croit, et même parmi celles qui se donnent des airs d'indépendance, et même parmi celles qui semblent toutes vouées à leur travail et ont une moue d'amertume quand on parle du mariage devant elles. Mais il faut se donner la

peine de les découvrir. Pourquoi se refuser cette peine ? « Le plus grand bonheur est dans la poursuite », disait Shakespeare.

La poursuite n'est pas aisée, va nous apprendre cet autre :

Démobilisé le 11 août 1919, j'ai songé, en revenant du front, à fonder un foyer où je puisse me reposer des années de lutte. J'avais 29 ans, bonne santé, bonne conduite et un physique comme tout le monde. Je croyais ferme que ces modestes avantages seraient suffisants pour oser prétendre au mariage. Je m'étais trompé singulièrement. Les charmantes jeunes filles de ma condition auxquelles je me suis adressé ont paru très flattées de mes attentions ; mais, dès que j'ai parlé mariage, plus de jeunes filles charmantes. Une inévitable question se posait sur leurs lèvres ou sur celles de leurs parents : « Avez-vous une situation bien stable ? Êtes-vous fonctionnaire de l'État ou employé des compagnies de l'État, ou employé des compagnies de chemins de fer ? Si non, rien à faire ». Je n'ose pas dire que la femme actuelle est une égoïste qui, pourvoyant seule à son existence par son travail, veut vivre sa vie ou ne se marier qu'avantageusement : j'ai été cependant fort étonné, à maintes reprises, de constater que telle qui m'aurait donné son cœur refusait de fonder avec moi un foyer. Ne serait-on pas tenté de croire qu'en vivant avec les hommes au bureau, au magasin ou à l'atelier, la femme devient homme par certains côtés, qu'elle néglige ses charmes féminins pour s'efforcer d'acquérir les avantages du sexe fort ? Il me semble que, s'il s'est produit des changements dans la mentalité féminine, c'est parce que la femme n'aspire plus à être l'épouse dont parle l'Évangile.

L'épreuve de mon correspondant est-elle bien

concluante? Il s'est adressé, dit-il, à plusieurs jeunes filles. Il eût peut-être mieux fait de s'adresser à une seule, après l'avoir élue dans son cœur. Cette pluralité marque une certaine indifférence, un goût du mariage plus que de la femme. Il y a dans l'amour une force de persuasion qui lui a sans doute manqué. Que les parents désirent une situation stable pour leur futur gendre, rien de plus naturel. Le bourgeois français a toujours aimé les situations stables (1). A leur défaut, un homme peut offrir la stabilité du caractère et la force de la volonté : on ne les saurait longtemps méconnaître. Cependant je retiens dans cette lettre une remarque qui est le signe d'un esprit nouveau, assez dangereux. « J'ai été fort étonné — peut-on lire — de constater à maintes reprises que telle qui m'aurait donné son cœur refusait de fonder avec moi un foyer... »

Faut-il admettre que les jeunes filles se cachent dans le monde comme les violettes dans les bois, s'il faut en croire les témoignages de mes correspondants? Je citerai la lettre la plus significative, mais j'en pourrais citer de nombreuses qui laissent échapper la même plainte :

(1) Une femme du monde écrit : « Ne croyez-vous pas que cette crise du mariage, ou même encore du bonheur conjugal, sévit aussi dans la société, dans « notre monde », comme on dit vulgairement? Ne croyez-vous pas que dans ce milieu plus raffiné la crise est particulièrement douloureuse? Dites-nous pourquoi les hommes sont revenus de la guerre si intolérables? Faut-il, parce qu'ils ont fait la guerre quatre ans, qu'ils soient odieux pendant quarante?... »

Dans la petite bourgeoisie à laquelle j'appartiens — la lettre vient de province — hommes et jeunes filles à marier possèdent une bonne éducation, de la culture, de la raison et du cœur. Il leur est difficile de fonder une famille par suite de la modestie de leur situation matérielle. Il y a de ce fait en France de grandes forces morales perdues, des trésors d'affection inemployés. Ce fait est d'autant plus regrettable que notre classe sociale représente peut-être ce qu'il y a de plus digne, de plus capable de prévoyance, de plus apte à la direction d'une maison et à la possession de soi-même.

Nous sommes nombreux, je vous assure, pour qui les disgracieuses échassières, frivoles, poudrées, peinturlurées, n'ont pas d'attrait, pas plus que la « petite femme très sport », regrettable contrefaçon de la femme américaine. Pour prendre des types littéraires, notre idéal serait : Brigitte Ferrand, de *l'Étape ;* Paule Guibert, de la *Peur de vivre ;* Delphine de Sermaise, des *Courtagré ;* Louise de Saint-Melaine, de *le Rêve et la Vie*. Mme Baude, dans son article sur les *Jeunes Filles* (*Correspondant* du 10 décembre 1912), a dépeint très exactement celle que nous recherchons.

Nous souhaitons pour compagne une femme de très bonne éducation, désireuse de mener une vie de foyer très intime et très unie, d'esprit ouvert, de beaucoup de cœur, d'heureux et ferme caractère, très entendue à bien diriger un intérieur, animée du souci de la bonne éducation des enfants possibles.

Les femmes répondant à ces desiderata sont nombreuses en France. Leur modestie ne permet guère à l'homme isolé de faire leur connaissance. On s'est d'ailleurs aussi bien appliqué à entretenir la lutte des sexes que la lutte des classes, au grand dam de la vie de famille et de la vie économique en France. C'est à peine si un homme ou une jeune fille à marier osent déclarer qu'ils souhaiteraient fonder un foyer. Le clergé catholique, s'il le voulait — je

le crois plus enclin à rechercher les vocations religieuses — pourrait beaucoup aider au mariage en facilitant les relations. Tant de gens se recherchent sans pouvoir s'atteindre, faute de relations communes.

Vous vous doutez bien que, pour les hommes et les femmes que j'ai en vue, le cinéma, le dancing, le skating et autres divertissements contemporains ne sont pas des lieux où l'on puisse apprendre à se connaître, à s'estimer, à juger de la convenance ou de la disconvenance du goût, des caractères, des aspirations. Le but à atteindre serait d'obtenir que les hommes et les femmes, désireux de se marier, appartenant aux élites des classes bourgeoise, ouvrière et paysanne fassent effort pour se mieux connaître...

Mon correspondant trace avec complaisance un fort beau portrait de la femme telle qu'il la comprend, telle qu'il la souhaite à son foyer. Ce portrait, j'en suis assuré, n'est point hors de la réalité, et bien des femmes, en France, en représentent le modèle. Mais il oublie de nous tracer le portrait du mari. Cette femme dont vous exigez tant de qualités n'est-elle pas fondée à en attendre tout autant de celui qu'elle épousera ? La vie s'accommode de quelques défauts, et même nos défauts nous rendent plus indulgents, plus compréhensifs, plus pitoyables. Trop de vertu peut inspirer une insupportable superbe.

Est-il donc si difficile de rencontrer une compagne parmi ses relations, ou les relations de ses relations ? Il le faut bien croire, puisque le nombre de ceux qui le disent est considérable. Et cependant je demeure incrédule. Ils n'ont pas bien

cherché, ou ils n'ont pas su voir (1). La vie contemporaine n'est pas une vie de solitude, d'isolement. On se déplace pour un rien, on se lie aisément, on va, on vient, on voyage. Mais celles qui feraient des épouses sérieuses et dévouées ne font pas la chasse à l'homme. Elles passent, dignes et fières, souvent sans fortune, menant à l'intérieur de leur maison une vie cachée, utile et calme, ou

(1) Une jeune fille écrit cette lettre sans doute un peu ingénue, mais non sans courage ni bon sens :

« ... Je ne trouve pas que les jeunes filles aient plus de difficultés à se marier depuis la guerre. Beaucoup de jeunes gens de ma génération sont tombés. Mais d'autre part que de célibataires endurcis et de timorés se décident ! La guerre nous a donné une rude leçon : c'est qu'on ne peut supprimer le risque de la vie. Ainsi les jeunes gens acceptent-ils de s'embarquer dans l'existence avec moins de sécurité. — La guerre n'a pas non plus supprimé la question de la dot, malheureusement. Néanmoins un pas est fait : les revenus de la jeune fille ne peuvent plus entrer pour moitié dans le budget d'un ménage, comme avant la guerre. D'où la nécessité pour les jeunes gens de se créer une situation par leurs propres moyens. Je veux croire qu'ils y gagneront le sens de la responsabilité, cette indépendance, en un mot le *caractère* qui faisait souvent défaut aux jeunes hommes de la bourgeoisie avant la guerre. Pour ma part, j'ai souvent regretté de ne pas être ouvrière pour pouvoir rencontrer un jeune homme décidé qui m'aurait *choisie*. C'est à ce propos, malgré toute la supériorité que je reconnais aux Français pour le cœur la finesse, les admirables nuances de l'âme, que je ne puis m'empêcher de le trouver inférieur, sur ce point, à 25 ans, aux étrangers du même âge. Je parle toujours du jeune homme aisé. Il est souvent, hélas ! jusqu'à 25 ou 30 ans le petit garçon de son papa et de sa maman, attendant d'eux ou de la tante Octavie le soin de lui chercher une femme, une situation, un logement, que sais-je ? (*Mais la guerre, Mademoiselle, n'a-t-elle pas changé tout cela ?*) Ils diront qu'ils n'ont pas l'occasion de connaître par eux-mêmes des jeunes filles, je le leur accorde : notre France traditionnaliste autorise peu la camaraderie des sexes. Le travail des jeunes filles au dehors procurera cette camaraderie... »

accomplissant avec conscience leur tâche quotidienne. Elles ne sont pas récompensées de leur modestie. Elles valent pourtant d'être recherchées. Leurs parents ne doivent pas les laisser mener une existence si recluse. Il faut un peu de détente à la jeunesse, un peu de joie. Il en faut tout le long de la vie : elle se charge suffisamment de nous rappeler le vers prosaïque, mais vrai, de Brizeux :

Nul sans beaucoup d'ennuis ne fait un long chemin.

Mais les ennuis ne valent-ils pas mieux encore que l'ennui? C'est l'ennui qu'il faut à tout prix éviter. On l'évite surtout en se risquant « sur la haute mer du monde », en acceptant les charges et les difficultés de la vie.

II

Mon fidèle cheminot philosophe, m'ayant lu, me commente avec sa verve habituelle :

«... Chez mes parents j'ai vu passer trois femmes, et comme les trois ont battu leur homme, je sais à quoi m'en tenir sur l'injustice du code et la femme esclave. A homme trop bon, femme rebelle.

Pour le mariage, ce doit être comme pour autre chose :

on croit d'abord, on raisonne ensuite. En un mot, il faut avoir la Foi.

Un soir, à la salle Wagram, au cours d'un grave discours, le général de Castelnau disait : « Jeunes gens, si vous voulez être officiers ou prêtres, il faut que vous sentiez dans votre cœur une petite flamme...

Peut-être aurait-il fait la même remarque pour les fiancés. Il faut un cœur qui a ses raisons que la raison ne connaît pas, pour employer le terme de Pascal. Vous voyez que j'ai un peu lu pendant la guerre... C'est facile de raisonner, mais c'est encore plus facile de déraisonner

Vous vous demandez si la femme qui se suffit à elle-même par son travail est rebelle au mariage et préfère son indépendance ? Interrogez la femme sérieuse, celle qui a une charge quelconque ou qui veut vivre de son travail, elle vous dira que le travail c'est la liberté, mais ce n'est pas l'indépendance. D'ailleurs, dans notre classe, la femme a toujours travaillé, et si, actuellement, elle paraît plus libre, c'est qu'elle reste célibataire. Elle chante l'indépendance parce que c'est la mode, comme d'autres chantent l'internationale ou le paradis russe, mais en raisonnant elle voit bien que tout cela est factice. Mais quand on est jeune, il faut épater la galerie.

Vous vous demandez si nous ne savons plus organiser notre cagna. Oh ! si. Mais ceux qui n'ont pas craint la mort et ont su se débrouiller au Chemin-des-Dames craignent la vie et sont bien embrouillés au chemin des demoiselles.

Un célibataire s'entend dire : marie-toi, à chaque instant. Quand, du rivage, on voit la frêle embarcation, on hésite à embarquer. Tout de suite votre passagère vous prévient qu'elle craint le mal de mer ; elle veut bien faire un petit tour, mais pas de traversée. et comme il vous manque bien des choses pour faire un bon pilote, vous vous demandez s'il faut tenter le voyage.

Et l'on vous envoie des tracts pour vous décider : *Mariez-*

vous ! Faites des enfants ! Souscrivez à l'emprunt ! Produisez ! Reproduisez ! En voilà un programme, ça ne doit pas être pour un cheminot. »

Et le voilà comme Panurge en train de se demander s'il se mariera. Alors quoi ? c'est la grève des hommes.

XIII

LE MARIAGE AUX COLONIES

Voici une lettre qui vient de loin, de la terre africaine. Elle tiendra presque tout ce chapitre. Mais elle est si complète, si précieuse, elle comporte un tel enseignement, que je la veux donner tout entière. On y trouvera un tableau de la vie de nos fonctionnaires coloniaux qui n'est pas sans rappeler de belles pages des *Morts qui parlent*. Vous vous souvenez, dans le roman d'Eugène-Melchior de Vogüé, de la conversation entre les deux frères Andarran, l'un homme politique, l'autre officier au Soudan. Le député a quitté Paris pour aller rejoindre son frère blessé. Au lieu de l'atmosphère déprimante du Palais-Bourbon, il trouve avec surprise un milieu d'énergie et de gaîté qui vient de la satisfaction de sentir toutes ses forces utilisées. « Une pépinière d'hommes, lui dit l'officier, ne demande pas

autre chose à nos colonies jusqu'à ce que tu aies changé nos systèmes et nos mœurs, réveillé chez nos compatriotes l'esprit d'entreprise... Nous formons les cadres du relèvement national... » Et il songe : « Il y aurait désormais au delà des mers, depuis le Congo jusqu'à la Chine, un vaste trésor humain d'intelligence, de dévouement, de résolution, où la France pourrait puiser pour tous ses besoins. » Encore faut-il rendre notre empire colonial habitable aux colons, et aussi à nos fonctionnaires et administrateurs coloniaux. Pour qu'ils s'y plaisent réellement, pour qu'ils n'aient pas les yeux sans cesse tournés vers la métropole, nous allons voir qu'il suffirait d'une seule chose. Il suffirait que des Françaises intelligentes, dévouées, *débrouillardes* dans le meilleur sens du mot, consentissent à les y accompagner. Ecoutons le témoignage raisonnable et émouvant d'un colonial :

« Je suis depuis quinze ans aux colonies. J'y ai acquis péniblement une situation qui, pour n'être pas brillante, me met du moins à l'abri des soucis matériels. Ayant débuté dans les grades inférieurs, ayant aussi souvent changé de poste et de région, j'ai vécu dans les milieux les plus divers et crois ainsi pouvoir apporter une contribution utile à la connaissance du monde colonial. Il est très différent de ce que les Français ont coutume de croire. Jamais plus que dans ces pays l'expres-

sion fameuse du creuset où se fondent les énergies n'a été plus juste. A leur insu souvent, les Français qui vont là-bas changent rapidement de personnalité, et si à leur retour en Europe ils redeviennent pour un temps les « vieux hommes » qu'ils ont été ; si même, repris dans les centres par leurs anciennes habitudes, ils apparaissent là-bas au voyageur comme méritant leur fâcheuse réputation, il n'en est moins vrai qu'ils accomplissent journellement dans les situations qu'ils occupent des actes qui devraient leur mériter les éloges de tous et qu'ils font tout naturellement, par la conscience rapide qu'ils acquièrent de la responsabilité énorme qui leur incombe. Je ne veux point vous parler des officiers coloniaux dont vous connaissez les brillantes et profondes qualités, ni même des commerçants dont l'esprit d'initiative n'a jamais été mis en doute et qui, en tout cas, par la réussite dans leurs affaires se font remarquer de tous. Mais je voudrais vous dire tout ce que je sais de mes camarades, de mes chefs : les administrateurs et plus généralement les fonctionnaires coloniaux. Pour ces derniers, le recrutement fut parfois bizarre, laissé au gré des influences politiques et des intrigues particulières. Bien des défaillances se produisirent. Et cependant n'est-il pas remarquable de constater l'ensemble des résultats obtenus ? Dans l'immensité de ces pays où ils sont perdus dans la masse des indigènes, ils ont acquis sur ceux-ci une

influence évidente, qui leur crée l'envie de tous les mécontents, et telle qu'ils ont obtenu l'amélioration constante de ceux qu'ils administrent ou guident. Sans doute peut-on objecter qu'ils représentent, aux yeux de ces primitifs habitués à se courber : l'autorité, et que leur tâche en est simplifiée. Cependant ils ont su se faire tolérer d'abord, se faire aimer ensuite — sentiment qui n'est pas comparable à la popularité d'un homme politique, mais qui ressemble bien souvent à l'affection familiale et qui partant exige de celui qui le suscite des qualités de cœur bien plus grandes. Il n'est pas d'observateur plus attentif que le noir d'Afrique, et les moindres gestes ou paroles des chefs sont commentés. Si réellement les fonctionnaires coloniaux étaient les fantoches que l'on nous dépeint trop souvent, quelle autorité pourraient-ils avoir sur ces êtres, malgré toute leur ignorante naïveté, raisonnables et parfaitement conscients du bien et du mal? Il suffirait d'assister à une palabre, tenue par un fonctionnaire, soit au cours des tournées qu'il fait parmi les populations qu'il administre, soit même au chef-lieu de sa résidence, pour se rendre compte de l'injustice des critiques. C'est, au cours de conversations familières, un appel incessant aux mobiles les plus élevés de l'âme humaine, pour amener une acceptation résignée mais joyeuse des charges que les besoins du pays imposent à tous, ou l'accomplissement d'actes tels que la vaccination,

le recrutement, l'envoi des enfants à l'école, qui doivent amener l'amélioration physique et morale des races qui peuplent ces pays tout en donnant à la France l'aide qu'elle est en droit d'attendre d'eux.

« Comment ces hommes qui parlent toujours de devoir, d'attachement au pays, de justice, pourraient-ils être des cabotins, se servant de mots auxquels ils ne croient pas, alors que leur auditoire ne leur donne aucune des satisfactions d'une assemblée analogue en France, ne manifeste aucun encouragement, et que leur seule récompense est dans l'accomplissement d'actes qui peut-être ne seront faits que bien après leur départ du pays, sans que même le mérite leur en soit attribué?

« Mais le colonial a depuis longtemps accepté avec bonhomie la réputation qui lui est faite — et de même que les officiers coloniaux ont fait la plus grande France, contre la France elle-même, sans en recevoir souvent aucun secours, de même les fonctionnaires, ne pouvant remonter un courant d'idées qui leur est défavorable, se sont mis eux-mêmes à dénigrer l'œuvre admirable qu'ils accomplissent et à exagérer leurs originalités, croyant peut-être ainsi mériter quelque faveur dans l'opinion.

« Et ainsi le colonial est resté le « civilisé » de Claude Farrère et le héros d'œuvres analogues.

« Je crois qu'une grande œuvre est à accomplir,

c'est de rendre ces ignorés conscients d'eux-mêmes, de ce qu'ils font, d'abord, et ensuite de leur rendre la place qu'ils méritent dans l'opinion publique.

« Pour cela, un moyen sûr et presque infaillible est de leur permettre de mener une vie normale. On s'est préoccupé à maintes reprises d'améliorer leur sort matériel, mais non leur sort moral, si je puis ainsi parler. L'amélioration la plus sûre serait de leur permettre de fonder un foyer. A l'heure actuelle, il est bien peu de postes où une femme européenne ne trouve pas le minimum de confort et de sécurité qui lui est nécessaire pour vivre. Elle a, d'autre part, un grand rôle à tenir, soit par l'influence qu'elle a sur son mari, soit par celle qu'elle peut avoir autour d'elle sur les noirs ou les jaunes qui l'environnent. Sans doute, le respect de la femme n'est pas habituel aux sociétés indigènes qui en sont restées sur ce point aux conceptions de nos plus lointains ancêtres, mais un noir est sensible à la bonté et par cette voie une femme peut s'attirer les sympathies de tous. D'autre part, le climat si déprimant qu'il soit est supportable avec le minimum de précautions nécessaires, enfin la vie des postes s'européanise de plus en plus et la nourriture devient de plus en plus semblable à celle de notre pays.

« Je crois que le fonctionnaire colonial idéal doit être presque un apôtre. Cet apostolat ne tenterait-il pas nombre de jeunes filles qui pendant

la guerre ont donné la mesure de leurs qualités de cœur et de leur énergie?

« Quel bienfait d'autre part serait la venue dans ces pays de jeunes filles d'éducation, d'instruction, de conscience parfaites?

« Sans doute certaines promiscuités seront pénibles encore quelque temps. Isolé, dédaigné trop souvent, le colonial s'est décidé à un mariage inférieur, et à l'heure actuelle bien des unions de cette sorte existent en Afrique. Mais là aussi la guerre n'a-t-elle pas appris aux jeunes filles à savoir supporter dignement ces nécessaires fréquentations et à en diminuer les inconvénients?

« Au surplus, bien que la vie coloniale soit une vie de plein air et que par suite tout apparaisse aux yeux de tous : beauté comme laideur..., l'isolement, la tranquillité du *homey* sont aussi possibles.

« Combien plus apte à remplir son rôle sera le fonctionnaire marié — et bien marié? Sans doute, certains gouverneurs trouveront qu'il est moins facile à changer de poste, à envoyer au loin. Mais l'ère des explorations est désormais close; pour la mise en valeur des hommes et des choses, la femme a son rôle prépondérant et doit être un auxiliaire puissant de la colonisation... » (1)

(1) Cette lettre m'a valu de nombreux commentaires épistolaires.

Nos jeunes filles déclarent ne redouter nullement la vie coloniale : « Mais que d'entraves et de prétextes on nous oppose,

Je n'ajouterai à cette lettre aucun commentaire. Je me contenterai de citer la phrase de Marie, l'héroïne des *Morts qui parlent*, lorsqu'elle doit accompagner son mari au Soudan :

« Avec celui qu'on aime, on fait partout de la France, on fait partout du bonheur. »

dit l'une, pour nous empêcher de partir ! » Une autre écrit : « Nous ne pouvons, nous, jeunes filles, choisir nous-mêmes nos maris, et nul ne nous choisira. Et nous avons de l'entrain, de la force, des tendresses à dépenser. Leur vie de labeur ne nous effraie pas pour l'avenir, puisqu'elle est nôtre dans le présent et que nous l'avons toujours connue. Je parle d'expérience, Je suis l'aînée d'une famille de neuf enfants, j'ai vécu l'horrible guerre en pays envahi. Mon expérience de la vie, de l'effort constant, est celle de la plupart des jeunes filles pauvres dont je suis l'interprète. Au bout du monde, sans hésiter, nous suivrions l'homme qui nous aimerait loyalement et en qui nous aurions confiance... »

XIV

MÉNAGES BOURGEOIS

Bourgeois : un certain nombre de sots ont cherché à avilir ce vieux mot français. Mon ami Louis Madelin montre, l'histoire en main, que de tout temps, nos plus grands ministres, nos meilleurs administrateurs et organisateurs furent issus de la bourgeoisie. Elle fut, elle est encore, le conservatoire des qualités de la race, l'ordre, la prévoyance, le bon sens, et, quand il le faut, l'initiative. Car elle a la volonté de durer : elle s'appuie sur la famille et sur la maison, sur le nom et sur la terre : « Commander à un royaume ou à sa maison, disait le maréchal de Tavannes, il n'y a de différence que des limites ». Elle s'est réservé dans la nation les travaux intellectuels. Elle exerce les professions libérales et n'entend pas être confondue avec le flot des nouveaux riches, sortis des magasins ou des comptoirs, à qui manque, avec l'instruction et l'éducation, une haute vision

de la vie. Dans la guerre, elle s'est beaucoup dévouée. Ses pertes ont été particulièrement lourdes. L'après-guerre l'éprouve encore, en rétribuant mal tout ce qui vient de l'esprit : injustice grave et dangereuse. Cependant, elle maintient fièrement ses positions, si j'en juge par une lettre comme celle-ci qui exprime avec plus de netteté ce que d'autres, nombreuses, délaient ou développent longuement :

Paris, 23 octobre 1920.

Dans notre groupe de parents et d'amis, nous lisons avec grand intérêt vos articles de l'*Écho de Paris* sur la société d'après-guerre, mais ils nous donnent l'impression qu'à votre avis, il n'y a plus guère en France, à Paris surtout, de familles où les jeunes femmes et les jeunes filles aient conservé les qualités domestiques de leur mère et où le cinéma et le dancing n'aient bouleversé les traditions.

Il y en a encore cependant et beaucoup. Dans le milieu où je vis, je n'en aperçois point d'autres ; je pourrais vous en dresser une longue liste, rien que pour Paris.

Certes, ce milieu sait qu'il passe pour arriéré et qu'on entend le dénigrer en le traitant de bourgeois. Arriérés, en vérité, nous ne le sommes d'aucune manière ; mais, par là, nous reproche-t-on, sans doute, de ne pas admettre d'atteinte à certains principes qui nous paraissent s'imposer aujourd'hui, comme hier et demain, ni à des traditions religieuses, faute desquelles le maintien des lois morales et même simplement d'une organisation sociale nous semble impraticable.

Bourgeois. Sans doute, si par là on désigne les familles qui, depuis des siècles, opposent à l'extravagance et à l'utopie le bon sens et la mesure, qui, au cours des

guerres et des révolutions, perdant les meilleurs de leurs fils, ont inlassablement poursuivi leur tâche dans l'ordre et l'économie ; grâce à quoi elles-mêmes d'abord et, par elles, sans doute un peu aussi la France, n'ont point péri. Dans ces familles, par les livres de raison, les traditions, on connaît les ancêtres depuis des siècles ; on sait que leur grand souci était l'établissement des enfants ; avant tout, pas de mésalliance, c'est-à-dire pas d'union avec des étrangers, des gens n'ayant ni les mêmes traditions de famille, ni les mêmes qualités de race. Aussi ceux dont je vous parle sont du plus pur sang de France.

Il y en a dans toutes les carrières : libérales, commerciales, etc. La plupart ont beaucoup d'enfants ; je vous citerai trois frères, dont deux officiers de cavalerie, blessés de guerre, ayant chacun plus de dix enfants. La situation pour tous a bien changé ; je parle des ménages encore jeunes, les seuls qui intéressent votre enquête. Les ressources n'ont pas suivi la progression des dépenses obligatoires ; elles n'atteignent pas les gains des ouvriers carrossiers, mécaniciens, chauffeurs de machine ou de taxi, ni des ménages où la femme touche elle-même un salaire. Mais nous traversons cette petite crise comme la vie elle-même, avec des renoncements, et soyez assuré qu'il n'y a nul renoncement pour nos femmes et nos filles à ne jamais mettre les pieds au cinéma et à ne connaître les « dancings » que par ouï-dire.

Puis, à mesure qu'un corps de métier accroît ses exigences, on s'aperçoit qu'il n'est pas impossible de le suppléer. Puisque certains travaux s'estiment si chers, autant les mettre en recettes et en dépenses au compte familial. Il n'y a plus guère de chaussures d'enfant portées chez le cordonnier. Tel qui est avocat réputé ne s'est point gêné pour retapisser son appartement et le repeindre ; il a fait beaucoup d'élèves. Voyez ce que les magasins vendent d'outils à des gens qu'on n'aurait pas pensé devoir s'en servir. Vous confierai-je que, depuis

qu'elle sait pouvoir gagner trois francs en dix minutes, c'est ma femme qui, en souriant, nous accommode, mes fils et moi, avec ou sans friction.

Nos filles ne se marieront pas toutes, c'est vrai. Comment en serait-il autrement après une telle hécatombe de jeunes gens? Quelques-unes nous quittent pour les ordres religieux qui, par bonheur, n'ont pas tous été exilés; il en est ainsi après chaque période de grands troubles. D'autres sont les tantes précieuses qui aident à élever les nombreux enfants; ce ne sont pas les moins admirables, ni peut-être les moins aimées. Nous persistons à les élever toutes pour la famille et je vous dirai, puisque ce point vous intéresse, qu'aucune crise ne nous empêchera de nous acharner à les doter. Il y a là, pour elles, un complément d'éducation : dotées, si faiblement que ce soit, elles sauront qu'elles doivent épargner pour leurs propres enfants et proportionner les dépenses de leur ménage à leurs ressources.

Encore faut-il que ces ressources soient suffisantes, dites-vous? Mais, je vous le répète, les nôtres sont inférieures à celles de beaucoup de ménages d'ouvriers. C'est d'ailleurs une règle en France pour toute maison de commerce sérieuse et qui entend durer, si difficiles que soient les affaires, de « mettre à la réserve ». N'est-ce pas même cette mentalité qui permet d'escompter le relèvement rapide du pays?

Je crois que là nous touchons la réserve même du pays. Un pays qui compte de telles familles est assuré de l'avenir. Cependant la guerre a rendu cet avenir un peu plus compliqué et mon correspondant en convient (1). Il faut un redou-

(1) D'une lettre de veuve : « Une classe de femmes dont la vie a été profondément atteinte par la guerre n'a pas encore attiré votre attention. Je veux parler des femmes de bonne

blement d'effort et de vertu pour que la maison, comme un îlot battu des vagues, résiste à la vie chère, à la crise domestique, à l'incertitude du mariage et à plus de cent ans d'individualisme. « La maison d'un Grec ou d'un Romain, disait Fustel de Coulanges dans la *Cité antique*, renfermait un autel : sur cet autel il devait y avoir toujours un peu de cendre et des charbons allumés. C'était une obligation sacrée pour le maître de chaque maison d'entretenir le feu jour et nuit. Malheur à la maison où il venait à s'éteindre! Chaque soir, on couvrait les charbons de cendres pour les empêcher de se consumer entièrement; au réveil, le premier soin était de raviver ce feu et de l'alimenter avec quelques branchages. Le feu ne cessait de briller sur l'autel que lorsque la famille avait péri tout entière: foyer éteint, famille éteinte, étaient des expressions synonymes chez les anciens ». Tout, dans la vie, découlait alors de cette religion domestique qu'il serait grand temps de restaurer. Nous la retrouvons intacte dans la lettre que j'ai citée.

bourgeoisie, ayant vécu dans la large aisance jusqu'à la guerre et qui se débattent maintenant dans la gêne. Nous avons été des enfants, des jeunes filles, des jeunes femmes heureuses, choyées, élégantes, vivant dans le confort. La guerre est venue. Nos maris bien-aimés sont tombés là-bas pour le pays. Nous sommes aujourd'hui de pauvres veuves privées de leur tendresse, de leur appui, de leur sagesse. Ils étaient tout notre bonheur et tout notre appui. Avec eux sont parties les ressources qui faisaient vivre la mère et les enfants. Hélas ! nous savions seulement conduire une maison, rendre notre intérieur aimable à celui qui en était la joie... »

Pour la jeune fille, se marier, c'était quitter l'autel de famille auquel elle sacrifiait chaque jour; désormais elle invoquerait le nom de l'époux. Et pour le jeune homme, c'était admettre une étrangère aux cérémonies de son culte auxquelles tous ses morts étaient mêlés. Les morts eux-mêmes étaient intéressés à la durée de leur descendance : *une famille qui s'éteint*, dit Fustel, *c'est un culte qui meurt*. L'importance du mariage découlait naturellement de cette conception de la famille : ses sources en étaient toutes purifiées.

Il est un passage encore de cette lettre que je désire relever : c'est celui relatif aux *tantes*. Qui de nous ne garde au cœur le souvenir attendri et reconnaissant de ces tantes qui s'étaient dévouées toute leur vie à aider une sœur chargée d'enfants? Elles avaient fait abdication de leur avenir personnel, elles avaient parfois même renoncé à avoir leur habitation, leur existence à part, elles faisaient partie de la maison, elles étaient comme des mères adoptives qui ne cherchaient même pas à empiéter sur le domaine des mères véritables, qui acceptaient tout simplement le second rang et se contentaient de l'affection tendre, mais bien souvent égoïste, qui ne leur était pas mesurée. Que de tantes furent ainsi la pierre d'angle de la maison de famille ! Ces pierres d'angle ne se retrouvent plus guère, et les maisons en sont tout ébranlées.

A cette même bourgeoisie, j'emprunterai une mise au point de la question féministe. Un grand médecin — je ne citerai point son nom, m'étant interdit d'en citer aucun afin de laisser à cette enquête son caractère général, — m'écrit :

Vos correspondantes, souvent remarquables, se placent au point de vue individuel ; elles se considèrent chacune comme l'une des unités complètes dont serait faite la société.

Quoi de plus faux !

Il n'y a pas l'homme d'une part, la femme d'autre part ; chacun devant vivre sa vie. Il y a la cellule sociale, composée de l'homme, de la femme et de l'enfant, unité première de toute société et qui s'appelle : la Famille. L'homme sans la femme, la femme sans l'homme ne forment pas un tout. C'est la famille qui est le premier tout.

Tant que l'on ne comprendra pas cette vérité fondamentale, on s'égarera en discours confus et inutiles. C'est en envisageant la question sous cet angle, et seulement sous cet angle, qu'on pourra délimiter les devoirs et les droits de l'homme et de la femme dans la société. On comprendra alors qu'il ne s'agit pas de lutte, mais de collaboration.

Ne parlons pas d'égalité entre les sexes. Cela est absurde. Il n'y a pas d'égalité entre éléments différents. Il y a des hommes supérieurs ; il y a des femmes supérieures. Il n'y a pas d'homme supérieur à la femme ni de femme supérieure à l'homme. Chacun a sa fonction propre dans la constitution de cette famille qui, je le répète, est la seule unité qui intéresse la société humaine et la continuité de la race.

Qu'elle le veuille ou non, la femme, physiologiquement, psychologiquement est : la mère, l'éducatrice, et la gar-

dienne du foyer. Toutes celles qui ne le comprennent pas, toutes celles que les circonstances ou les catastrophes comme la guerre) empêchent de remplir ce rôle magnifique sont des malheureuses ou des déclassées. L'effort de la société doit être de les faire rentrer dans la règle et conséquemment de tendre à la suppression du travail de la femme au dehors, à la diminution du nombre des célibataires et des divorcées.

Comme tout paraît simple, logique, comme la place de chacun se marque d'elle-même lorsqu'on bâtit sur cette base inébranlable : la Famille ! Tous les esprits clairs et réfléchis catholiques ou positivistes aboutissent à ces mêmes conclusions. Il faut les nébuleuses philosophies germaniques pour nous éloigner ainsi des solutions harmonieuses et fécondes.

Si l'on considère l'homme et la femme séparément, comme des unités pouvant entrer en lutte, on arrive logiquement, fatalement à l'union libre, à la suppression de la famille, de la Patrie... en un mot à l'anarchie.

Si avec Auguste Comte ou avec le catholicisme on considère la cellule sociale composée de ces deux éléments complémentaires : l'homme et la femme, on aboutit au mariage indissoluble, à la constitution de la Famille, au culte des ancêtres, à la tradition, à la Patrie.

Mon choix est fait.

A vos aimables et savantes lectrices de faire le leur.

Tout parait simple, logique : oui, docteur, mais vous bâtissez une société idéale et nous manquons de maçons. Toutes les femmes qui n'ont pas de foyer ne sont pas des déclassées et ne veulent pas être des malheureuses. Car vous ne pouvez garantir à toutes un foyer, et un foyer heureux. Elles veulent bien, elles aussi, bâtir —

croyez-le, malgré leurs assurances mêmes — mais avec amour. Rien n'est simple aujourd'hui, au contraire, et la logique n'a jamais suffi en matière humaine. Ce qui est très vrai, c'est qu'on ne s'écarte pas impunément des lois naturelles de la famille, cellule sociale en vérité. Quand les circonstances mèmes et les habitudes de plus d'un siècle d'individualisme contribuent à nous en écarter, il faut chercher avec patience le moyen d'y revenir. C'est ce que nous cherchons ici.

XV

LA FEMME MARIÉE A LA MAISON

Cette question du travail de la femme au dehors est une de celles qui préoccupent le plus aujourd'hui l'opinion, si j'en juge par mes correspondants. On a pu lire ici-même la lettre calme et sérieuse d'une employée cherchant à mettre d'accord le travail et le foyer et déclarant que pour sa part elle avait constaté ce parfait accord dans son ménage et dans les ménages qu'elle connaissait (1).

(1) D'autres lettres, assez nombreuses, ont pris après celle-là la défense du travail. En voici une, par exemple : « C'est une bonne petite maman qui vous écrit, entourée de ses trois enfants : les deux grands travaillent, la petite joue à mes pieds. Je vous apporte donc l'opinion d'une mère de famille, aimant sa famille. Eh bien, monsieur, je travaillerais avec joie (comme je l'a fait pendant la guerre pour les affaires de mon mari à l'armée) toutes les minutes de mon existence, pour que mes deux fillettes connaissent l'ère de la femme indépendante, pouvant, sans plus ou moins de ridicule, choisir telle profession qui lui plaît, votant, se mêlant des affaires de son

Innombrables ont été les réponses. C'est une de ses collègues dans l'administration qui écrit : « Ayant beaucoup souffert et souffrant encore des multiples inconvénients de ma double vie de femme et d'employée, je déclare tout net que le travail de la femme mariée est *la ruine du foyer et de la famille* ». Elle énumère, dans un ordre qui implique l'habitude des rapports bien composés et donne une idée exacte des services intellectuels qui peuvent être rendus par la femme, les résultats de son observation. Le travail de la femme au dehors, c'est *pour le mari* l'absence totale du foyer, la femme étant toujours hors de la maison, ou, dès son retour, occupée aux multiples travaux de l'intérieur. Quel agrément pour lui d'être ainsi constamment privé de la présence de sa femme! Les repas sont pris en hâte, même celui du soir, à cause de toutes les besognes à accomplir, raccommages, nettoyages, etc. « Quelques caractères d'hommes supportent assez bien cette vie et donnent même leur aide aux travaux de l'intérieur; d'autres, au contraire, s'en lassent vite, et la désunion entre dans la maison, d'autant plus facilement que la femme est souvent nerveuse, du fait même de la vie qu'elle mène ». *Pour l'enfant,* c'est pire : c'est l'envoi en nourrice, puis le pensionnat ou l'école, et c'est la maison vide au retour

pays, disposant de sa fortune, de son salaire, etc., et je suis sûre qu'en élargissant l'horizon où elle peut se mouvoir, vous ne diminuerez pas son cœur... »

de la classe, le petit livré à lui-même jusqu'au retour des parents. Si la maladie survient, l'existence est impossible. « Peut-on s'imaginer la femme passant les nuits à soigner son enfant et la journée à son travail? Et cependant cela est, car, sous peine de perdre sa situation, la femme doit tenir compte des exigences de son emploi et les faire passer avant celles de son foyer ». Et il n'y a pas que la maladie, d'autres incidents peuvent surgir. Pour l'*employeur* enfin le travail des femmes mariées a aussi des inconvénients : retards, absences fréquentes, distractions dès qu'il y a quelque maladie ou difficulté au foyer. Aussi les industriels qui ont recours aux annonces pour recruter leur personnel, ont-ils bien soin, la plupart du temps, de libeller ainsi leur offre : — On demande secrétaire... ou employée (non mariée), etc. Après ce réquisitoire quasi impersonnel, ma correspondante se laisse aller à un retour sur elle-même :

Je sais, la vie a de cruelles exigences et certaines femmes sont dans l'absolue nécessité de travailler. Je suis du nombre et, pendant de longues années encore, il me faudra, avec les miens, continuer cette vie de fièvre qui finit par vous abattre. J'ajoute que là réside en grande partie le problème de la dépopulation. Et cela est facile à comprendre. J'ai questionné nombre de jeunes femmes mariées depuis peu et qui, comme moi, travaillent. Toutes m'ont répondu : « Un enfant? mais je ne trouverais jamais le temps de m'en occuper, et je souhaite qu'il m'arrive le plus tard possible ». Pour ma part j'ai un enfant, et je

n'en ai jamais désiré un second, car j'ai connu tous les soucis que j'ai énumérés plus haut, et surtout la terrible maladie. Est-ce à dire que cette situation soit sans remède?...

Elle cherche le remède et croit l'avoir trouvé dans une loi (encore!) qui obligerait les femmes mariées à ne travailler qu'une *demi-journée* : « les heures de travail seront proportionnellement plus productives, parce que l'employée, sachant que toute sa journée n'est pas prise, accomplira son travail avec beaucoup plus de calme et de bonne humeur. Le foyer serait alors possible parce que trois ou quatre heures d'absence par jour se feraient à peine sentir ». Les veuves, les jeunes filles pourraient conserver leur emploi pendant toute la journée. « Je suis à peu près persuadée, conclut-elle, qu'une loi de ce genre modifierait totalement la vie d'un grand nombre de ménages, pour le plus grand bien du foyer et de la famille. Car la véritable place de la femme est à son foyer, et non au bureau ou à l'atelier... »

Je crains fort que cette demi-journée ne soit qu'une demi-mesure. Il faut bien pourtant, s'il y a des enfants, que la maison soit gardée. Elle le sera alors par la bonne, et tous les inconvénients subsistent, réduits simplement dans leur durée. N'y aurait-il pas un calcul à faire sur ce que gagne une femme chez elle par ses économies, si elle évite, en y restant — je parle d'un petit ménage — la nourriture et le salaire d'une ser-

vante, et si l'on tient compte de ses nettoyages, raccommodages, de son art d'utiliser les restes? Je crois que le ménage y gagnerait beaucoup plus qu'à sa demi-journée et peut-être même qu'à sa journée entière. Peut-être y a-t-il une part de mode dans le travail de la femme au dehors. Peut-être y a-t-il aussi un attrait personnel pour éviter les corvées quotidiennes du foyer qui ne sont plus aujourd'hui agréables à bien des femmes. Voici une veuve des débuts de la guerre, qui avait dû chercher un gagne-pain, pour elle et son enfant, et qui, récemment remariée, est rentrée chez elle :

Je ne mets pas en cause naturellement les femmes seules qui, avant tout, doivent pourvoir à leur subsistance, mais celles qui ont mari et enfant. Oh! certes, le travail au dehors est souvent plus agréable que la tenue d'un intérieur (je parle d'un foyer modeste où, suivant la formule consacrée, la femme fait tout par elle-même). Mais cette tenue intérieure procure au mari et aux enfants plus de bien-être. Quant au bénéfice pécuniaire, il est souvent appréciable. Mais pour cela, contrairement à ce que vous écrivait une de vos lectrices, on ne devient pas nécessairement *pot-au-feu*, et une femme qui lave, astique et fait la vaisselle est aussi capable qu'une autre de comprendre un livre et de discuter avec son mari. En restant chez elle, une seule chose lui manque : le prestige de gagner de l'argent, mais ce n'est qu'une question d'amour-propre secondaire qui est pourtant un gros écueil au bonheur de bien des femmes. Car beaucoup de jeunes filles effraient les candidats par leur répulsion pour les travaux qui incombent à la femme dans les intérieurs moyens. On dit que beaucoup de jeunes filles ne pourront se marier en raison des victimes de la guerre, et pourtant considérez le nombre

des jeunes gens que le mariage épouvante. J'en connais pour ma part un certain nombre de 25 à 40 ans, ce qui est pourtant un âge raisonnable, qui répondent lorsqu'on leur parle mariage : — « Oh ! les jeunes filles d'à présent ne veulent plus rester chez elles... » Quant à mon opinion sur les hommes d'après-guerre, la voici : ni meilleurs, ni pires, plus nerveux seulement. Il ne s'agit que d'avoir plus de tact...

Il est certain que la plupart des hommes approuvent cette réponse d'un célibataire porté sur la bouche : — J'aime mieux un cordon-bleu qu'un bas-bleu... Je ne l'estime point, pour ma part, fort intelligente. Toutes mes correspondantes protestent — et même les plus ardentes à défendre les plus humbles travaux ménagers — contre la diminution intellectuelle de la femme. Elles prétendent que la culture de l'esprit s'allie fort bien à l'adresse manuelle. C'était l'avis de Mgr Dupanloup et de beaucoup d'autres éducateurs qui se sont occupés de l'instruction de la femme. Ne peut-on même aller plus loin? Une sotte est toujours sotte, comme un sot est toujours sot. La cuisine elle-même réclame de l'intelligence. Et pour ma part je n'ai jamais rencontré un gourmet qui fût un franc imbécile. Les meilleurs causeurs se rencontrent à table.

Sur les dangers causés par l'absence de la femme, que de lettres je pourrais citer où l'on reconnaît les mères françaises (1)! Celle-ci énu-

(1) Voici, cependant, encore une très belle lettre sur le travail : « Je suis désolée qu'on ne puisse croire qu'en travaillant

mère les catastrophes physiques et surtout morales qui ont été la suite de cette absence. Cette autre, institutrice, déclare : « A mon avis, la bonne, même parfaite, ne peut pas, ne doit pas remplacer la mère. La personne de confiance qui est chargée de s'occuper du ménage ne mettra pas dans l'accomplissement de sa tâche l'intelligence pratique, le dévouement de la maîtresse de maison. Les femmes mariées, les mères de famille doivent rester au foyer. Je n'ai pas toujours pensé cela ».

une femme peut maintenir à son foyer les saines traditions de la famille.. J'appartiens à une très vieille famille bourgeoise et quand j'essaie de combattre les préjugés ancrés contre la femme qui travaille, on me répond : vous êtes une exception. Ce n'est pas vrai, je vous l'affirme. Je réunis souvent jeunes femmes et jeunes filles de la bourgeoisie et de mon milieu de travailleuses et je ris de leur stupéfaction de se trouver si semblables... J'ai des enfants parfaitement élevés. Ils sont catholiques pratiquant, ont fait des études secondaires, parlent plusieurs langues, dansent, jouent aux tennis. Ma fille, très bonne musicienne, joue du piano, chante, brode, sait faire des robes, connaît le latin, les mathématiques, l'anglais, l'italien et malgré ses travaux trouve le temps d'aller aux grands concerts. Quant à moi, outre mon travail, j'ai une correspondance très chargée, je lis beaucoup, je connais presque toutes vos œuvres... Mes enfants, je les ai nourris moi-même. Si la bonne les a gardés pendant que j'étais au bureau, à l'heure des repas le matin, le soir, j'étais là. En somme, je me suis beaucoup plus occupée d'eux qu'une femme mondaine, car je suis mère de famille obligée de tout faire chez elle. Les pères ont une grande influence sur leur fils, et cependant ils ne sont pas toujours à la maison. Le secret pour arriver à mener de front son intérieur et son bureau, c'est de ne pas craindre sa peine, de se lever une demi-heure plus tôt, de se coucher une demi-heure plus tard. Vous ne savez pas tout ce qu'une femme qui ne perd jamais une minute peut arriver à faire de choses en un jour. Ne connaissez-vous donc pas de femmes, ou de jeunes filles ayant gaiement et courageusement accepté leur vie de travail ? » Mais si, madame, j'en connais et je les admire.

Et dans une très émouvante autobiographie, elle raconte comment, chargée par état d'élever les enfants, elle a peu à peu été prise tout entière par sa profession. Elle y pense même en dehors des heures de classe. Elle prépare ses classes et dès lors elle n'a plus le temps d'être ménagère :

Une maîtresse de classe qui veut vraiment faire fonction d'éducatrice cherche à pénétrer dans l'intimité des enfants qui lui sont confiés. Pour faire du bien à leur âme, elle doit donner toute la sienne et dès lors il n'est plus question des limites de temps et d'heure imposées par les règlements... On peut ne pas se laisser absorber autant par le travail professionnel, je le crois. Mais alors il faut choisir : ou abandonner son intérieur ou négliger sa classe. Problème douloureux. Il faudra donc pour mieux élever les enfants des autres se priver de l'immense joie d'élever les siens? Quelle mère y consentirait et quelle conscience délicate pourra être satisfaite d'un compromis qui n'apportera aucune solution? Pour moi, décidée, si je me mariais, à partager la vie de mon mari, à être mère de nombreux enfants dont je voudrais former l'esprit et le cœur, non sans regret, mais ayant conscience de remplir mon devoir, je quitterais l'enseignement. L'expérience acquise profiterait aux miens. Je ne verrais là rien d'humiliant. L'instituteur marié peut très bien remplir sa mission, l'institutrice ne peut se dédoubler : elle ne peut donner son temps, son cœur, sa vie à deux tâches également sublimes. C'est à elle de choisir (1).

(1) Une autre femme, d'une intelligence supérieure, directrice d'atelier, m'écrit : « Ah ! si l'on savait combien souvent j'aimerais mieux garder mon vrai rôle de femme, aimer tout simplement, donner et recevoir le bonheur? Nous ne sommes vraiment faites que pour être les auxiliaires de l'homme, non

Voilà ce qu'une intellectuelle pense du mariage. Dans aucun domaine l'intelligence n'est une infériorité. Et tant pis pour ceux qui la méconnaissent et croient pouvoir s'en passer dans un intérieur. Mais l'intelligence peut être dévoyée.

ses rivales... » D'une autre : « Pour Dieu ! que les hommes nourrissent leur femme au foyer, sinon qu'ils restent vieux garçons !... »

XVI

LA DOT

I

Mes lecteurs se souviennent-ils d'une lettre où l'une de mes correspondantes traçait un charmant portrait des jeunes filles d'aujourd'hui? Comment les jeunes gens pouvaient-ils se plaindre de la frivolité contemporaine? Des femmes dévouées, aimables, sachant tenir et fleurir leur intérieur, prêtes à devenir des compagnes intelligentes, à aider leur mari le long de la vie, mais il y en a, il y en a à Paris, en province, et beaucoup. Seulement, ajoutait ma correspondante, elles n'ont pas de dot... Ce *pas de dot* a fait couler des flots d'encre.

Il m'a valu, tout d'abord, la protestation indi-

gnée d'une jeune fille fortunée : « Je suis une provinciale, je ne connais pas assez la mentalité des Parisiennes pour les juger. Mais je puis vous affirmer que dans ma province je connais nombre de jeunes filles sérieuses, et *qui ont une dot.* » Et certes, il serait malséant de faire le procès de celles-ci, sous le prétexte qu'elles sont plus favorisées, comme aussi de reprocher à des parents de préparer de leur mieux l'avenir de leurs filles et de leurs futurs gendres. Mais elles seront assez recherchées, semble-t-il, pour qu'il ne soit pas nécessaire de prendre leur cause en main. Or, c'est là précisément en quoi l'on se tromperait. Elles se disent méconnues parce que la gravité de leur bonne éducation — elles sont des *jeunes filles bien élevées*, comme la célèbre héroïne de mon ami René Boylesve — les fait estimer ennuyeuses ou sauvages (*sic*). Les jeunes gens passent auprès d'elles sans se donner la peine de les connaître. Ils n'ont pas de patience, ou ils ne savent pas découvrir : ils vont là où ils trouvent toutes facilités. Les longues recherches, les lents préliminaires, les tendres amitiés basées sur les conversations qui révèlent les mêmes goûts et les mêmes espérances, ne sont plus à la mode. Du moins, à ce qu'*elles* disent.

Elles ne sont pas seules à le dire. Une maman, et même une jeune grand'mère, qui a des filles et des garçons, et en nombre, qui reçoit à Paris les amies des unes et les amis des autres, qui, mêlée

dans ses salons à toute cette jeunesse, l'observe avec sympathie, mais avec clairvoyance, et reçoit ses confidences sans même les chercher, va nous dire ce qui fait hésiter tant de jeunes filles aujourd'hui au seuil du mariage. Cette lettre se peut méditer avec fruit. Elle est sévère, mais elle fera réfléchir :

— Nous cherchons des *valeurs*, me disent les jeunes filles, et la médiocrité des hommes est presque générale. Nous sommes prêtes à faire le don de nous-mêmes, à être de dévouées compagnes (non des servantes), des mères (une nombreuse famille ne nous effraie pas), mais cela quand nous aurons trouvé le maître, l'appui, la force, le soutien. Une *valeur* en un mot qui nous inspire confiance.

Voilà ce que j'entends dans la bouche des jeunes filles qui m'entourent, toutes pieuses, instruites, travailleuses, parfaitement dignes et pures (mais pas oies blanches). Il y a eu de tout temps des femmes aimant le plaisir et la coquetterie. J'ose affirmer que le nombre en est moindre aujourd'hui qu'il y a 25 ans. En dépit des tangos, des fox-trot, dont on a trop parlé, la moyenne des filles est plus sûre, plus pratique, plus sérieuse que jadis, mais aussi plus avertie, plus exigeante pour le mari. Que les jeunes gens élèvent leur niveau moral et intellectuel, et vous verrez que les filles ne seront plus rebelles au mariage.

Appelée à voir énormément de jeunesse, je suis effrayée de l'inintelligence masculine. Plus de culture, plus d'art, rien qui attire la femme, qui puisse lui faire entrevoir la soirée reposante après le labeur du jour, près du mari qui rendra l'intimité agréable.

— Les jeunes gens sont communs, me disait une petite blonde, jolie et fort intelligente — une valeur, celle-là ! et bonne et dévouée — ils sont communs et ils sont fats. On

leur a bourré le crâne en leur disant qu'ils feraient prime sur le marché : ils sont à la recherche du sac et n'ont à offrir que la plus décevante médiocrité.

Dites-leur cela, aux jeunes gens (1).

(1) Une autre mère répond ainsi à cette lettre de défiance : « J'ai lu avec un profond étonnement l'opinion de la jeune fille qui se plaint de ne pas trouver de « valeurs » parmi la jeunesse masculine.

N'étaient-ce pas des « valeurs » les Saints-Cyriens en gants blancs de 1914, les officiers de carrière, dans leurs uniformes trop éclatants, hélas! qui, sans préparation, sont entrés de plain-pied dans l'héroïsme?

A-t-elle oublié leurs successeurs de 1915, les soldats couverts de boue qui ont tenu dans les plaines d'Arras, dans les marais de l'Yser, dans les creutes de l'Aisne tandis que s'organisait la résistance? Et ceux qui, comblant inlassablement les vides devant Verdun, ont été, suivant l'expression d'un des leurs, le magnifique enjeu de l'honneur français?

Et les « gosses » du maréchal Foch, ceux que, dans une apostrophe épique, il opposait aux soldats de Wellington, nos plus jeunes fils que nous avons envoyés au feu après avoir perdu les aînés, ne les a-t-elle pas vus, si fiers de porter le poids du casque sur leur front de dix-huit ans?

L'abbé Thellier de Poncheville, l'apôtre de cette armée, a dit éloquemment : « En aucun temps on ne vit jeunesse si prompte au sacrifice. Le monde entier sait gré à la France d'avoir montré à quelle noblesse morale peut s'élever l'héroïsme humain »... Est-ce dans cette génération qu'il est difficile de distinguer des valeurs?

Ceci dit, convenons que beaucoup d'hommes reviennent de la guerre le caractère nerveux, le geste brusque, le langage peu délicat. Mais ce sont des défauts de surface, qui s'effaceront quand la bonne société française aura repris ses habitudes. Jusque-là nos jeunes filles ne seront-elles pas assez généreuses pour se dire : « S'ils sont ainsi, c'est parce qu'ils ont peiné et souffert pour nous? »

Il est certain aussi que les études écourtées, les années de guerre où une seule pensée obsédait les esprits, ont rétréci l'horizon intellectuel des combattants. C'est aux femmes qui se sont, au contraire, développées à ramener le culte de l'art et de l'idéal. Peut-être sommes-nous tout près d'une floraison littéraire et artistique. Les beaux siècles classiques ont souvent

C'est fait, Madame, et vous vous en êtes chargée. Pourtant, vous conviendrez que parmi ces jeunes gens — car je ne suppose pas que vous parliez des collégiens — il en est beaucoup qui ont commandé à des hommes en des circonstances qui réclamaient un sang-froid, une décision, un calme exceptionnels. J'ai vu, pour ma part, de ces jeunes sous-lieutenants, de ces petits aspirants d'infan-

suivi des époques rudes et belliqueuses et ce sont les grandes âmes qui font naître les grandes œuvres.

Plus grave et plus fondé est le dernier reproche : oui, les jeunes gens sont trop persuadés que, par leur nombre réduit, ils font prime : ils ont un air de perpétuelle défensive fort agaçant pour celles qui n'ont nulle intention d'attaquer. Mais n'est-ce pas la faute des avances qui leur ont été prodiguées pour le bon comme pour le mauvais motif? Oui, les jeunes filles fières et réservées il y en a plus qu'on ne dit sont quelque peu délaissées dans les réunions où une familiarité choquante s'établit entre jeunes gens et jeunes filles. Qu'elles regardent autour d'elles, remarquent celles avec lesquelles on flirte et celles que finalement on épouse.

Beaucoup plus instruites que nous, plus armées pratiquement pour une vie plus difficile, plus énergiques et plus décidées, je crains que nos filles, à force de supputer leurs apports intellectuels et moraux, ne s'en exagèrent la valeur. Elles me rappellent l'Arabe de la légende qui, comptant sans cesse son trésor, le voyait réduit à des noyaux de dattes et des feuilles sèches. De notre temps, on réfléchissait moins, mais on aimait mieux. Il était dans l'ordre d'aimer son mari comme le chef de la famille et le père des enfants : c'était plus simple et, mon Dieu, tout aussi spirituel.

Dois-je ajouter que je voudrais voir nos filles, dont beaucoup sont pieuses, envisager leur avenir avec une inquiétude moins fébrile et le remettre à Dieu qui y pourvoira ?

Mais c'est beaucoup demander aux enfants de vingt ans, puisque le détachement est difficile même aux grand'mères qui ont des cheveux blancs, peu d'espoirs en ce monde et qui depuis cinq ans ont porté tant de morts ensevelis dans leur cœur. »

terie ou d'artillerie, qui valaient de vieux chefs, et qui se dévouaient à leurs camarades, et qui restaient gais dans la boue, dans la monotonie et l'ennui quotidiens, dans le danger. Et tenez, je me souviens du tableau qu'ils faisaient, dans une creute de l'Aisne, groupés autour du chef de bataillon qui les devait conduire à la Malmaison, une nuit d'octobre 1917. Leurs yeux brillaient d'une flamme ardente, et ils savaient bien qu'ils n'en devaient pas tous revenir. Vous le saviez, lieutenant de Champfeu, lieutenant Marasquin, qui êtes tombés, parmi tant d'autres, dans ce jour de gloire! A qui donc fera-t-on croire qu'une telle formation n'a pas virilisé les caractères, trempé les âmes? Des *valeurs* : mais n'ont-ils pas fait leurs preuves? Si les jeunes filles se plaignent d'être incomprises, je crains qu'il n'en soit ainsi de beaucoup de jeunes gens. Mais je rends la parole à ma correspondante :

Les hommes sont mal élevés, ils ne sont plus séduisants, ils sont sans gène, nuls en dehors du métier qu'ils ont choisi et qui les prend dans une routine. Les jeunes filles me disent :

— Mais je m'ennuierai avec M. Un Tel. Il n'a pas d'idées générales, C'est un bon garçon, mais, sentant son infériorité, je le mènerais par le bout du nez et après huit jours je le prendrais en grippe.

Et je ne vous parle pas de bas-bleus. Ces jeunes filles savent compter, raccommoder, faire leurs chapeaux et leurs robes. Presques toutes ont des frères et sœurs (*comment donc sont leurs frères?*) et ne sont pas très gâtées,

toutes pensent ainsi. En général la jeune fille de la société est aujourd'hui supérieure au jeune homme.

La vie est dure et difficile ; les débuts des jeunes ménages sont pénibles ; les jeunes filles veulent bien tout accepter, mais en aimant, et pour aimer il faut un peu admirer, avoir beaucoup de confiance et sentir dans le compagnon force et réelle supériorité...

Il est très juste de penser que l'amour fera aisément accepter à la femme les difficultés de la vie. Mais, précisément, plus avertie, plus réfléchie, elle est devenue plus exigeante. Ce n'est point là un mal. C'est au contraire rentrer dans la plus ancienne tradition, celle de la chevalerie où la *dame* exigeait de son amoureux, avant de lui accorder sa main, qu'il traversât des épreuves redoutables et qu'il en sortît vainqueur. Et c'est encore purifier les sources du mariage. Trop souvent, dans l'ancienne société, ces sources étaient corrompues. Les familles intervenaient avec âpreté pour que le mariage fût avant tout une rencontre d'intérêts. En sera-t-il autrement demain? Examinons cette question irritante de la dot. Il en est beaucoup, parmi mes correspondantes, qui accusent les hommes de n'avoir jamais été plus cupides. Ce n'est pourtant pas aujourd'hui qu'un jeune homme, à la veille de son riche mariage, proclamait avec satisfaction :

— Le mariage est le seul jour où l'on puisse gagner d'un seul coup beaucoup d'argent.

Et les jeunes gens de répondre par de nom-

breux exemples où l'on voit des jeunes filles épouser des vieillards ou des infirmes pour assurer leur avenir. Cependant il est hors de doute que le grand effort actuel de la femme — effort indéniable, effort auquel il convient de rendre justice même si l'on l'estime dangereux — est accompli précisément, pour une bonne part, dans la volonté d'échapper à ces nécessités matérielles qui l'asservissaient au mariage, ou qui tout au moins la forçaient d'accepter tristement de tristes unions, et dans le désir d'une indépendance qu'elle est prête à abdiquer le jour où elle aimera. Ma correspondante assure qu'elle n'aimera qu'un homme de valeur.

Je veux citer maintenant un éloge — bien démodé — de la pauvreté : un éloge sévère et violent qui eût ravi Péguy et Léon Bloy, et qui me vient d'une bourgade du Lot-et-Garonne :

« ... Il faudrait se souvenir que le mariage chrétien n'est pas destiné à nous procurer avant tout du confortable. C'est un sacrement et ne conviendrait-il pas d'y faire entrer, comme dans la vie religieuse, l'esprit d'humilité, de pauvreté, puisqu'il nous prescrit de ne pas hésiter à nous appauvrir pour accueillir une famille nombreuse, si telle est la volonté de Dieu. L'esprit de pauvreté dans le mariage, comment le concilier avec la vanité mondaine? Et cependant, dans cette conception si pure du mariage chrétien, réside sans nul doute la forme la plus haute et la plus noble du bonheur. J'aime beaucoup ces gens qui vous disent aimer le luxe et se croient mieux faits que les autres pour en jouir. Mais tout le monde aime le luxe et s'habituerait promptement à en profiter. Vous n'avez qu'à voir, à l'heure

actuelle, comment on sort du peuple en deux ou trois générations (*les nouveaux riches, pourtant, portent bien mal leur luxe*), comment on arrive à faire tout aussi bonne figure dans le monde que les gens qui y sont depuis longtemps et qui vous y accueillent à bras ouverts, pour aussi fermé, aussi hautain que soit leur milieu, si vous leur apportez de l'argent; il est sûr que tous les hommes sont égaux, et que l'argent les affine tous, quels qu'ils soient. Ce n'est donc pas un signe de supériorité d'aimer le luxe, sans mesure, et plus que son devoir, mais une tendance à la bassesse morale qu'il faut combattre.

Je connais une dame très pieuse, riche, qui fait la communion tous les jours, dont la fille déclarait que la chose qu'elle tenait à ne pas sacrifier dans son mariage et qu'en cela, elle était poussée par sa famille, c'était la fortune. Beau résultat d'une éducation chrétienne ! On voit des jeunes filles moins fortunées, mariées, dans une situation médiocre, ne pas avouer qu'elles n'ont pas les moyens de se payer de domestique; d'autres, et je parle toujours des pratiquants, user d'expédients, emprunter à leurs amis, ne pas payer leurs fournisseurs, plutôt que de se restreindre, de supprimer par exemple leur domestique ; c'est cela la grande terreur bourgeoise, avoir à se passer de domestique; faire une besogne qui les assimilerait au peuple, les rapprocherait du peuple, cela ne vous pose pas dans le monde; eh bien, mais c'est très beau de se rapprocher du peuple pour ne pas sacrifier son devoir, n'est-ce pas le peuple qui est le plus près du cœur de Dieu? Et la noblesse? Je me suis toujours demandé au nom de quoi, parce qu'elle avait eu un ancêtre qui s'était bien conduit aux Croisades ou ailleurs, elle en a conclu qu'elle devait à perpétuité vivre dans le luxe, ce qui va tout à fait à l'encontre des vertus de l'ancêtre, et au besoin faire dans le mariage, de son titre qui ne devrait être qu'un noble et pur symbole, un moyen de rapport. S'être prêté pendant plusieurs générations à ces combinaisons qui n'ont rien d'admirable, c'est

ce qu'on appelle dans le monde être de bonne famille. N'est-il pas aussi beau de sortir du peuple? Toutes ces petites conventions mondaines, autant de miasmes malsains qu'il faudrait assainir, purifier. Il faudrait faire baisser la considération qui s'attache au luxe, à l'argent, surtout de nos jours où son origine est si douteuse, et en accorder un peu plus à la pauvreté, réhabiliter la première noblesse de toutes : celle d'être pauvre par devoir, et d'observer généreusement dans la pauvreté de grands principes. Quand on examine de près de quoi est faite la trop grande sagesse bourgeoise, je suis de votre avis, Monsieur, on trouve la folie plus belle. « Saluons la folie. » Bourgeois catholiques, cessez donc de maintenir un équilibre hypocrite entre votre grande foi et vos petites vanités... »

II

Cette recherche de la dot indigne les jeunes filles (1). Une de celles-ci, qui a perdu son fiancé à la guerre, et ne songe point à se *remarier*, observant ce qui se passe autour d'elle, prend à partie les jeunes gens, et leur adresse ces reproches véhéments :

Ne cherchez pas, dans cette crise du mariage, d'autre cause que votre mentalité, Messieurs les jeunes. Les uns,

(1) Une femme d'expérience me signale le danger qui menace un ménage où la femme gagne de plus forts appointements que l'homme. L'homme se sent humilié. Cependant il ne se sent point humilié quand la femme lui apporte une grosse dot. Mystère de la vanité masculine!

ceux qui ont de grandes fortunes, veulent en profiter. Ils recherchent la femme brillante et peinte qui les ruine, et ne désireront se marier que lorsqu'ils seront ruinés. D'autres, qui n'ont pas hérité un riche patrimoine, craignent l'effort et s'avisent que le mariage serait sans doute *le filon*. Voilà donc toutes les vieilles amies de la mère en branle-bas, et lorsqu'on lui annonce la jeune personne — une perle! — il n'a de voix que pour la phrase sacramentelle : quelle dot? Le thème est si connu que l'on ne désignera plus une jeune fille par ses nom et prénoms, mais 300.000 francs, et des espérances! J'aurai toujours présente à la mémoire cette cynique réflexion que j'ai entendue d'une bouche masculine : « Nous ne voulons épouser que des femmes riches... Des femmes de cœur, nous en avons tant que nous voulons. » (*N'était-ce pas une plaisanterie de mauvais goût? Ces choses-là ne se disent point.* Et cette autre, d'une mère à son fils : « Les jeunes filles n'ont pas le droit d'être difficiles, car elles sont dix pour un jeune homme, et ceux qui ont eu la *chance de revenir avec tous leurs membres* pourront prétendre aux plus riches héritières. » La leçon a porté et la chasse est ouverte.

Je pourrais citer encore le nom de nos amies mariées, dont le tour venait par grosseur de dot, et celui de cette maman qui fit demander à tour de rôle (sans même consulter son fils) cinq jeunes filles aussi opposées de goût et de caractère que de taille et de couleur de cheveux, mais dont les sacs étaient égaux. Ne serait-ce pas risible, si ce n'était écœurant?

Après ces odieux marchandages, que les jeunes gens ne s'étonnent donc pas si les jeunes filles refusent de mettre leur main dans la leur. Les charges et responsabilités du mariage commencent à effrayer suffisamment la femme. Si vous ne la dédommagez pas par une tendre sollicitude et une chaude affection, quelles garanties de bonheur restent pour base à une telle union? Quel sera son

appui moral aux heures trop lourdes?... Voilà pourquoi la plupart d'entre nous préfèrent se créer une situation qui les rendra indépendantes, leur assurera une vie plus large et un but dans l'existence préférable à l'espoir d'un bonheur chimérique, puisque vous, jeunes gens, ne nous comprenez pas. Oh! non, ne croyez pas que nous sommes de jolies poupées sans cœur ni cervelle. Malgré nos dehors frivoles, nous voyons juste et, si vous preniez la même peine, vous pourriez constater combien nos allures modernes cachent de principes fortement enracinés, inhérents à nous-mêmes, car ils ont été le fond même de notre éducation. Mais, pour cela, il faut regagner notre confiance, et je vous assure qu'elle est très fortement ébranlée...

De telles lettres, qui nous font pénétrer plus avant dans le soi-disant féminisme actuel, nous montrent combien l'on se tromperait en jugeant les jeunes filles sur des apparences de frivolité et de vie au dehors. J'ai cité les plaintes de ces jeunes gens qui prétendent ne plus rencontrer de femmes d'intérieur. Rendez cet intérieur agréable en y apportant la tendresse, et la plupart ne demanderont qu'à y rester. Je suis assez de l'avis de cette femme expérimentée, dont j'ai donné les observations et qui assurait que la génération actuelle des jeunes filles est supérieure aux générations précédentes. N'y a-t-il pas quelque chose de très courageux et de très noble dans cette ardeur au travail et dans ce désir de se mettre à l'abri des nécessités matérielles afin d'entrer librement dans le mariage, au lieu d'y

être entraînée par la crainte de l'avenir (1)?

Mais, il n'y a pas que les femmes pour condamner les mariages d'argent. C'est un homme qui m'écrit en m'envoyant tout un lot de demandes en mariage tirées d'annonces de publicité (*est-ce là que nous allons chercher l'état de nos mœurs?*) qui, toutes, réclament une dot ou une *situation en rapport* :

Je vous avoue que j'ai toujours été péniblement surpris de voir comment les Français, lorsqu'ils sont en masse (la guerre l'a suffisamment prouvé), font montre de désintéressement, et de quel étrange égoïsme, au contraire, ils font preuve lorsqu'ils sont pris individuellement.

Les idées mènent le monde, l'argent mène les individus. Je crois que l'Arbre de la science du Paradis terrestre n'était autre chose que de la pâte à papier-monnaie. Et il a fallu attendre le XIXe siècle pour fabriquer en grand le papier avec le bois.

Un cas typique est précisément venu à ma connaissance ces jours-ci. Une mère de famille veut marier son fils. Elle avait trois fils : deux se sont faits prêtres (l'un d'eux est mort pour la France), et le troisième est notre can-

(1) D'une grand'mère de cinquante ans qui ne pensait pas ces choses à vingt ans :

« Que les jeunes filles ne s'imaginent donc pas qu'il y a des recettes de bonheur comme de cuisine. Le bonheur est en soi, et dépend de soi plus que de l'autre. Ne cherchez donc que des conditions favorables à votre bonheur. Si vous rencontrez l'amour, n'hésitez pas. Cédez-lui, c'est le plus grand bien de ce monde. Si vous ne le rencontrez pas, mariez-vous sans trop réfléchir. — Enfin il ne faut pas faire intervenir dans la question actuelle les qualités que les jeunes gens ont pu déployer pendant la guerre (*tout de même?*). C'est un fait : tel héros qui s'est montré admirable de courage, d'abnégation, de patience dans les tranchées, peut être un monstre d'égoïsme dans son ménage ; je ne plaisante pas... »

didat matrimonial — et cinq filles, dont trois sont religieuses. S'il est donc un milieu où le désintéressement doit fleurir, c'est bien celui-là. Le fils qui veut se marier a une situation faite : il succède à son père, il a une maison et deux domestiques. Il n'a donc rien à risquer en épousant « quelque brave fille », même sans dot.

Eh bien, non ! Quelqu'un propose une jeune fille. Celle-ci est parfaite, mais elle n'a pas une *situation en rapport*. La mère du jeune homme prend, de son côté, des renseignements qui sont tout à fait satisfaisants. Elle ne veut cependant pas donner suite à ce projet, car il y a un point noir, et je cite ses paroles textuelles :

— Oh ! les renseignements sont parfaits, comme tous les renseignements, du reste : mais il ne faut pas y songer. Mon notaire disait encore, il y a quelques jours, à mon fils : « Actuellement, avec la cherté de la vie, un jeune homme ne doit pas épouser une jeune fille qui a moins de 100.000 francs de dot... » Du reste j'ai des partis merveilleux en vue...

Il est difficile d'être plus homme d'affaires. Et dire que de pareils propos sortent tout naturellement de la bouche d'une maman, qui devrait, semble-t-il, être plus détachée des choses de ce monde. C'est le cas de répéter la parole évangélique : Un riche entrera plus difficilement dans le royaume des cieux, etc.

Après cela étonnez-vous des mariages manqués ! La sagesse des nations a dit depuis longtemps : l'argent ne fait pas le bonheur, mais... tout le reste... Eh bien, que ceux qui ont voulu tout le reste s'en contentent et ne viennent pas nous rebattre les oreilles de leurs malheurs qu'ils ont cherchés...

Je ferai remarquer à mon correspondant, qui accuse spécialement les familles d'intervenir dans la question de la dot, que le mariage implique

avant tout la volonté personnelle. L'Église en a fait un sacrement administré par le libre consentement des époux en présence du prêtre. Ce jeune homme dont il nous parle sait-il oui ou non ce qu'il veut? Je crains fort qu'il ne soit pas une de ces *valeurs* que les jeunes filles recherchent avec tant de soin. Qu'il consulte sa famille, fort bien. Qu'il se laisse marier par elle, nous le tiendrons pour une chiffe. Il est tout naturel que les parents, parvenus au bout d'une carrière qui a pu être rude, désirent éviter à leurs enfant des difficultés matérielles dont ils ont dû triompher (1). Le leur reprocher est puéril. Ils

(1) Mais il y a des parents plus nobles et plus sages. Jugez-en par cette lettre d'une mère de famille :

« Le *vrai bonheur*, on le rencontre seulement en suivant les principes divins... Dieu n'a jamais dit que la femme devait avoir tant de dot; il a commandé seulement au mari d'aimer sa femme, et il a béni, aux noces de Cana, tous les ménages pauvres qui, de génération en génération, mettent leur confiance en lui.

Chez nous, le secours providentiel n'a jamais fait défaut : les enfants sont venus, apportant non la misère mais un peu plus de travail, largement compensé par la joie de les voir sourire. Le petit capital s'est même augmenté à force d'ordre et d'économie : l'union des cœurs n'a jamais été troublée et le passé nous permet d'envisager l'avenir avec confiance.

Nous disons à nos fils : « Travaillez ferme dès l'enfance pour acquérir vite une bonne situation, et dès que vous gagnerez plus qu'il ne vous faudra pour vous, vous vous marierez avec la jeune fille sérieuse que vous aimerez, depuis longtemps peut-être, et ce sera là votre magnifique récompense. »

Nous disons à nos filles : « Apprenez à faire tout par vous-mêmes, à vivre de peu, à vous passer de toute distraction extérieure, à n'avoir besoin de personne et à servir tout le monde : sachez que le bonheur est dans l'amour, le travail et la maternité : ne redoutez aucune peine, soyez prêtes à

savent très bien qu'il y a des jeunes filles sérieuses et sûres, charmante et droites, et qui ont des dots. Et dès lors, quoi d'extraordinaire dans leur conseil? C'est à celui qui veut se marier à montrer ses préférences, à imposer sa décision. Dans le cas cité par mon correspondant, pensez-vous que cette mère, soi-disant intéressée, se fût montrée longtemps hostile au désir nettement formulé par son fils d'épouser une jeune fille sans dot, d'autre part pourvue de tant de qualités? Voilà une femme qui a vu partir deux fils et trois filles, qui a perdu un fils à la guerre, qui est donc accoutumée à s'oublier elle-même et qui aurait opposé un refus à la volonté généreuse de son dernier enfant? C'est lui faire une injure gratuite. Ses autres enfants ne lui ont-ils pas imposé la volonté de leur vocation?

Non, l'amour trouve en soi des forces qui écartent toutes les oppositions. Mais il y a trop de mariages arrangés, et c'est dans ceux-ci que le chiffre de la dot joue le rôle principal. Un nombre incalculable de mes correspondants se plaignent

suivre au bout du monde celui que vous aimerez et il se trouvera toujours un homme intelligent et chrétien pour vous remarquer. »

Sans doute, mon mari devra travailler jusqu'à son dernier jour; sans doute, je n'aurai jamais le temps ni d'être malade, ni de me reposer; sans doute, je puis perdre le cher compagnon de ma vie et connaître un jour une vraie misère, mais qui peut être sûr de l'avenir?

J'aurai toujours eu vingt ans de bonheur : peu de gens peuvent en dire autant et je ne souhaite rien de mieux à mes enfants... »

du manque de relations. Ils ne rencontrent pas ce qu'ils cherchent parce qu'ils n'en ont pas l'occasion. Je ne l'aurais pas cru sans leur insistance. Il faut restituer dans le mariage, à la question personnelle, le rôle principal.

III

Mais oui, mais oui, c'est entendu : jamais la question d'argent ne s'est posée au seuil du mariage avec une telle âpreté. Les jeunes gens sollicités de se marier ou désireux de fonder un foyer, ont l'objection facile :

— Nous marier ? Où loger notre ménage ? Comment vivre ? On nous reproche de rechercher une dot ? Mais les jeunes filles ne sont-elles pas aussi intéressées que nous pouvons l'être ? Voyez celles qui épousent des vieillards ou des infirmes. Croyez-nous : dans le monde, les plus ingénues, les plus éthérées en apparence, s'informent de notre situation plus que de nos qualités physiques ou morales.

Raisonnement faux et sans grâce. Tout d'abord, aucune comparaison ne saurait être admise entre le fait d'une femme qui demande à son mari de l'entretenir, ce qui est une obligation stricte, et... le fait contraire. Puis, il n'est pas besoin d'être grand

clerc en psychologie pour se rendre compte de ce que la jeune fille réclame avant toutes choses du mariage : la tendresse. Elle ne cherche la fortune — quand elle la cherche — qu'en seconde ligne. Quoi de plus naturel ! Le bonheur même de la vie est inscrit dans son mariage, tandis que l'homme a plus de vie extérieure et trouve, dans ses désillusions possibles, l'appui de sa carrière, de son travail, de son ambition. Et voyez : vous accusez les jeunes filles de s'informer de votre situation, non de vos revenus. S'informer de votre situation, c'est encore montrer leur confiance dans votre avenir, dans votre valeur, en vous...

C'est donc l'homme, de toute évidence, qui serait le premier responsable d'avoir empoisonné les sources du mariage. Ce serait à lui qu'il appartiendrait de les purifier. Le peut-il ? Il prétend que non, et que jamais les nécessités matérielles n'ont exercé un tel empire. N'exagère-t-il pas ? Serrons le problème d'un peu près.

Il est revenu de la guerre las, énervé, mécontent, irascible. Il croyait pouvoir, après tant de fatigues et de risques, se reposer, attendre, respirer, avant de se remettre à la besogne. Et il lui a fallu, sans désemparer, reprendre le collier du travail, car la vie ne lui laissait pas le loisir de souffler. Il n'a pas toujours rencontré les avantages qu'il espérait, qu'il était en droit d'espérer. Il a retrouvé dans toutes les professions la concurrence dont il se croyait du moins délivré. Alors

il a perdu quelque peu confiance en lui-même. La vie lui apparaît dure et pénible : il n'ose plus se fier à elle. Il hésite avant d'augmenter ses charges. Je crois qu'il se trompe sur lui-même et sur sa future femme.

Il se trompe sur lui-même. Il n'a pas cet état d'esprit victorieux qui le devrait accompagner dans la paix comme dans la guerre. Comment a-t-il laissé peu à peu s'établir une sorte de prévention contre lui? C'est, en effet, presque un usage courant, aujourd'hui, dans la conversation, que de séparer la valeur militaire de la valeur civile. Elles réclament pourtant les mêmes dons et les mêmes qualités. Pour l'une comme pour l'autre, il faut savoir attendre et savoir agir. L'ancien combattant n'a-t-il donc plus sa patience, son endurance, sa ténacité, sa bonne humeur même de la campagne? Pourquoi a-t-il changé? On en devine bien le motif. La victoire n'a pas été assez nettement affirmée. Elle nous a laissés dans une sorte d'inquiétude et de marasme. Tout de même, elle est la victoire, c'est-à-dire la preuve tangible d'une supériorité. Cette supériorité, il faut aujourd'hui la prouver dans un autre domaine. Elle consistera à montrer sa conscience professionnelle, sa résistance dans le travail, son initiative ou sa discipline tour à tour, sa volonté de réussir. Il y a de la place aujourd'hui, et plus qu'il n'en faut, en France, et aussi dans cette province africaine qui est si aisément reliée à la Métropole, et encore

dans nos colonies. Tout un essor nouveau peu à peu se manifestera dans nos entreprises industrielles, commerciales, agricoles. Le tout est de guetter son heure et de la mériter. Un homme énergique, laborieux et susceptible de se cultiver peut et doit aboutir aujourd'hui dans sa profession.

Attendra-t-il la fortune de son mariage? C'est un calcul assez misérable qui risque trop de l'affaiblir. Sauf le cas des grosses dots qui apportent avec elles la sécurité, il n'a même pas grand avantage à poser au premier plan la question financière. Encore ces grosses dots ne procurent-elles que bien rarement l'indépendance que les jeunes gens imaginent. Le bourgeois français ne se dessaisit pas volontiers de son argent. Il aime à garder sur lui un contrôle. Que de gendres se sont trouvés ainsi assujettis aux caprices, aux volontés de leur beau-père! Ou bien ce sont les femmes qui, ayant contracté de bonne heure des habitudes de luxe, ne savent plus se passer de rien et gaspilleront si vite que toute fortune glissera comme l'eau entre leurs doigts. Au fond, un homme ne tire son indépendance que de lui-même.

Restent les dots moyennes. Elles n'ont plus aujourd'hui l'importance qu'elles avaient avant la guerre. Elles ne diffèrent que peu des petites dots, de cette aide que l'économie des parents peut assurer, souvent à grand'peine et au prix

d'efforts et de privations infiniment respectables, aux débuts d'un jeune ménage. Elles sont un point d'appui, c'est vrai, mais cet homme audacieux et persévérant que j'ai montré acceptant la vie, ne peut-il s'en passer? Il le peut sans aucun doute. Il le peut au besoin en sachant attendre. Nous sommes peut-être le seul pays où l'usage des longues fiançailles ait été abandonné.

Autrefois, quand un jeune homme avait fait choix de sa compagne, et qu'il avait obtenu des parents de celle-ci et de celle-ci elle-même une promesse, s'il n'avait pas encore les ressources nécessaires pour bâtir son foyer, il se fiançait et il patientait. Il patientait, mais il abordait sa carrière avec des forces décuplées. Elle devenait pour lui le moyen de gagner son amour. Elle se parait d'une couleur romanesque. Chaque succès était une marche gravie de l'escalier qui le devait conduire au bonheur.

Ainsi ressemblait-il à ces chevaliers d'autrefois qui acceptaient les épreuves imposées par leur dame et trouvaient naturel que leur bel amour fût lent et difficile à conquérir.

Comme on voit que nous sommes dans le siècle de l'électricité et de l'automobile! On veut le bonheur tout de suite, et dès qu'on l'a, on n'y pense plus.

En Amérique, en Angleterre, en Hollande, en Suisse même, cet usage des fiançailles dure tou-

jours. Ne croyez-vous pas qu'il serait utile de le rétablir aujourd'hui?

On ne verrait plus si fréquemment ces étudiants qui se hâtent de se marier, vivent aux crochets de leurs beaux-parents, pêle-mêle avec les frères et sœurs avec qui, d'ailleurs, ils se disputent, et qui, un an ou deux ans plus tard, se déclarent désenchantés du mariage.

Enfin, nos jeunes gens n'attachent sans doute pas assez de prix à la bonne tenue d'une maison. Cette bonne tenue est par elle-même une fortune. Une jeune fille dressée dans sa famille même à la conduite du ménage, à son économie, à son charme aussi, saura retenir son mari au foyer, en lui offrant l'occasion de s'y plaire et, d'autre part. lui apportera, sans qu'il s'en doute, — mais précisément il devrait s'en douter — les revenus d'une belle dot rien que par son adroite et intelligente administration intérieure. On voit bien l'argent qui provient des revenus ou des salaires et quel argent! des liasses de ces affreux billets qu'on ose à peine toucher. On n'aperçoit pas ce trésor quotidien amassé par les doigts d'une femme qui sait elle-même comment on fait toutes choses, d'un chapeau à un entremets, d'un corsage à l'art d'accommoder les restes, d'une copie de lettre ou de rapport à l'entretien de l'argenterie ou des tapis, d'une lecture à la préparation d'une layette, et qui, par surcroît, donne, en temps opportun, le conseil de bon sens, de clair jugement et de

fine conscience, qui évite la grave erreur, la gaffe sournoise, qui assure l'avenir de la carrière sans que le professionnel lui en attribue le mérite ou, parfois, dans son aveuglement, s'en soit même douté.

La femme rêvée, dites-moi, ne serait-ce pas celle-là ? Il me semble qu'il y en a beaucoup en France.

XVII

LES RELATIONS

I

Je lisais, ces jours derniers, le magnifique ouvrage, malheureusement épuisé, de M. Anselme Laugel sur les *Coutumes et costumes d'Alsace*, illustré par les aquarelles de Spindler, et je m'arrêtais avec délices sur le détail de toutes les fêtes célébrées le long de l'année, fêtes de Noël et des Rois, de la Chandeleur et du premier mai, de la fenaison et de la moisson, Fête-Dieu, Ascension, Assomption, assemblées d'hiver autour des rouets. C'était l'occasion de processions, d'offices, de concerts, de chansons, et aussi de danses, et enfin de repas excellents et plantureux, copieusement arrosés de vins des coteaux vosgiens ou de la plaine du Rhin. Lisez pareillement les livres qui nous conduisent dans nos anciennes provinces et

vous y trouverez la même vie pittoresque et gaie. La petite Sylvie de Gérard de Nerval se met aussitôt à tourner devant nous avec ses compagnes sur une pelouse de l'Ile-de-France. Il y avait alors plus de bonhomie dans les relations, plus de cordialité, un désir plus vif et plus franc de connaître ses semblables et de partager l'existence avec eux.

La société, en se compliquant, loin d'unir les différentes classes et les différents groupements ou corporations, les a séparés, isolés, parqués en catégories. Montez dans un wagon de 3e classe : la conversation y est générale, on met en commun les provisions et les confidences, la solidarité y est complète et ce serait parfait sans l'excès de familiarité et la détestable habitude de cracher par terre — car il faudra bien qu'un jour ou l'autre je m'attaque à l'un de nos plus graves défauts nationaux, qui est la malpropreté. En seconde, il y a plus de tenue, mais déjà plus d'isolement : cependant l'on se rend encore de mutuels services. En première, pour rien au monde l'on n'entrerait en conversation, le rite mondain de la présentation faisant défaut. Cela donne une image de la vie contemporaine. Plus l'homme se croit civilisé, plus il se met à part. La bonhomie a disparu de nos mœurs avec la vie provinciale. Le savetier de La Fontaine se plaignait qu'on le ruinât en fêtes. Aujourd'hui l'on nous ruine sans fêtes. Ou bien ce sont des fêtes

coûteuses, où une foule se démène sans presque échanger de paroles, où, dans tous les cas, il est impossible de se montrer au naturel : chacun triche au jeu, fait des gestes appris, tâche de ressembler au voisin. Oui, quoi qu'on dise, on s'amuse moins aujourd'hui qu'autrefois, parce que la vie est plus trépidante, plus agitée, plus énervante, parce qu'on ne prend plus le temps ni la peine de s'amuser, j'entends de s'amuser honnêtement. Les jeunes gens et les jeunes filles ont moins qu'autrefois — malgré les apparences — l'occasion de se connaître. Et voilà pourquoi, je pense, tant de mes correspondants se plaignent des difficultés du mariage faute de relations (1).

(1) Extrait de la lettre du maire d'une grande ville :

« Aujourd'hui, on marie un ingénieur du Nord, froid mathématicien, à une Provençale, les betteraves aux orangers, ou bien le granit de Bretagne au charbon de Saint-Etienne. Des commerçants et des militaires, des magistrats et des agriculteurs s'entêtent à fusionner. Les rapprochements sont excellents dans des comités, dans notre vénérable Société d'Economie sociale, sous les regards éteints du buste de Le Play, quand nous avons le plaisir d'y entendre les membres de l'Académie et de l'Institut. Mais quand il s'agit de mariage, c'est différent.

Sans en revenir aux castes fermées, je crois que le cadre professionnel a du bon. Un médecin trouvera plus facilement dans une fille de médecin les qualités nécessaires à sa vie très spéciale, un avocat dans une famille de robe, etc...

Un avocat, un médecin peuvent épouser sans dot la fille active et simple d'un confrère ; elle saura les aider et les pousser. S'ils prennent une jeune *oisive*, il faut qu'elle apporte assez d'argent pour soutenir le train qu'elle exige.

On veut unir une catholique à un protestant « libéral » ou à un libre penseur « tolérant ».

Une juive (convertie ou non) épouse un « fils de famille »

Celui-ci est le directeur commercial d'une importante affaire à Paris : parti simple soldat en 1914, il est revenu lieutenant de tanks, cheva-

qui au premier orage se souvient de Drumont ou de l'affaire Dreyfus.

Bon nombre de jeunes filles que vous dépeignez anxieuses de l'avenir trouveraient leur voie dans la ligne professionnelle plutôt que dans les hasards des rencontres fortuites.

Quand tous les hommes auront une profession (et le moment arrive où chacun est forcé d'en embrasser une) ils trouveront plus facilement à se marier, à condition qu'ils ne cherchent pas dans le mariage l'occasion avantageuse de *s'évader* de ladite profession

En résumé, chacun des futurs époux doit : 1° connaître le conjoint éventuel, son milieu et son cadre ; — 2° l'aimer assez pour accepter d'affronter en sa compagnie les risques de l'existence à deux... et à plusieurs quand les enfants surviendront ; — 3° ne pas se leurrer d'espoirs chimériques, car l'avenir, brillant pour la France victorieuse dans son ensemble et dans un quart ou un demi siècle, sera très dur pour chaque Français en particulier. Le pays a perdu peut-être un quart de sa richesse, l'État, sous forme d'impôts, en prélève un autre et la hausse générale des prix un troisième. Reste donc 25 p. 100.

Ce qui frappe dans les ménages actuels, c'est le manque d'union entre les époux. Gais parfois, comme des gens qui font ensemble une excursion ou une partie de plaisir, ils semblent rarement se connaître et s'apprécier.

S'ils sont épris l'un de l'autre, c'est un feu de paille. L'amour stable et profond, l'amour conjugal, semble leur être étranger, inconnu; ils n'en ont pas même la notion.

Cela vient peut-être de ce que l'on s'épouse sans se connaître, sans savoir d'où vient l'*autre*... Deux familles disparates unissent leurs rejetons, lesquels ont les idées et les prétentions que vous décrivez si exactement Au bout d'une semaine, c'est le *fossé*; six mois après, c'est la séparation morale et — souvent même — physique.

Il est indispensable que les gens se connaissent avant de s'allier, parents et enfants doivent s'étudier de part et d'autre. Pourquoi jadis des mariages décidés par les parents à l'insu des enfants réussissaient-ils *quand même* assez fréquemment ? Parce que le milieu était le même des deux côtés, ou du moins *pareil, equivalent.* »

lier de la Légion d'honneur, avec quatre citations. Il a quarante ans, il n'a pas eu le temps, ayant dû refaire après la guerre sa situation qui, de province, l'a amené à Paris, d'aller dans le monde, il ne connaît personne, il est las de la vie d'hôtel, et il écrit : « Il est infiniment pénible, après avoir combattu pendant quatre ans et fait souvent le sacrifice de sa vie, de constater que l'on est destiné à vivre cette vie toujours seul et sans but ».

Un étudiant en droit et en lettres s'en prend à l'éducation française qui sépare systématiquement les jeunes filles et les jeunes gens et lui oppose l'éducation anglaise ou scandinave, plus libre, et qui a créé la bonne camaraderie droite et loyale :

En France (qui est bien le pays le plus conservateur qui soit quoiqu'il proclame en tous ses discours officiels son esprit révolutionnaire), en France donc, l'éducation est enfermée dans une armature de préjugés ancestraux et qu'on s'obstine à ne point moderniser. Une séparation complète est faite entre les deux sexes. Une jeune fille est précieusement gardée à l'abri du danger. Et je sais encore plus d'une ville provinciale où une jeune fille ne sortirait pas sans être flanquée de sa mère, de sa tante ou de sa gouvernante. Cette crainte perpétuelle du danger et ces précautions qu'on prend contre lui dirigent l'esprit des enfants dans une voie qu'il n'aurait pas prise et le démon de la perversité, l'attraction naturelle de tout ce qui excite la crainte des parents poussent à l'écueil...

Et il préconise la bonne camaraderie des parties de tennis ou de canotage, la cordialité des rap-

ports amicaux sans arrière-pensée. « Que diable ! une femme n'est pas qu'un corps. Elle a un esprit aussi, une âme... » Sans doute, sans doute. Mais il faut qu'elle sache garder ce corps précieux qui communique tant de charme à cet esprit de clair jugement, à cette âme fidèle et pure. L'éducation doit donc lui donner le sens de sa propre défense, de sa dignité. Cela est d'autant plus nécessaire aujourd'hui qu'elle ne peut précisément plus sortir accompagnée. Les difficultés domestiques ont contribué à lui rendre plus d'indépendance. Elle doit donc trouver en elle-même sa sécurité. Et que les jeunes gens apprennent donc une bonne fois à respecter les jeunes filles et les honnêtes femmes, à ne plus parler d'elles avec ces airs entendus et avantageux qui sont à gifler, à ne plus interpréter avec fatuité les menues gentillesses qu'on a pu leur témoigner en toute confiance ! La politesse n'est pas revenue en faveur : c'est elle qui permet la délicatesse des mœurs et qui préserve de la sottise des médisances, de l'infamie des calomnies. Quant aux distinctions de mon correspondant entre l'esprit révolutionnaire et l'esprit conservateur, qu'il me permette de lui répondre que cela ne veut rien dire. Il n'y a pas à innover ou à conserver : il y a des règles de bon sens hors desquelles une société ne peut pas vivre, ne peut pas durer. Quand elles règnent, il importe de les conserver. Quand elles disparaissent, il s'agit de les retrouver.

Les jeunes filles qui travaillent voient tout leur temps pris par ce travail, ou presque. « Nous ne connaissons personne, m'écrit l'une d'elles, la vie est trop chère pour nous permettre les réunions et personne n'en prend l'initiative pour nous. » Et une autre : « La femme sait se suffire à elle-même maintenant, donc elle ne se marie plus pour avoir une situation, mais pour être aimée, aimer, et avoir un sain et beau foyer. » Les plaintes de cet isolement créé par la vie contemporaine sont sans nombre. « Je ne peux pourtant pas prendre le premier venu », dit l'une. Et l'autre : « On ne se connaît pas ». Et ce refrain revient sans cesse : « C'est la faute des hommes. Ils ne savent plus chercher. La plus frivole leur tourne la tête ». Mais non, ils se plaignent précisément de ne rencontrer que des poupées quand ils cherchent des femmes d'intérieur.

Il paraît qu'en province la solitude est pire encore :

A Paris et dans les grandes villes, m'écrit-on de Bretagne, certaines occasions de réunion peuvent parfois provoquer d'heureuses rencontres. Mais dans les petites villes que les jeunes gens quittent dès le debut de leurs études afin de préparer des carrières lointaines, le candidat au mariage fait défaut dans la bourgeoisie. Il se restreint à quelques fonctionnaires ou industriels de résidence accidentelle. Or, tandis que la jeune élite intellectuelle masculine déserte la ville natale, l'élite féminine y demeure. Il arrive alors fatalement que ces jeunes filles n'ont pas l'occasion de fonder un foyer, ou

bien se résignent à des alliances moralement inférieures. Et pourtant, dans ces milieux se rencontrent les meilleures traditions familiales. Les fortunes, grandes ou modestes comme les vertus, y sont solidement établies et connues...

Plusieurs de mes correspondants préconisent l'organisation d'une œuvre qui servirait à créer ces relations aujourd'hui impossibles ou négligées. Il en existe, m'assurent-ils, en Angleterre, en Amérique. Mais il en existe aussi chez nous. Mon rôle, ici, est d'étudier nos mœurs et d'échanger des idées, de proposer des réflexions, d'amener mes lecteurs à mieux comprendre la vie contemporaine, à en accepter les charges bravement, à fonder, à bâtir, à oser. Il n'est pas d'entrer dans les questions personnelles, à quoi je me refuse absolument. Mais je transmets avec une profonde sympathie l'angoisse de ces mères qui tremblent pour l'avenir de leurs filles. Méditez, par exemple, cette lettre de l'une d'elles :

Pour la majorité des jeunes filles de la bourgeoisie « traditionaliste », la vie actuelle est vouée à l'isolement. Relations très dispersées par la guerre, amis, parents tués, qui faisaient partie de l'élite des jeunes gens, vie matérielle compliquée. On se retire dans sa coquille, et ces jeunes filles sont emprisonnées par les liens de l'affection, du dévouement et la crainte de troubler la vieillesse des parents.

Où les conduire quand elles sont sérieuses? Ni au cinéma, ni aux skatings, ni aux dancings, ni aux thés dont elles reviendraient l'esprit vide et le cœur las.

La vie de société se perd : égoïsme, jalousie, indiffé-

rence, frivolité, rivalité, et les femmes délicates et généreuses ne peuvent que s'étioler dans cette atmosphère déprimante ou vivre dans la solitude...

Ainsi, derrière cette façade brillante des restaurants de luxe bondés, des théâtres remplis, du plaisir triomphant qu'ont réussi à édifier devant nos yeux les deux ou trois cent mille étrangers qui profitent du change pour folâtrer à Paris et les cent mille enrichis qui trébuchent dans leurs millions et ne savent ni s'en servir, ni — heureusement — les garder, il faut savoir deviner aujourd'hui une bourgeoisie laborieuse, gênée, qui vit chez elle beaucoup plus qu'avant la guerre, qui lit, qui s'instruit, qui assurerait en somme les traditions intellectuelles et policées de notre pays, mais qui s'étiole, isolée par la vie chère et le manque de bonhomie et de simplicité dans les mœurs.

II

Comment revenir à cette bonhomie, à cette simplicité des mœurs qui permettaient autrefois de se mieux connaître? Mes correspondants me proposent diverses solutions pratiques. Mais je veux tout d'abord citer l'émouvante lettre d'un mutilé de la guerre qui demande qu'on renverse

dans certains cas les usages établis et qu'on autorise les jeunes filles à demander la main des jeunes gens :

Je fais partie d'une catégorie spéciale sur laquelle je me permets d'attirer votre bienveillante attention.

Je veux parler des mutilés ou blessés de guerre, affligés d'une infirmité apparente : amputés, boiteux, défigurés, etc., auxquels il faut une fameuse dose d'insouciance pour émettre des prétentions matrimoniales. Les jeunes filles qui les agréeraient ne me paraissent plus bien nombreuses et la crainte, souvent trop fondée, d'un échec est un obstacle pénible à surmonter. Quel est l'homme naturellement humble ?

Aussi, sans prétendre au renversement des rôles, je crois qu'il conviendrait de modifier, à leur égard, les us et coutumes. Il est certain que *celles qui feraient des épouses sérieuses et dévouées ne font pas la chasse à l'homme* : aussi, lorsqu'elles laissent paraître une sympathie justifiée à l'égard d'un *invalide*, leurs parents, s'ils approuvent ce sentiment, devraient alors s'efforcer de faire savoir, indirectement, à l'intéressé qu'une demande aurait quelque chance d'être agréée. Ce dernier, voyant tomber la crainte d'un échec, fera facilement alors les avances qu'il n'eût pas osé tenter préalablement.

Lettre bien délicate, loyale et noble, que je me serais reproché de ne pas publier. Et que de vérité dans cette phrase : « *Quel est l'homme naturellement humble ?* (1)... »

(1) Des jeunes filles se proposent. Une femme d'expérience les veut dissuader : « J'ai vu se conclure plusieurs mariages dans ces conditions. Très peu ont réussi. Le risque est trop grand, le risque de faire une malheureuse sans qu'il y ait un consolé. Quant à préconiser le renversement des usages au sujet de la demande, cela me paraît bien inutile, car, aujour-

Des réunions familiales, mais il en existait avant la guerre. Pourquoi ne pas les rétablir, en répandre l'usage? Deux jeunes filles me signalent avec un soupir « dans une grande ville de province, une paroisse où s'organisaient avant la guerre des matinées ou des soirées chaque dimanche : parents, jeunes gens et jeunes filles, enfants même, trouvaient à ces réunions les distraction appropriées à leur âge : par ce moyen, les familles apprenaient à se connaître, et il en est résulté plusieurs bons ménages. »

Ce qui empoisonne la société actuelle, m'écrit un *vieil employé*, et pousse hommes et femmes à se rendre mutuellement la vie désagréable, c'est l'égoïsme et c'est la paresse à la maison : les jeunes gens ont horreur des travaux domestiques, du « bricolage »; les jeunes femmes n'ont aucun goût pour les cuisines compliquées et économiques, ni pour le raccommodage ; que sera-ce quand elles auront trois ou quatre enfants à nourrir, à soigner, à habiller? Rien que d'y penser nos midinettes, nos dactylographes, nos vendeuses, préféreraient rester « vieilles filles ». Cependant une voix intérieure dit à tous et à toutes qu'il n'est pas conforme aux lois de la nature de ne pas fonder de foyer. Alors on cherche à tricher. Les jeunes gens « cherchent des occasions » soit pour le « bon motif », soit pour s'amuser. Les jeunes filles cherchent « une bonne pâte d'homme » gagnant bien sa vie et sans volonté : l'espèce en est rare, malheureuse-

d'hui, même dans la société la plus *collet-monté*, une jeune fille, même discrète, peut trouver le moyen de se faire comprendre, ne serait-ce qu'après avoir pris avis de ses parents ..» Expérience mélancolique qui n'est pas concluante, car dans l'ordre humain tout est relatif, tout est question d'espèces.

ment pour elles. Je crois, comme l'un de vos correspondants, que l'on devrait organiser des « œuvres » ayant pour but de permettre aux jeunes gens et aux jeunes filles désirant fonder des foyers chrétiens, de se rencontrer, de se fréquenter, de se connaître mutuellement avant de prendre des engagements.

Tout de même, si jeunes gens et jeunes filles détestent aussi cordialement aujourd'hui les travaux domestiques, il faut convenir qu'ils les supportent assez bien, car jamais on ne fut aussi peu aidé, ni aussi mal servi. Il me paraît au contraire que beaucoup de femmes, et même de jeunes filles, font aujourd'hui ce qu'elles ne faisaient pas hier, prennent au ménage une part que les générations précédentes abandonnaient volontiers. Ce qu'il faut éviter, c'est de laisser tomber dans le discrédit ces humbles travaux intérieurs : on ne saurait assez louer une maison bien tenue, propre et saine, ornée et fleurie, et où l'on mange une nourriture probe, simple, mais bien accommodée.

Je relève jusqu'à des accès de désespoir — des cris de détresse dans ces lettres où l'on se plaint de ne pas avoir l'occasion de rencontrer de la jeunesse — de la belle jeunesse honnête et vaillante, prête à affronter la vie à deux. Il faut croire que le mal est profond dans notre société divisée où le plaisir serait devenu frivole ou malsain. Mais sapristi, que toutes ces familles honorables, qui sont si nombreuses, soient donc moins apathiques,

se recherchent, se trouvent, s'assemblent, au lieu de s'observer pendant des années et de se regarder de travers! Il y a en France, depuis un siècle, un individualisme qui peu à peu nous détruit ou tout au moins nous désarme. Voyez devant la crise de la vie chère combien l'on a peu réagi. Le papier est à des prix exorbitants, le livre atteint des chiffres trop élevés, le rayonnement intellectuel qui devait nous venir de la victoire est compromis : le cercle de la librairie tente-t-il un effort d'ensemble, les éditeurs se mettent-ils d'accord pour obtenir l'aide des pouvoirs publics, pour contraindre à la baisse les fabricants de papier? Les intermédiaires sont parvenus à faire monter à des taux incroyables des marchandises déjà chères par l'élévation des matières premières; a-t-on cherché à supprimer les intermédiaires par le moyen des associations, des coopératives? Dans chaque quartier, le consommateur, qui pourrait être le maître puisqu'il a l'argent, a-t-il su créer des ligues contre l'insolence et les abus des marchands, favoriser les uns et boycotter les autres selon leurs exigences et leur politesse? A-t-il su tout bonnement s'entendre pour aller aux Halles? Nullement : chacun subit, ou croit être plus malin que le voisin, obtenir en se débrouillant ce que celui-ci n'a pas obtenu. Dans tous les domaines il en est ainsi. Nous nous plaignons de notre isolement, nous ne savons plus en sortir. Et cependant, il le faut.

Certes, bien souvent, la jeunesse ne sait pas voir. Elle ne sait guider ni son esprit, ni son cœur. C'est ce que nous signale un correspondant :

Autour de moi, dans ma petite ville de province, à Paris où j'ai quelques relations, je connais des jeunes gens instruits, travailleurs, et gais de caractère — des valeurs peut-être — qui voient avant tout dans le mariage un rapprochement de deux êtres faits pour s'aimer et s'entr'aider, pour jouir des mêmes joies et souffrir des mêmes douleurs, qui rêvent d'un foyer basé sur l'estime et l'affection réciproques.

Pourquoi donc ce malaise que l'on sent si profondément aujourd'hui entre jeunes gens et jeunes filles? Et d'où peut-il provenir? Pour ma part, je crois qu'il résulte de la trop grande estime que l'on a de soi-même. Beaucoup de jeunes gens qui ont fait la guerre ont des exigences vraiment trop grandes lorsqu'il s'agit de se marier et passent à côté de jeunes filles charmantes sans même daigner les regarder.

Ils veulent mieux! Les jeunes filles de leur côté ont dépensé pendant la guerre une activité plus grande, elles savent désormais de quoi elles sont capables, connaissent leur valeur et préfèrent se passer du mariage, plutôt que d'unir leur vie à celle d'un homme qui n'est pas vraiment de l'élite. Avec une semblable mentalité, jeunes gens et jeunes filles, au lieu de se laisser aller à d'aimables causeries où chacun peut se faire justement apprécier, se sentent en face l'un de l'autre gourmés et mal à l'aise et n'arrivent pas à se connaître. Le mal est beaucoup plus extérieur que profond; ce qu'il faut surtout détruire de part et d'autre, ce sont les préjugés.

Ce qu'il faut principalement retenir de toutes ces correspondances qui se ressemblent, c'est la

volonté impérieuse des jeunes filles plus encore que des jeunes gens, de ne se marier qu'en connaissance de cause, c'est la défiance du mariage arrangé, du mariage de simple convenance. Les familles doivent y prendre garde et au besoin organiser les rencontres fortuites, comme dans les *Romanesques*. « Quoi d'étonnant, m'écrit-on encore, si dans le camp masculin principalement, la famille, et aussi beaucoup de jeunes gens ne pensent qu'à la dot : on ne parle jamais que de cela... et au lieu de laisser jeunes gens et jeunes filles se voir, se connaître, et mieux discerner leur sentiment, on préfère voir les jeunes gens s'en aller à la dérive, jusqu'à l'heure où il leur faut une dot. » Il semble bien que les arrangements, les convenances, la *situation en rapport* et la dot soient donc mis au second plan par la jeunesse, et que la personne humaine réoccupe le premier. Comment ne pas s'en réjouir?

III

— Mais il n'y a pas de crise du mariage, m'objecte un correspondant qui m'adresse un véritable mémoire sur la question ; consultez les

statistiques... Après quoi, il rédige vingt pages.

Il me rappelle ce gouverneur ou syndic de petite ville qui, recevant Henri IV en tournée, lui voulut débiter une harangue où il s'excusait de n'avoir pas tiré le canon à l'arrivée royale pour trente-six raisons dont la première était qu'il n'avait pas de canon. Aussitôt le roi, souriant, l'arrêta : — Celle-ci, lui dit-il, vous dispense des autres... A quoi bon discuter s'il n'y a pas de crise du mariage? Mais je n'ai jamais dit qu'on se mariait moins. Je crois même qu'on se marie davantage. Si ces mariages sont mauvais et ne durent pas, voilà bien une crise du mariage. Si les statistiques du divorce montent d'une façon menaçante, en voilà une indication. Si le problème se pose, poignant et douloureux, pour nombre de jeunes filles qui ne peuvent plus être assurées d'un avenir conjugal, voilà bien, pour elles, une crise du mariage. Si nombre de jeunes gens, pressés par la nécessité de se faire ou se refaire une situation rapidement après la guerre, n'ont pas eu le loisir ou la chance de fonder, comme ils l'eussent voulu, un foyer, c'est encore une crise du mariage. Cette crise du mariage se relie à toutes les questions actuelles : éducation, travail, indépendance de la femme, carrière, direction du mari, famille, natalité, avenir national en France et dans les colonies. C'est pourquoi il est malaisé de la résoudre et utile de rassembler tous les éléments de l'enquête.

De même, mon correspondant a découvert qu'il y avait beaucoup de ménages heureux. Certes, aussi n'ont-ils pas d'histoire. Ils sont la force de notre pays. Mais il en faut souhaiter davantage. Il voit plus clair lorsqu'il déclare enfin cette vérité déjà soulignée fréquemment ici même : « Deux choses ont changé depuis la guerre ; d'abord la vie chère a rendu plus aiguë la question d'argent dans le mariage ; ensuite, le développement de l'instruction chez la femme, et le fait qu'un plus grand nombre exercent des professions, d'ailleurs subalternes, l'ont un peu *américanisée* ». Je suppose qu'il entend par là : que la femme est devenue plus indépendante, moins maniable. Plus indépendante, moins maniable, elle l'est dans tous les mondes, qu'elle travaille ou ne travaille pas, qu'elle soit riche ou sans fortune. Que de fois j'ai reçu la confidence de parents scandalisés — côté masculin — se plaignant de ces *péronnelles* qui se permettent d'examiner, de comparer, de juger, de refuser ! Comme il s'agissait de leur fils, je les soupçonne de partialité. — Comment ! protestaient-ils, notre fils s'est bien conduit dans la guerre. Il a des biens au soleil ou à l'ombre, une bonne situation. Sans être un aigle, il est dans la bonne moyenne. Autrefois — avant la guerre — il n'y aurait eu qu'à le présenter. Maintenant, on demande à voir. On critique. On attrape un accent, un geste, une phrase pour s'en amuser.

Mais cela n'est rien encore : on ose lui demander ce qu'il pense, on lui fait subir un interrogatoire religieux, philosophique, artistique, littéraire, politique, social. Et voilà bien les jeunes filles d'aujourd'hui !... Précisément, le candidat n'est pas un aigle. Elles veulent toutes un aigle, ou un aiglon. Le malheur est qu'elles risquent d'être moins difficiles quand la jeunesse menacera de les quitter. Il y a la fable du *malotru* de La Fontaine qu'elles devraient bien méditer. Elles ne sont peut-être pas très raisonnables.

Pour un assez grand nombre d'hommes, m'écrit encore un ancien combattant, la guerre a retardé le temps du mariage. Vivant à Paris ou venus à Paris sans relations de famille, parfois élevés par la guerre même au-dessus de leur ancienne condition, ils cherchent en vain les rencontres d'où naîtraient la confiance et la sympathie. Y a-t-il une solution au problème ? Peut-être y a-t-il manqué d'imagination à le résoudre.

D'un autre :

Notre société à l'allure simili- américaine est beaucoup plus fermée qu'avant-guerre ; plus de fusion dans les réunions. Une jeune fille passe ses bals avec trois danseurs qui l'accompagnent partout. Nombreux sont aussi les jeunes gens et les jeunes filles qui n'ont pas l'occasion de réunions mondaines soit par nécessité, soit par goût.

Je voudrais réhabiliter le rôle si nécessaire des *marieurs* et des *marieuses* dont on s'est tant moqué. Chacun de nous devrait considérer comme un devoir national de s'occuper de mariages.

Je connais une association d'anciens élèves d'une de nos grandes écoles qui vient d'adjoindre à ses divers services

de placement un bureau discret de mariages. Les résultats ont été étonnants.

Tout groupement social, religieux, mondain, commercial, tout syndicat devrait suivre l'exemple de cette association.

La crise du mariage sera résolue par le concours individuel de tous et lorsque les groupement déjà constitués reconnaîtront la nécessité de s'occuper de cette question si importante pour l'avenir de notre pays.

Un professeur de philosophie prend la défense des professions libérales. Le fait de souhaiter une dot peut fort bien ne pas signifier cupidité :

Supposez l'homme de valeur dont vous parliez — homme incapable d'épouser sans aimer — supposez-le vouant sa vie à un apostolat élevé. Il lui faut l'aide d'une compagne munie du dernier raffinement que donne seul un milieu aisé ; il lui faut le mariage avec absence de trop vives préoccupations matérielles.

... Dans les professions libérales, même avec de la valeur, on *arrive* beaucoup trop tard pour l'âge du mariage. De plus, les parents des jeunes filles *et les jeunes filles elles-mêmes* ont rarement le pouvoir de discerner cette valeur réelle, mais d'avenir. Enfin, dans un grand nombre de cas, leurs scrupules sont légitimes. Tous les jeunes gens, même remarquables, ne possèdent point les aspirations de religion, d'éducation, et même de classe, qui empêchent les demi-mésalliances. Il faudrait donc des intermédiaires...

Mais tout mariage engage l'avenir sur le présent. La vie, l'amour et la mort nous sont pareillement voilés. Tout mariage est basé sur une sorte de divination, sur notre confiance, ou même sur un peu d'insouciance. Je me souviens, visitant

Assise avec un ami qui est avocat, d'avoir entendu celui-ci plaider avec finesse, et non sans ironie, la cause, d'habitude sommairement jugée, du père de saint François. On sait que celui-ci était un marchand drapier. Comme le saint distribuait aux pauvres les marchandises paternelles, son père s'en plaignit et le conduisit devant l'évêque. Là, le jeune François se dépouilla de tous ses vêtements, en fit un tas qu'il jeta à son père en lui déclarant : — Je n'ai plus désormais qu'un père qui est au ciel... — On suppose, disait mon ami, que ce jeune révolté était déjà l'admirable apôtre de l'Ombrie. Mais, en réalité, personne ne soupçonnait ce qu'il serait un jour. Et l'honnête marchand drapier est bien excusable dans sa plainte. Il ne méritait point que son fils se mît tout nu devant l'évêque pour lui faire la leçon... N'y aurait-il pas lieu de reprendre ainsi le procès de tous ceux qui ne comprirent pas, dans leurs débats, la sainteté ou le génie? Je ne le crois pas. Le père de saint François manquait de psychologie, comme tous ceux qui furent les témoins d'enfances singulières et fortes sans en augurer de grands dons. Et, précisément, c'est la connaissance des âmes qui nous manque le plus aujourd'hui. Ces jeunes filles qui se plaignent de ne pas rencontrer des *valeurs*, ces jeunes gens qui se lamentent sur la difficulté de rencontrer la femme de leur choix, sauraient-ils les distinguer?

C'est pourquoi il importe de multiplier les occa-

sions qu'ils recherchent de se découvrir. La vie chère rend plus difficiles et plus rares les réunions? Pourquoi ne pas organiser en province ces *rallye* qui sont à la mode à Paris? On loue une salle de danse avec son buffet, pour quatre ou cinq bals par saison, entre quelques familles qui sont libres d'amener leurs relations. Les frais partagés deviennent supportables. Le seul fait d'être participant ou invité est une garantie. Remplacez, quand vous voudrez, la danse par la comédie de société, la musique, les jeux, la conversation. Prenez l'heure et le jour où les travailleurs sont libres. La jeunesse y gagnera à tout le moins de se distraire, et il importe qu'elle soit gaie. La gaieté est une forme du courage dans la vie.

Il manquera tout de même à ces réunions une maîtresse de maison. Une bonne maîtresse de maison, c'est le lien, le tact, la paix, la lumière, c'est précisément l'intelligence des âmes.

Les sports peuvent aussi être utilisés. Faites donc jouer cette jeunesse au tennis ou à tout autre jeu. Organisez des promenades aux environs de Paris pour les Parisiens, et, dans les villes de province, à la campagne. Le Club alpin, tenez, a fait merveille. Il a des succursales dans toutes les villes du sud-est. Toute une jeunesse a pris le goût de la montagne et de la marche. Là, on trouve cette bonne camaraderie, franche et loyale, de gens qui ont connu ensemble la fatigue,

l'endurance, quelquefois le risque. C'est une école de santé physique et morale. Je serais bien étonné qu'elle ne fût pas conseillère de belles unions solides et durables.

Il est vrai, enfin, que les carrières libérales sont très éprouvées. On les rétribue mal, par une grave erreur, et l'on y réussit tard. Mais pourquoi ne pas revenir aux longues fiançailles qui permettent au jeune homme de préparer son avenir tout en ayant le cœur fixé? Des collégiens, aujourd'hui, se marient, et au bout d'un an sont désabusés du mariage. Que n'ont-ils attendu en donnant des preuves de leur énergie, de leur travail et de leur loyauté?

XVIII

LE CODE CIVIL ET LES FEMMES

Parmi toutes les conférences consacrées à Napoléon à l'occasion de son centenaire, je n'en ai vu annoncer aucune qui portât ce titre : *Napoléon et le Code civil* (1). Rien, pourtant, n'est plus caractéristique de la manière impériale que sa façon de traiter la législation. Cet homme dont l'activité dévorante, selon la forte expression de Bourrienne, aurait voulu abréger la ligne droite, et qui croyait en la toute-puissance de la loi pour créer et maintenir les rapports sociaux, intervenait directement, et avec quelle clarté, et avec quelle fougue, dans les discussions du Conseil d'État. Souvent même, à l'issue des séances, il retenait à dîner quelques conseillers, et les débats se poursuivaient à table entre l'infatigable

(1) Depuis lors, Mᵉ Henri-Robert en a fait une.

conquérant et ses malheureux convives exténués et aphones.

Le mariage, pour lui, ne dérive pas du droit naturel. C'est la loi, toujours la loi, qui le crée. L'union conjugale est dans la dépendance de l'État. Cependant il comprend bien que ce n'est point là tout à fait un contrat comme un autre. Il le veut entourer de pompe et de prestige, et il songe à pasticher les cérémonies du culte catholique :

« L'officier civil, réclame-t-il, marie sans aucune solennité : cela est trop sec. Il faut quelque chose de moral. Voyez les prêtres : il y a un prône... »

Et l'on invente une liturgie, une petite lecture du chapitre VI aux époux, lecture qui, d'après Napoléon, devait « laisser dans l'esprit des époux des souvenirs qui les porteraient à interroger *la loi comme leur régulatrice* lorsque, pendant le cours de leur mariage, il surviendrait entre eux quelque difficulté ». Cette conception presque naïve de légiste domine, dans le Code, la constitution de la famille et celle de la propriété. Le droit, au lieu d'être la traduction de l'expérience humaine, devient une création artificielle de l'esprit humain.

Quels seront les droits des époux ? C'est encore la loi qui interviendra pour organiser la puissance maritale. Car le premier consul estime qu'on ne saurait affirmer trop haut la maîtrise du mari :

« Est-ce que vous ne ferez pas promettre obéissance par la femme?... Ce mot-là est bon pour

Paris surtout, où les femmes se croient en droit de faire ce qu'elles veulent. Je ne dis pas que cela produise de l'effet sur toutes ; mais enfin cela en produira sur quelques-unes... La femme ne s'occupe que de plaisir et de toilette. Il faut qu'elle sache qu'en sortant de la tutelle de sa famille elle passe sous celle du mari... Le mari doit avoir un pouvoir absolu et le droit de dire à sa femme : Madame, vous ne sortirez pas, vous n'irez pas à le comédie, vous ne verrez pas telle ou telle personne. »

Rarement la femme fut traitée avec un mépris aussi insultant. Et l'on comprend jusqu'à un certain point sa révolte contre le Code civil, révolte qui a en quelque sorte enfanté le mouvement féministe, mais qui menace, comme toute réaction, de dépasser la mesure. Elle travaille, elle aime, elle souffre, elle enfante, elle allaite ses enfants, elle les élève, — elle est épouse, elle est mère et parce que quelques dévergondées occupent ce Tout-Paris qui, dans la vie de la nation, ne doit pas compter, elle s'entend dire qu'*elle ne s'occupe que de plaisir et de toilette*. Le Code, il est vrai, ne le dit pas textuellement, mais il porte en bien des endroits la trace de cet injuste dédain, et il le sanctionne de ses articles.

Un excellent professeur de droit a donné la formule positive de toute législation : « Un peuple, dit-il, n'est pas libre de transformer d'un jour à l'autre sa langue ou sa littérature; il n'est pas

libre de changer complètement son droit public ou privé : langue, littérature, droit, portent fatalement l'empreinte des siècles, et l'homme, quoi qu'il fasse, se débat dans son passé ; le droit n'est donc point une création artificielle de l'esprit humain ; l'histoire d'une nation vient s'y réfléchir comme elle se réfléchit dans son langage. »

De même qu'il nous a fallu des mots nouveaux pour exprimer soit les nouvelles découvertes de la science, soit les nouveaux rapports que ces découvertes engendraient, il nous faut tenir compte à chaque instant dans notre législation de nos changements sociaux, de nos transformations sociales. L'homme ne peut ni se reposer, ni revenir en arrière. Il doit s'inspirer du passé et non s'installer dans le passé. Mais, en constatant la nécessité de ces changements, de ces améliorations, des esprits absolus, sans contact direct avec la vie humaine, ou rebelles à la tyrannie des faits et de la nature, sautent aux extrêmes, fondent des systèmes impraticables et voient le salut dans des bouleversements radicaux qui, sous prétexte de progrès, ramèneraient l'humanité à des siècles en arrière. Ceux-là sont plus funestes que les immuables conservateurs des formes anciennes, parce qu'ils font briller tous les mirages de l'utopie.

Ainsi les rédacteurs du Code n'avaient soupçonné ni l'importance de la fortune mobilière, ni celle du louage des services. Ils n'ont pas prévu

qu'il faudrait s'occuper un jour de la réglementation du travail. Et voici qu'au point de vue des droits de la femme il a fallu peu à peu élargir une législation qui avait empiété sur le domaine des mœurs, et sans doute faudra-t-il l'élargir encore.

Une loi (1[er] décembre 1900) a, par exemple, ouvert aux femmes l'accès du barreau. Il y avait dès longtemps des femmes médecins. Sauf la carrière militaire, pourquoi ne pas leur ouvrir toutes les carrières auxquelles elles sont aptes? La nature même se charge de les retenir. Elle a avantagé l'homme et c'est pourquoi l'homme doit user de sa force pour la défendre, la protéger, l'aider. Et même, si la carrière militaire est fermée aux femmes, rien n'empêcherait, m'écrit l'une d'elles, « qu'avec tous les ménagements désirables, les femmes libres de charges de famille n'accomplissent en temps de guerre un service à l'intérieur, soit dans les bureaux, soit dans les hôpitaux, et en contractent l'engagement ». Ne l'ont-elles pas fait en grand nombre dans la dernière guerre et faudrait-il une loi pour cela? De même, on peut prévoir qu'elles seront un jour électrices et éligibles. Sera-ce un progrès? C'est une autre question. Il conviendrait, pour la trancher, de savoir tout d'abord si le choix d'une élite doit venir de la masse.

C'est surtout la femme mariée qui découvre dans le Code des injustices à son endroit. Or son incapacité légale n'est point le résultat d'une

tradition unanime en France, comme on le croit trop souvent. En droit romain, la femme avait obtenu la libre disposition de ses biens paraphernaux. Il en était de même dans les pays français du droit civil, et, j'ajouterai, dans les États sardes. Au contraire, dans les pays coutumiers, le mari avait autorité sur les biens de sa femme. C'est le droit coutumier qui l'emporta dans le Code. Portalis, dans l'exposé des motifs, traduit, en l'atténuant, la pensée de Napoléon : « On a longtemps discuté sur la préférence ou l'égalité des deux sexes. Rien de plus vain que ces disputes... La prééminence de l'homme est indiquée par la constitution même de son être qui ne l'assujettit pas à autant de besoins et qui lui garantit plus d'indépendance pour l'usage de son temps et l'exercice de ses facultés. Cette prééminence est la source du pouvoir de protection que le projet de loi reconnaît dans le mari. L'obéissance de la femme est un hommage rendu au pouvoir qui la protège, et elle est une suite nécessaire de la société conjugale qui ne pourrait subsister si l'un des époux n'était subordonné à l'autre ». Ainsi passa dans le Code le principe de l'autorité maritale.

Toute une série de lois est déjà intervenue en faveur de la femme : loi du 16 novembre 1912 autorisant la recherche de la paternité dans la filiation naturelle ; loi du 13 juillet 1907 donnant à la femme mariée la libre disposition de tous les

salaires et produits quelconques de son travail, etc. Mais les femmes ne se déclarent point satisfaites. Elles s'insurgent contre les articles du Code qui refusent à la femme, même séparée de biens, le droit d'ester en justice, aliéner, donner, hypothéquer, acquérir à titre gratuit ou onéreux sans l'autorisation de son mari. Et aussi contre l'immuabilité du contrat de mariage qui impose pour toujours à la femme des obligations dont elle a pu ne pas mesurer la portée : il est certain que la situation matérielle des époux a pu varier et que tel régime qui convenait à une situation ne convient plus à une autre, et la Suisse, par exemple, a rejeté cette immuabilité du contrat de mariage. La plupart des femmes réclament le régime de la séparation des biens comme régime légal, en l'absence de contrat, au lieu de celui de la communauté. Mais la communauté avait été établie pour sauvegarder les droits de la femme, garantir son avenir. Un grand nombre, le grand nombre des règles établies par le Code doivent être interprétées dans un sens de protection. Il est à craindre que la femme d'aujourd'hui, éternellement femme, ne répète dans un autre sens le fameux : « *Et, s'il me plaît, à moi, d'être battue* », de Molière...

XIX

UNE RÉVOLUTION A LILLE

Ce n'est pas moins qu'une révolution. Pourquoi les révolutions partiraient-elles nécessairement de Paris ou de Versailles? Les 3, 4 et 5 décembre (1920) les États généraux de la Famille Française se sont tenus à Lille et ont proclamé leurs droits. A la vérité, cette magnifique manifestation n'alla pas sans quelques oublis ni sans quelque gaucherie que j'indiquerai tout à l'heure. Visiblement elle fut elle-même débordée par son importance. Elle croyait n'être qu'un congrès d'associations. Elle fut bien davantage, et l'on s'en aperçut lorsque, dans la vaste salle de la Nouvelle Bourse où s'entassaient plus de trois mille assistants, le général de Castelnau, président du Congrès, lut en présence de deux ministres la déclaration des Droits de la Famille. Tous ceux qui assistèrent à cette lecture et aux discours qui l'avaient précédée

en eurent l'impression. J'avais l'honneur d'être l'un de ces assistants. Sur l'exemplaire qui me fut remis de la déclaration, je relève ce titre : *simples notes sur les droits de la famille.* Ces *simples notes* sont devenues une proclamation. A ce seul échange on peut mesurer le travail accompli.

La scène fut inoubliable. Le général, en uniforme, s'avança au bord de la tribune. Il avait auprès de lui M. Isaac, ministre du commerce, et M. Breton, ministre de l'hygiène, le préfet du Nord, M. Naudin, le général Lacapelle, commandant le 1er corps d'armée et la place de Lille, des membres de l'Institut, des membres du Parlement, les présidents des Associations familiales, les présidents des Associations des pays dévastés. On sait la popularité dont il jouit, et qui est due précisément, autant qu'à son glorieux passé militaire, à son autorité de chef de famille et à ses trois blessures paternelles reçues au cours de la guerre. Blanc de cheveux et de moustaches, l'œil clair, le visage plein de finesse et de bonhomie, simple, sans apprêt, petit, ramassé, tassé, mais solide, il lut en détachant chaque mot, et chaque mot était cueilli, compris, acclamé par l'assistance. Et voici cette déclaration qu'il faut répandre dans toute la France où elle aura le même retentissement. Elle n'a que neuf articles, cinq de moins que le programme de M. Wilson pour la paix du monde :

La famille, fondée sur le mariage, hiérarchiquement constituée sous l'autorité paternelle, a pour fin de *transmettre*, *d'entretenir*, de *développer*, de *perpétuer* la vie humaine. Elle dispose à cet effet de droits imprescriptibles, antérieurs et supérieurs à toute loi positive.

I

La famille *a le droit de se multiplier*. C'est d'elle que la patrie tient ses citoyens, ses soldats, ses artisans, ses missionnaires, ses pionniers. Tout ce qui entrave la transmission de la vie — propagande immorale, désorganisation du travail, mauvaise répartition des profits ou des charges publiques — atteint la famille dans le plus essentiel de ses droits.

II

La famille a *des droits d'éducation*. Elle doit former le corps, l'intelligence, l'ame de l'enfant. Elle a donc le droit de mettre en œuvre tous les moyens légitimes qui concourent à cette triple fin, et spécialement d'entretenir avec l'*école* des relations suivies de collaboration et de contrôle.

III

La famille a le *droit d'être protégée* contre les fléaux divers qui la menacent de dissolution : licence des rues, des spectacles, d'une certaine presse ; alcoolisme ; tuberculose ; régime du taudis ; multiplication des divorces.

IV

La famille a *le droit de posséder*. Société vivante et concrète, naissant et vivant au milieu des biens extérieurs qui l'environnent, elle a droit, non seulement à un foyer décent, mais à l'acquisition facile d'un bien ou domaine familial, à la culture d'un fragment du sol national.

V

La famille a *le droit de se perpétuer*. Elle ne meurt pas plus avec les représentants temporaires de l'autorité domestique que l'État ne meurt quand disparaissent les dépositaires de l'autorité politique. La transmission héréditaire du patrimoine doit lui être garantie, sans que le bien familial soit amputé par d'excessifs impôts de mutation ou pulvérisé par le partage forcé en nature.

VI

La famille a le *droit de vivre de son travail*. Doit être proscrit tout régime de la production qui minerait les forces vives du père, de la mère, de l'enfant ou qui troublerait la vie familiale. Doit être assuré par des organisations appropriées, sous l'égide de la profession et de la loi, le salaire suffisant pour faire vivre la famille.

VII

La famille a droit à la *justice distributive*. Les impôts, les charges, les tarifs, les subventions, les allocations de vie chère, les pensions, doivent être calculés, non en fonction de l'individu seul, mais en fonction de la famille.

VIII

La famille, vraie cellule sociale, a *le droit d'élire* des mandataires aux assemblées de la commune, du département, de la région, de la nation. Le père dispose, en sus de sa voix personnelle, d'un nombre de voix égal ou proportionnel à celui des enfants mineurs non émancipés qui sont sous sa puissance. La mère vote au nom du père mort, absent, interdit, déchu.

IX

La famille étant la source de toute grandeur nationale,

de toute prospérité économique, c'est le bien familial qui doit être à la fois *inspirateur* et *coordinateur* des *lois sociales*. Toute loi, tout décret, toute jurisprudence, tout régime administratif, jugé, après expérience, malfaisant ou périlleux pour la famille, doit être réservé. Il faut donc que la famille ait sa part d'influence propre dans les organismes, quels qu'ils soient, qui ont pour fonction de préparer la loi ou d'en assurer l'exécution.

En un mot, Famille d'abord! Et le reste, si la famille est forte, unie et prospère, viendra par surcroît.

Pressez maintenant les termes de cette déclaration. Que dit-elle? Qu'une patrie est une assemblée de foyers, que l'idée du foyer est inséparable de l'idée de patrie. « La patrie, disait Joseph de Maistre, est une association, sur le même sol, des vivants avec les morts et ceux qui naîtront. » Une terre, un cimetière, des ancêtres, une famille, des enfants, voilà déjà ce qui veut durer, voilà déjà une patrie. Et M. Charles Maurras n'en donne pas une autre définition quand il écrit : « Une patrie est un syndicat de familles composé par l'histoire et la géographie. » La cellule nationale, comme la cellule sociale, ce n'est pas l'individu, c'est la famille. Ouvrez le *Traité de droit romain* de Savigny : « Les familles forment le germe de l'État, et l'État une fois formé a pour éléments constitutifs les familles, non les individus. Les rapports de famille servent à compléter l'individu, ils sont le complément d'une individualité défectueuse en elle-même. L'individu ne se présente pas simplement comme homme ; mais il se

présente comme époux, comme père, comme fils, et ainsi avec un mode d'existence rigoureusement déterminé et lié au grand ensemble de la nature. »

Pourquoi la déclaration de vérités aussi essentielles et aussi évidentes contient-elle les germes d'une révolution ? Parce que nous vivons en France depuis cent trente ans comme si ces vérités n'existaient pas. La Révolution de 1789 a proclamé les droits de l'homme abstrait, de l'homme-individu : elle a négligé les droits de la famille. Elle a proclamé la loi de l'égalité et la loi du nombre, et il est très curieux de constater que c'est au nom de l'égalité et du nombre que la famille prend sa revanche. En la négligeant, on est allé directement contre la loi du nombre et contre la loi de l'égalité. Il est arrivé en effet que le père de famille était mis sur le même rang que le célibataire dans l'exercice des droits civiques alors qu'en réalité il représentait plusieurs individus, et qu'il payait une charge beaucoup plus lourde. Longtemps la famille a souffert d'un ordre social qui lui était contraire. La guerre a fait éclater au grand jour les services qu'elle rendait — services si grands que, mieux comprise et plus féconde, la famille eût sans doute écarté la menace de la guerre — en même temps que la victoire, en raison des pertes, nous laissait l'angoisse du nombre. Dès lors, il est tombé sous le sens que le sort, que l'avenir de notre pays étaient liés au sort, à

l'avenir de la famille. Aujourd'hui cela ne peut plus se discuter.

Fatalement nous sommes en marche vers le vote familial, ou plutôt vers le vote véritablement universel. Quarante millions de Français, quarante millions de votants : les femmes votant ; les enfants votant, représentés par les pères, mères ou tuteurs. Et c'est bien là une révolution.

Il m'a paru, cependant, que tout n'était pas tout à fait au point dans cette assemblée des Associations familiales. Tout n'y est pas au point, peut-être parce que la direction en a été exclusivement laissée aux parlementaires et aux chefs d'industrie, et n'est point partie d'un plan général. On a lié en gerbe des idées généreuses dont on apercevait surtout les applications pratiques. Or, c'est la reconstitution même de l'idée de famille qu'il fallait viser, et c'est à quoi tend, beaucoup mieux, le document lu par le général de Castelnau, où l'on reconnaît la main experte d'un professeur de droit.

Enfin j'aurais souhaité qu'un hommage plus direct fût rendu à ceux qui furent, pendant tout le XIX[e] siècle, c'est-à-dire pendant le siècle du déchaînement de l'individualisme, les gardiens, les mainteneurs de l'idée de famille, un Maistre, un Bonald, un Balzac, un Le Play, un Auguste Comte, pour ne citer que des morts. La grande Révolution se montra plus équitable vis-vis de ses ancêtres, les Encyclopédistes, et Voltaire, et

surtout Jean-Jacques Rousseau. Elle avait bien compris, elle, que les idées mènent le monde, et que rien ne se fait sans la conquête des idées. Cet hommage aurait pu aussi ne pas oublier la religion qui, après avoir sous l'ancien régime conjuré les abus de la puissance paternelle, n'a pas cessé sous le régime individualiste de défendre les droits de la vie et la vertu du foyer. Le Congrès des Associations familiales de Lille ne s'était réuni que pour un certain nombre de résultats pratiques. Il a été débordé, je l'ai dit, par son propre succès. Car il s'appuyait sur la force fondamentale de toute nation.

XX

LE PRIX DE LA VIE

I

De temps à autre, les journaux annoncent qu'il va baisser, qu'il baisse, qu'il a baissé. Chacun respire et s'informe. Mais il en est de la baisse comme de cette fameuse Mme Benoîton qui était toujours absente : un jour on annonça qu'elle venait de rentrer, mais elle ressortit aussitôt. Le prix de la vie allait descendre, quand précisément il est remonté.

Serait-il dans la société bourgeoise le grand obstacle au mariage? Je précise : dans la bourgeoisie, car à la campagne les revenus de la terre ont compensé largement les dépenses et il est de fait qu'on s'y marie davantage, et de meilleure heure. C'est là un heureux symptôme pour notre

avenir français. Dans les milieux ouvriers, les salaires des hommes et ceux des femmes ont suivi une progression qui a permis de faire face aux difficultés nouvelles sans y répondre néanmoins tout à fait, mais là d'autres questions graves se posent : le manque de logement, ou son insalubrité, ou son insuffisance, les menaces de chômage et l'absence de la femme au foyer. Donc, pour la bourgeoisie, une femme d'expérience, mère de six enfants, grand'mère, qui vit parmi la jeunesse et que ces problèmes d'avenir préoccupent, d'esprit cultivé et distingué, pose la question avec une précision que j'estime un peu trop logique, mais la jeunesse d'aujourd'hui aime ces précisions et a du moins le mérite de n'avoir pas d'hypocrisie.

La crise du mariage, m'écrit-elle, ne disparaîtra que lorsque le jeune homme apportant 12.000 francs d'émoluments et la jeune fille 3.000 francs de rentes, il sera prouvé qu'un jeune ménage de notre monde ne se lance pas dans une aventure déraisonnable en fondant un foyer avec 15.000 francs de revenus. J'ai pris dix jeunes gens de 24 à 29 ans, leurs appointements comme ingénieurs, employés de banque, etc., (*encore ne faut-il pas citer les médecins ou avocats qui ne réussissent que beaucoup plus tard*) varient entre 8.000 et 14.000 francs par an. Je fais la moyenne de ce que gagnent ces jeunes gens : 12.000 francs. D'autre part, je prends 10 jeunes filles. Dans nos vieilles familles bourgeoises depuis 250 ans, et chrétiennes, on a beaucoup d'enfants, 5, 6, 7 en moyenne. L'aisance est devenue presque de la grosse gêne avec 35.000 ou 40 000 francs de rentes, on donne aux filles ce que coûte leur entretien, de 2.500 à 5.000 francs de revenus. Je prends donc la

moyenne de fortune de 10 jeunes filles dont j'ai les noms là, à côté des 10 jeunes gens, cela fait 3 à 4.000 francs de rentes par an. Nous arrivons en moyenne, en joignant les deux revenus, à 15.000 francs par an. En admettant que deux jeunes gens trouvent l'un chez l'autre les qualités désirées, qu'ils aient le désir de fonder un foyer sérieux où ils ne marchanderont pas la vie, où iront-ils à Paris avec 15.000 francs par an?... Ils ne se logeront pas, car il n'y a plus de quoi abriter les jeunes amours à Paris. S'ils se logent, ce sera à l'hôtel ou moyennant un loyer hors de leurs moyens. La nourriture, l'entretien d'une maison, la venue d'un enfant, sans compter la mise de fonds d'ameublement aussi restreint que possible, mais décent, et toujours onéreux : tout cela outrepasse grandement le modeste budget qui pouvait être suffisant avant la guerre. Les jeunes gens ont *peur de la vie*. Ont-ils tort ou raison?...

Il y a là un raisonnement trop rigoureux. Dès qu'il s'agit des hommes, il n'y a plus de mathématiques. Et voyez : la moyenne des jeunes gens de 24 à 29 ans ne gagnait pas 12.000 francs par an avant la guerre, tant s'en faut. Ils se mariaient tout de même. Que les difficultés aient augmenté, j'en tombe d'accord. Qu'elles aient augmenté au point d'être devenues insurmontables, je n'en crois rien. Car l'humanité s'est toujours débattue au milieu des épreuves. La grande erreur est de croire qu'elle cessera un jour d'en rencontrer. Les parents s'imaginent les pouvoir supprimer pour leurs enfants : cela est hors de leur pouvoir et le pourraient-ils qu'ils rendraient ainsi le plus mauvais service aux générations à venir. Le pain quotidien, seul, nous a été promis. Il n'a pas

encore manqué à ceux qui ont abordé la vie sans crainte avec toute leur bonne volonté. Ce budget de 15.000 francs est basé sur la vie à Paris : quelle obligation y a-t-il de vivre à Paris?

Ma correspondante parle ensuite des avantages de s'expatrier. Il y a assez à faire en France. Et nous avons l'avantage de posséder une colonie qui est la suite de la métropole, qui ne fait qu'un avec elle : Algérie, Tunisie, Maroc ne sont qu'une France prolongée. Certes je ne détourne personne de nos colonies. Elles aussi peuvent être extraordinairement développées. Les projets de notre ministre actuel, M. Sarraut, qui les connaît bien et sait tout ce que nous pouvons en attendre, sont destinés à hâter ce développement économique. Mais en France même, dans une France victorieuse, à restaurer, qui devrait être en pleine production, il y a place pour tout le monde, et largement.

Ceci, conclut ma correspondante, est le nœud de la question, en admettant que les hommes soient des énergiques, des valeurs, que les jeunes filles soient courageuses, raisonnables, mettons tout au mieux, et prenons cette moyenne de la situation de notre monde, vieille bourgeoisie chargée de famille, n'ayant pu faire fortune ni dans l'armée, ni dans les positions libérales à cause des charges, prenons ces moyennes, ne sont-elles pas déconcertantes en face de la livre de veau à 9 francs et d'un ressemelage à 15 francs, d'une bonne à 120 francs et du coût effrayant de tout? Que la vie baisse de moitié, et cela suffira Vous verrez la jeunesse, avec le privilège de ses vingt ans, se risquer dans l'aventure. Aujourd'hui... les jeunes gens se croiraient fous de faire une telle impru-

dence. Encore une fois, faut-il les blâmer puisqu'il n'y a pas de remède? Les situations intellectuelles ne sont pas rétribuées en rapport avec l'effort qu'elles ont nécessité.

Fous, c'est bien vite dit. Ce mot-là a la vertu de déclencher dans ma mémoire toute une tirade que j'ai retenue à trente ans de distance, comme on retient ses souvenirs de jeunesse. J'avais alors obtenu, à notre Académie de Savoie, un prix de poésie que je partageais avec mon voisin de campagne et vieil ami, le poète Emmanuel Denarié. Tandis que je célébrais *Rébecca*, il avait composé un acte sur *Memling*. Et, je le confesse aujourd'hui, ses vers valaient beaucoup mieux que les miens. Il méritait le prix tout entier. Or, dans ce *Memling*, un banquier d'Anvers, chargé de représenter la vie pratique et terre-à-terre, ayant traité de *fous*, lui aussi, ceux que l'art possède et qui méprisent l'existence matérielle, s'attirait cette réplique que je sais encore par cœur, tandis que je n'ai rien retenu de ma malheureuse *Rebecca* :

..... Il passait pour fou, sans doute aussi,
Le vieil Homère allant de bourgade en bourgade,
Pauvre aveugle, entonner l'éternelle *Iliade;*
Fou, Diogene écartant le royal appareil
D'Alexandre le Grand pour garder son soleil:
Fous, tous ces grands chercheurs dont la main vagabonde
Erre avec un flambeau dans notre nuit profonde;
Fou, l'artiste incompris à son œuvre obstiné
Et qui, tranquille, attend que son heure ait sonné,
Gardant son âme intacte et jamais assouplie.
Ah! si ceux-là sont fous, saluez la folie

Et courbez votre front sous le souffle emporté
Qui pousse tous ces fous à l'immortalité !
Je ne suis qu'un petit soldat de la cohorte :
N'osant me mettre au rang, je reste avec l'escorte
Où, quel que soit son pas, on a tout ce qu'il faut
Quand on marche en avant et qu'on regarde en haut.
Et si, trop grand pour moi, mon rêve un jour s'écroule,
Je poursuivrai malgré les dédains de la foule.
Tant pis si je piétine un peu votre or, tant mieux
Si je vais jusqu'au bout sans y jeter les yeux !...

L'avenir est aux audacieux et c'est bien à l'immortalité que vont aussi tous ces *fous* qui se marient, s'il est vrai, selon la parole de Taine, que la famille est l'immortalité terrestre. Et tenez, Madame, je vous citerai un autre exemple, que je tire d'une lettre que je reçois à l'instant. Elle contient en quelques phrases une émouvante biographie. Une jeune fille épouse un ami d'enfance. Tout jeunes tous les deux, ils s'aimaient depuis sept ans, autant dire depuis toujours. Le mariage fut célébré en janvier 1914. Le jeune ménage s'embarquait avec un revenu de 3.000 francs, y compris les appointements du mari, mais ceux-ci devaient promptement augmenter. Je laisse parler ma correspondante : « Nous avions cet enthousiasme qui fait qu'à vingt ans on croit pouvoir soulever le monde. Nous nous aimions de cet amour profond et qui peut tout. Notre plus grand souci était d'avoir une belle famille, et pour débuter nous achetâmes vite un bébé qui vint lorsque le père fut à la guerre, en fin octobre... Parti le 2 août, mon mari fut nommé

sous-lieutenant en mars 1916 et tomba devant Verdun le 2 août, juste après deux ans, avec le chagrin de ne pas voir son second fils que nous attendions trois mois après... Et maintenant ces deux enfants sont ma joie et ma consolation. A chaque minute en les regardant, je me dis : « Nous n'avons pas reculé devant le devoir. Dieu lui, m'a amplement récompensée. Pourtant ma vie a tous les soucis et les tristesses d'une veuve, d'une mère sans soutien et sans fortune... Revenue dans la vieille province de Bourgogne que mon frère, tombé trois semaines avant mon mari, à Salonique, aimait tant, je ressens une réelle force à mettre les petits pas de mes fils dans ceux de leur père et de leur oncle. La terre, la bonne terre natale, les visages amis, les vieilles coutumes sont autant de fils qui relient leurs petites âmes à l'âme de ceux qui sont partis... »

Qui donc, dans la vie, a regretté d'avoir osé? Les faibles, les pusillanimes, les médiocres. Cette lettre n'est pas pour eux.

II

Cette grande bourgeoise, dont j'ai cité l'opinion et qui posait avec tant de précision et d'intelligence et non sans quelque amertume le problème

du mariage dans les conditions de vie actuelle, veut bien compléter l'avis de son expérience :

Depuis ma dernière lettre, j'ai eu l'occasion de voir beaucoup de jeunes gens de notre monde et je me suis amusée à leur poser cette question : Combien voulez-vous de rentes pour débuter en ménage?... Savez-vous ce qu'ils m'ont tous répondu? de 24.000 à 30.000 à Paris? Tous calculent d'après leurs émoluments pour combler le déficit avec la dot de leur femme. Plus que jamais vous entendez cette phrase : « Il (ou elle) fait un beau mariage, le ou la fiancée *apporte tant* de rentes ». L'argent est le dieu, je ne crois pas trouver autour de moi deux jeunes gens désintéressés dans la société qui est la haute société bourgeoise. Tout le monde *a peur* et j'en reviens à ma première lettre : il y a peu de « valeurs » parmi les jeunes gens. — Ils aiment la vie facile ; mais faire un grand effort, épouser une petite dot, prendre la charge d'une famille future nombreuse, avoir de l'initiative... vous en trouverez un sur cent capable d'entreprendre cette lutte. — Les autres veulent du *fixe*, de l'aisance de suite, continuer leur vie de bureaucrate sans aléas. Ils se marieront avec le chiffre minimum fixé par eux et auront des enfants en proportion de ce chiffre. — Et pourtant c'est le fond catholique et sérieux du pays!

Un seul remède à tout cela : des jeunes gens énergiques, de volonté, des travailleurs, des VALEURS qui donnent confiance aux jeunes filles. — Elles iront au bout du monde avec tel caractère, ne se lanceront jamais avec le simple « bon petit jeune homme ».

Vous combattez ma logique et pourtant je suis de la catégorie des « romanesques »... J'ai un fils marié, il n'a jamais voulu savoir la dot de sa femme... avant la demande. L'on m'a traitée de légère, d'imprévoyante!... Je ne m'en repens pas du tout. Vous voyez que ma logique est imposée par ce que j'observe. Je vois dans

notre société haute bourgeoisie trois catégories de mariages :

1° Un sac + un sac = 2 gros sacs. Alors on se marie tranquille avec 30.000 ou 40.000 et plus de rentes et l'on aura un nombre X d'enfants déterminé.

2° Le mariage du jeune homme gentil, correct, petite situation banale dans un bureau avec une jeune fille riche. Les parents de la jeune fille achètent le jeune homme *qui fait prime*, car ils sont rares, et le bon jeune homme sera nourri par sa femme. Il a fait le *beau coup*.

3° Enfin je vois de temps à autre un jeune homme avec peu ou pas de fortune prendre une jeune fille pour elle-même et se dire : j'arriverai par ma volonté, mon intelligence, mon travail à rendre ma femme heureuse, à élever mes enfants, à faire une fortune — Ce sont ceux-là les « valeurs ». Pas une jeune fille intelligente n'hésitera à se lancer avec un tel caractère malgré les débuts difficiles. Elle aura confiance.

Peut-être suis-je sévère; mais je me suis amusée à prendre 60 jeune gens dans nos relations, j'en ai trouvé *un* capable de se lancer comme mon troisième numéro : Je prendrai la femme que j'aimerai, celle en qui j'aurai foi » ; en retour, soyez sûr qu'une fille sérieuse n'hésitera jamais, elle sera séduite par cette énergie et aura une confiance aveugle.

Donnez-nous des *valeurs*, et alors ce que vous appelez ma terrible logique s'effondrera d'elle-même !

J'ai eu 8 enfants, ma mère en a eu 10, et mes grand'-mères l'une 8 garçons, l'autre 9 enfants, je puis juger. — C'est abominable de voir la valeur que prend l'enfant unique grâce à sa dot. Les nez deviennent droits, les dos se redressent, l'intelligence pousse subitement aux filles uniques, c'est amusant et pitoyable ! — Cela prouve combien nos jeunes gens sont vils. Ce ne sont pas des *valeurs*.

Voyez au bachot leur infériorité, et c'est la petite élite qui va plus loin ! — Relevez le niveau intellectuel et

moral, ces jeunes gens jugeront la vie de plus haut.

Et puis, il y a sur tout cela un malentendu qui plane. Dans le monde les jeunes gens et les jeunes filles sont sur la *défensive ou ont peur*. Alors, les jeunes filles se replient sur elles-mêmes dans leur dignité et chacun passe à côté du Bonheur. *On ne se connaît pas*, c'est là le malheur. Le malentendu peut planer longtemps.

Les jeunes gens ont des idées fausses sur la jeune fille actuelle. Alors... la valeur masculine ne rencontrera jamais la valeur féminine : les valeurs masculines vont peu dans le monde, nous y conduisons nos filles pour qu'elles sachent plus tard y évoluer et elles n'y rencontrent guère que de « bons danseurs ». Comment donc faire?

Je ne vois aucune solution. — Il faudrait *se connaître mais on se fuit*. — On vit par petites coteries et c'est souvent dans la coterie voisine que l'on trouverait ce que l'on cherche. Les jeunes gens ne connaissent pas les jeunes filles, et réciproquement les jeunes filles ne voient pas assez de jeunes gens : ce sont toujours les mêmes.

Le problème est insoluble à mon sens et le bataillon des vieilles filles est appelé à s'accroitre considérablement.

C'est pourquoi les filles supérieures orientent leur vie vers les arts, ou les œuvres, ou les choses intellectuelles et n'admettent pas de vivre dans « l'attente de ce qui ne vient pas. »

Je crois que de ces *beaux mariages* faits avec le cœur l'intelligence, la volonté sortirait une bien belle France et plus de *valeurs* qui rendraient notre société moins médiocre... »

Ma correspondante, tourmentée par ce problème du mariage que la guerre et la vie chère ont compliqué, y revient encore dans une troisième lettre :

Croyez-vous que les parents ne souffrent pas de voir leurs filles vieillir seules ! Si, croyez moi. Surtout quand ces jeunes filles, qui feraient de bonnes mères et des épouses parfaites, n'ont pas un puissant dérivatif. — Je vois cela de près autour de moi.

Elles ne peuvent pourtant se mésallier complètement. Quand on possède une hérédité qui vous a affinée, il serait criminel de se vendre à un être trivial, vulgaire. Evidemment il faut passer sur quelque chose. L'oiseau rare féminin ou masculin ne se trouve guère, mais passer sur l'âme quand soi-même on vit par l'âme, cela me semble impossible. — En général les jeunes filles ne s'attachent pas à la beauté masculine. Cela me frappe. C'est une chose qu'elles sacrifient facilement. Elles ne tiennent pas à la fortune, mais à une position qui leur permette de vivre. Un homme de valeur, de volonté, de courage, de bonté peut épouser n'importe qui : on le suivra, on subira avec lui le sort le plus modeste. Quelle confiance peut avoir une jeune fille pour se lancer dans la vie avec un être sans énergie ? Elle devra toujours donner d'elle-même sans être soutenue.

Je ne veux pas me répéter indéfiniment. Il est plusieurs faits certains :

1° La jeune fille sans dot ne se mariera que difficilement dans cette période d'après-guerre.

2° Les jeunes gens ne prennent pas la peine de connaître, de découvrir la *vraie* jeune fille, celle qui garde soigneusement son « quant à soi » pour celui qu'elle aimera.

3° La jeunesse masculine *a peur*. Faute d'énergie, d'ambition, un peu faute d'intelligence (ceci dit tout bas). Les jeunes gens qui courent les bals (c'est là que nous les voyons) sont pour la plupart d'une médiocrité à faire pleurer !

Ce tableau est trop noir à mon sens. Donnez à cette jeunesse masculine, si éprouvée par la

guerre, le temps de reprendre ses nerfs, son calme, sa force de travail, son équilibre, et peu à peu, comptant mieux sur elle-même, elle recherchera moins la fortune dans le mariage. Le mariage, c'est long, et, malgré le divorce, ça ne se refait pas réellement. On en tire le bonheur ou le malheur de sa vie. Or il dépend de soi.

Pour un autre correspondant, cette *peur de vivre*, si fréquente dans la bourgeoisie, vient de s mauvaises méthodes d'éducation :

« Au lieu de laisser les jeunes gens improductifs jusqu'à 30 ans, de leur donner une instruction dont ils ne se serviront pas, il faut les lancer dans la vie pratique à 14 ou 15 ans, leur donner le goût de l'aventure, l'amour du risque. Les lois inexorables de la concurrence sacrifient les délicats. Fortifiez donc vos fils en vue de la lutte pour la vie. Le contact des réalités, très jeune, est pour cela la meilleure et même la seule école. Donnez à vos enfants une utile armature morale par le culte de la vie intérieure et religieuse. Et puis, dans leur intérêt même, forcez-les à voler de leurs propres ailes. Qu'ils voyagent ! Qu'ils s'instruisent à l'étranger des méthodes rivales. Et à 30 ans, au lieu d'avoir des enfants jalousement couvés, ignorants de la vie, bourrés d'une théorie souvent inutilisable, vous aurez des hommes au cœur trempé déjà pour la lutte, des valeurs qui sauront s'imposer partout à leur prix.

Cela est très discutable. Il me souvient qu'il y a vingt ans Demolins avait soutenu une thèse analogue : supprimons les études classiques, lançons nos enfants tout jeunes dans la vie et les affaires à la manière des Anglo-Saxons. Lemaître lui-

même avait été séduit. Et puis on s'est aperçu que le manque de culture aboutit à la routine et marque un temps d'arrêt dans le développement de la science et de son utilisation. Un rapport des Chambres de commerce se plaignit que nos ingénieurs, sans humanités, fussent devenus incapables de rédiger des rapports clairs et ordonnés...

III

En même temps que des correspondantes m'objectaient le prix de la vie pour en faire le principal obstacle au mariage, des correspondants, de qui j'attendais mieux, je dois le dire, m'exposaient leurs idées sur le problème de la vie matérielle. Que penser, par exemple, d'une lettre comme celle-ci? Elle vient de province, et elle a, en effet, je ne sais quoi de provincial dans son apparente désinvolture (1) :

Admettons que je sois un jeune homme ayant à dépenser (soit de ses revenus, soit de son travail) une somme de... par an. Mettons, pour la commodité, 50.000 francs par an (*Ce n'est pas mal.*. Voilà une vie large et facile en perspective. Mais si j'épouse une jeune fille sans fortune, mon train de vie ne sera-t-il pas considérablement diminué? Certes, l'homme qui cherche une femme riche alors

(1) De province me viennent des protestations contre le choix de cette épithète : *provincial.* — Où est la distinction de Paris, me demande-t-on?

qu'il ne l'est pas, je vous laisse le soin de dire ce qu'il est. Mais celui qui aime le luxe, lui demanderez-vous d'y renoncer en se mariant? Et n'est-il pas en droit de demander à sa femme de contribuer aux dépenses du ménage ou, pour employer un mot quelque peu inélégant mais explicite, de l'association?

Voilà, me direz-vous, paroles d'égoïste. Peut-être, mais peut-être qu'aussi bien l'égoïsme est le plus puissant moteur de nos actions. Excusez-moi, monsieur. Je m'oubliais à parler de choses futiles.

Et puis il y a l'amour. Un jeune homme, s'il a le cœur bien placé, ce qui est rare (*vraiment?*), et s'il aime une jeune fille, il ne songera pas à l'argent.

Mais l'amour, n'est-ce pas chose condamnable pour votre christianisme?...

Où diable mon correspondant a-t-il pris que l'amour dans le mariage était chose condamnable dans le christianisme? Je l'engage à lire saint François de Sales et les Pères de l'Église. Cette lecture lui sera profitable. L'amour chrétien élargit même l'amour humain, en fait le principe de la vie et lui veut une destinée immortelle. On est surpris de constater l'extraordinaire ignorance religieuse de tant de nos contemporains.

Reprenons son calcul : que fait-il de ses cinquante mille francs par an? J'imagine que ce garçon, qui aime le luxe, ne vivra pas en Diogène dans un tonneau, ou que ce tonneau sera rempli de Malvoisie comme celui où se fit ensevelir certain duc de Clarence. Sa femme lui coûtera-t-elle donc si cher s'il renonce à quelqu'une de ses dispendieuses habitudes? Voyez surtout ce dédain

pour les *jeunes hommes pauvres :* à eux les jeunes filles pauvres. Il les leur abandonne royalement.

Une vieille dame de chez moi, qui n'avait admis aucun changement depuis l'ancien régime et qui, par exemple, supportait mal que son fermier mît des bottes, estimant que des sabots lui devaient suffire, étant à son heure dernière, fut invitée par son confesseur à solliciter le pardon de ses fautes pour obtenir le paradis. Mais elle ne put mettre en doute que le paradis ne lui fût réservé, le purgatoire et l'enfer étant destinés aux autres classes : — Ceux qui ont gardé les cochons sur la terre, déclara-t-elle péremptoirement, les garderont aussi dans le ciel... Il y a ainsi des gens — ils seraient des premiers à se moquer de ma vieille dame et ils font exactement comme elle — qui estiment que tout leur est dû. Et c'est le cas de beaucoup de nos jeunes gens.

Voici un élève d'une de nos grandes écoles qui découvre partout cette recherche de l'argent, mais qui la déplore :

Deux élèves de ma salle tenaient devant moi ce joli raisonnement : — Si en sortant de l'école je gagne X francs par mois, je me marierai avec une jeune fille dont la dot me rapporte X francs par mois et tels que $X = X$ et non —. Ils parviennent ainsi à des chiffres de dot formidables. Mais est-ce que seuls les jeunes gens tiennent ces raisonnements ? Ne trouvons-nous pas de nombreuses jeunes filles qui écartent des jeunes gens sous le prétexte de situations inférieures? Certes, il est bon que la situation des deux partis s'équilibre autant que possible. Mais il est

bien rare que l'équilibre soit parfait... Les jeunes filles réclament des *valeurs* dans le mariage. Mais nous formulons le même vœu et ne voulons pas de ces poupées qui veulent se faire dorloter. Une femme doit être capable de subir des privations, même grandes, si les affaires de son mari l'exigent. Combien y en a-t-il qui abandonnent leur mari dans le moment que celui-ci aurait le plus besoin d'être réconforté et de se sentir aimé malgré tout ?

Où donc cette jeune expérience s'est-elle mûrie ? Je n'ai pas vu souvent une femme abandonner son mari dans l'épreuve, à cause de cette épreuve même. J'en connais au contraire que l'épreuve a retenues, par noblesse d'âme, par pudeur, quand elles se sentaient prêtes à l'éloignement. La lâcheté sentimentale n'est pas un vice féminin.

Un autre étudiant qui, après avoir préparé l'École polytechnique, s'est destiné à l'Institut agronomique — et il faut noter en passant le nombre des vocations nouvelles pour l'agriculture (la vie en ménage aux champs simplifiera peut-être la crise des loyers et ne coûtera peut-être pas un minimum de 15,000 francs par an) — m'écrit :

Le Français en général a comme idéal une certaine dose de confortable, de commodités, de satisfactions (*standard of life*, diraient les Américains) qui lui suffit. Tout effort supplémentaire, lorsqu'il l'a atteint, lui r pugne, dût-il être cent fois plus productif que ceux qu'il a faits pour arriver jusque-là. Et cela est particulièrement vrai en

agriculture, hélas! C'est, j'en ai peur, la cause de la vie chère.

Vous ne trouverez pas d'hommes en France (ou si peu) qui désirent gagner plus que ne le comportent les besoins du train de vie qu'ils se sont fixé. Et cependant, que d'entreprises à lancer, que d'œuvres à soutenir, que d'institutions à fonder, qui existent à l'étranger et pas en France (je n'en veux pour exemple que les universités libres, si prospères en Amérique).

Pour en revenir à la question, je crois que la dot satisfait parfaitement ces aspirations françaises. Un jeune homme ayant 6.000 francs de rentes épouse une jeune fille qui en a autant. Il a une situation de 12.000 francs qui ira à 25,000 dans 30 ans. Il est casé : sa famille est dans la joie, sa belle famille aussi.

Dans un pareil mariage, la dot lui assure une fois pour toutes une « honnête aisance » et le dispense en même temps de tout effort créateur. Il n'a plus qu'à suivre paisiblement la filière administrative, ou passer tous les jours au bureau signer un certain nombre de papiers, pour que son affaire marche, mais sans se développer.

Naturellement, à cette loterie du mariage qui décidera non seulement de votre bonheur conjugal, mais aussi de votre confortable, on cherche à gagner le gros lot, et on ne s'occupe guère de l'amour...

Je crois que l'erreur du Français réside beaucoup dans le manque d'ambition. On m'a cité, j'ai vu bien des cas d'hommes qui ne cherchent pas à développer une affaire, même avec une grande facilité, parce qu'ils gagnent assez et ont peur de se donner du mal. Combien de camarades ai-je entendu faire leur profession de foi dans ce sens?

Ah! mais voilà un témoignage fort intéressant, venant d'un nouveau, d'un jeune homme qui entre en carrière. Et voilà de quoi répondre à ceux qui

accusent les difficultés de la vie. La victoire doit nous donner une génération plus ambitieuse, plus audacieuse plus productive. Elle a malheureusement été diminuée, ravalée, sabotée. Il lui faut rendre tout son lustre. Nous en avons besoin autant moralement que matériellement. Il nous faut une jeunesse qui travaille. Déjà le travail est devenu une noblesse, et qui ne travaille pas est méprisé. Mais il faut augmenter le rendement de ce travail. M. Louis Madelin, dans sa conférence sur *Napoleon homme d'État*, montrait la prodigieuse puissance de travail de l'Empereur galvanisant toutes les apathies, toutes les inerties, décuplant toutes les énergies. C'est d'en haut que doivent nous venir l'élan, l'ordre, l'esprit d'organisation dont nous avons besoin pour nous relever de nos ruines et mettre en valeur notre victoire.

IV

Ce chiffre de 15.000 francs par an pour un jeune ménage bourgeois, fixé par une femme d'expérience dont j'ai critiqué l'excès de logique, m'a valu de nombreux commentaires, les uns approuvant, les autres contestant, et je dois dire que les témoignages de ces derniers sont beaucoup plus savoureux, comme si le cœur se rétré-

cissait à mesure que la fortune augmente (1). Un rédacteur au ministère, de vieille noblesse provinciale, qui est à ses heures un poète aux beaux rythmes larges et qui n'a pas oublié ses origines auvergnates, m'écrit :

Votre correspondante estime qu'on ne peut pas vivre à Paris avec 15.000 francs. Cette dame ne doit être ni savoyarde ni auvergnate. « Et d'abord quelle nécessité de vivre à Paris ? » objectez-vous au jeune ménage timoré. Comme vous avez raison ! A 25 ans, on devrait n'avoir peur de rien. Mais, en admettant même la nécessité de vivre à

(1) Un ménage d'ingénieur, sans enfant, m'écrit d'Asnières qu'il ne peut joindre les deux bouts avec un revenu de 19.000 fr. (17.000 fruit du travail).

De Soissons un jeune ménage m'assure qu'il vit très bien avec mille francs par mois, et même fait quelques économies. Le mari achevait ses études quand il voulut se marier. On l'invita à attendre. En trois ans de fiançailles, il se fit une situation. Et le ménage est très heureux d'avoir réalisé son *cher budget*. « Nous ne sommes pas les seuls à vivre ainsi », m'écrit la jeune femme ; la guerre, semble-t-il, a un peu atténué cette terrible question de la dot : autour de moi, je connais plusieurs jeunes ménages qui n'ont pas craint de se lancer comme nous, confiants dans leur avenir, dans leur énergie persévérante. Je connais des jeunes femmes habituées, comme jeunes filles, à tout le confort, à un service impeccable, qui se sont contentées de débuts très modestes, faisant presque tout par elles-mêmes afin de suivre le mari de leur choix, et je suis sûre que beaucoup de jeunes filles feraient de même si les jeunes gens avaient plus d'audace, moins d'égoïsme, étaient plus résolus à payer de leur personne. Jeune femme très heureuse, je ne puis que regretter de voir tant de charmantes jeunes filles destinées au célibat par suite de l'injuste préjugé en cours dans nos milieux qu'à moins de dot ou de 15.000 fr. par an, on ne peut fonder un foyer... Si notre exemple peut encourager les timides qui hésitent à se marier sans fortune avec une compagne de leur choix, je suis heureux de vous avoir communiqué notre modeste budget... »

Paris, il est certain qu'un jeune ménage y peut vivre avec 15.000 francs. Car, précisément avec 15.000 francs, j'y vis avec ma femme et quatre enfants de 8 à 15 ans. Nous manquons parfois de viande, de volaille et d'œufs, mais non pas de pain, ni de pommes de terre, ni de poisson. Un énorme fromage venu d'Auvergne chaque automne nous aide fort à passer l'hiver. Il est vrai que j'ai imposé à mes quatre enfants l'amour du fromage et qu'ils l'aiment comme ils aiment tout. En fait de luxe, j'ai de nombreux livres et la santé de mes enfants. C'est quelque chose.

... Est-ce à dire que je sois satisfait du temps où nous vivons ? Certes non. J'ai un gros souci. Mes trois filles n'auront pas de dot appréciable. Qu'à cela ne tienne : j'espère pouvoir les mettre à même de gagner leur vie. Fût-ce comme dactylographes. Mais qui épouseront-elles ? Ne seront-elles pas « déclassées » ? Pourront-elles épouser quelqu'un qui ait une éducation adaptée à la leur ? Une espèce de rétrogradation sociale peut être douloureuse pour elles, pour leur mère, pour moi...

De Belfort me vient cette lettre :

« N'ayant pas 15.000 francs je vis en province, il est vrai, avec ma femme et mes trois enfants de 1 à 9 ans. Les soirées à la maison et les promenades du dimanche réunissent toute la famille joyeuse et tiennent lieu de café-concert et de cinéma inconnus. La santé et le porte-monnaie n'y perdent rien... Je me permets de dire à ces jeunes hommes qui subordonnent le mariage à une situation aisée qu'ils font fausse route : les privations pénibles, de toute nature, sont largement compensées par la joie et le bonheur qui règnent dans toute famille humble et modeste.

Oui, mais à Niort, un lieutenant avec sa femme et ses deux enfants (3 et 6 ans) assure ne pouvoir boucler son budget qu'avec 19.000 francs.

A Vannes, un agent d'assurances nouvellement marié et par conséquent sans enfant ne s'en tire qu'avec 18.000 francs.

A Tarbes, un nouveau ménage a dû dépenser 31.000 francs pour se meubler convenablement.

Un professeur de lycée à Châteauroux (cinq personnes : trois enfants, 6 ans, 2 ans, 6 mois) fixe son budget à 22.500 francs.

Et tout un lot de fonctionnaires se plaint par lettres que la vie soit impossible avec les appointements actuels, car il faut au moins 12.000 fr. par an, disent-ils modestement, pour vivre en famille, et ils ne les ont pas toujours.

En revanche, des veuves, des retraités, de petits rentiers se scandalisent du chiffre de 15.000 fr. : « Vous n'avez donc pour lecteurs que des nababs ou des comtes de Monte-Cristo qui n'ont qu'à puiser dans des coffres remplis d'or pour satisfaire leur luxure? » Ils vivent avec six mille francs, avec trois mille. Ils disent la misère des vaincus de la vie, des humbles, des tout petits.

Le travail de la femme n'est pas un obstacle à son mariage. Je sais telle jeune fille qui, ayant perdu son père et contrainte brutalement à gagner sa vie — très intelligente, il est vrai, débrouillarde, fort belle d'ailleurs et d'une dignité qui savait la protéger — fonda à 18 ans, avec une amie, un atelier de dactylographie. Elle vient de se marier, à 25 ans, avec un ingénieur dont elle *tapait* les rapports. Elle est aujourd'hui

aux États-Unis et ses conseils, son jugement, son art de s'organiser valent la plus belle dot.

Précisément de jeunes sténo-dactylographes me donnent leurs chiffres de recettes. Il est vrai qu'elles savent l'anglais et sont placées comme secrétaires auprès de chefs de maisons françaises ou américaines. Mais enfin elles gagnent de 8 à 12.000 francs. — Que notre mari en gagne autant, m'écrivent-elles, et nous vivrons à deux, et même à trois avec l'enfant (1), et nous ne serons pas malheureux! — Oui, mais nous entrons dans la question du travail de la femme mariée, déjà traitée.

D'anciens combattants se montrent hésitants devant la vie bien plus que devant la mort. L'un d'eux qui, pourtant, connaît l'anglais, l'allemand, l'espagnol et sait la sténo-dactylographie, se plaint du chiffre des appointements attribués aux employés de banque, quatre ou cinq cents francs par mois, dit-il :

Nous autres jeunes hommes qui avons fait la guerre et qui voyons beaucoup d'amis mariés se débattre au milieu des difficultés actuelles de l'existence, ne voulons pas être assez fous ou inconscients pour tenter la même aventure. La femme hors du foyer est une absurdité. L'homme seul doit être capable d'assurer l'existence de la famille. Or ce n'est pas avec quatre ou cinq cents francs d'appointements par mois que l'on peut risquer de se marier. De plus, il faut des logements. La moyenne des jeunes gens

(1) *A trois*. On ne prévoit donc qu'un enfant. Si c'est là tout l'avenir de la race !

ne gagnait pas 1.000 francs par mois en 1914, dites-vous. Non, mais la vie en 1914 n'était pas augmentée de 400 p. 100 au moins. Et puis 1.000 francs n'est pas la moyenne : peut-être l'est-elle pour les étrangers et les embusqués qui ont pris la place de ceux qui ont fait leur devoir. La crise du mariage et de la dépopulation ne cessera que lorsque la crise de chômage aura été enrayée et que les appointements seront en rapport avec le prix de la vie.

... Il y a assez à faire en France ? Oui, c'est vrai, il y a des régions libérées à reconstruire et il n'y aura jamais assez de monde pour réparer tant de ruines, mais alors pourquoi avons-nous tant de chômeurs ?

Rien de plus juste. Oui, il faut introduire plus de vérité humaine dans les affaires et les salaires. Il est indispensable qu'il y ait une proportion entre le prix de la vie et les appointements. Et le chômage actuel est incompréhensible. La plupart de nos maux viennent de l'inutilisation de la victoire. Notre pays, saigné et ruiné comme nul autre, n'a pas été suffisamment aidé par nos alliés. En face de nous, l'Allemagne, avec ses terres et son outillage industriel intacts, n'a pas acquitté sa dette. Nous manquons de matières premières. Nous manquons d'esprit d'entreprise. Et peut-être manquons-nous de cette direction qui sait répandre partout l'ordre, l'activité, le travail, le goût et l'amour de produire.

C'est encore un ancien combattant qui recule devant le péril du mariage comme s'il s'agissait d'un obus de 400 :

Ma génération ne connaît plus les belles illusions capables d'étouffer l'éloquence des chiffres ou de suppléer à leur insuffisance. Nous avons vécu trop d'aventures pour en tenter de nouvelles, surtout sur un terrain aussi scabreux. Le sens des réalités, fruit d'une expérience longue et sévère, nous a trop pénétrés pour ne pas nous imposer l'obligation impérieuse de mettre à la base du mariage le minimum de garanties indispensables à en assurer la sécurité.

Peut-on nous taxer de faiblesse ou de timidité parce que nous nous montrons prudents ou scrupuleux? N'est-ce pas parce que nous nous faisons une haute idée de l'union légitime et chrétienne, de la dignité de l'épouse dont le rôle doit avoir une si grande importance dans l'existence, que nous tenons à ne pas agir inconsidérément?

La vaillance, l'audace, la témérité même, quoi de plus facile quand on est seul? L'imprévu est un stimulant et qui de nous, à 20 ans, n'en a pas connu l'irrésistible attrait? Mais du jour où une compagne délicate vient se confier à nous, du jour où nous devenons responsables de son bonheur, de son avenir et de celui de la future famille dont nous allons former les premiers éléments, c'est alors que le poids de la vie actuelle se fait trop lourdement sentir et que, très loyalement, devant la tentative trop incertaine, on reste sceptique et hésitant.

Et c'est la seule raison pour laquelle beaucoup de mes semblables, conscients de la charge qu'ils ont à assumer avec des moyens autrefois suffisants mais aujourd'hui trop précaires, restent vieux garçons malgré le peu d'attrait et l'apparence d'égoïsme de cette situation.

La seule raison? Je ne la crois pas très sérieuse. Supposera-t-on que ces vieux garçons vivront toute leur vie en état de chasteté, habitant des

taudis et mangeant dans des gargotes? Non ; alors il s'agit de savoir si l'existence qu'ils se sont arrangée ou qu'ils ont l'ambition de s'arranger sera moins coûteuse que celle d'un ménage. L'âge mûr et la vieillesse prennent d'étranges revanches sur les vieux garçons et peut-être feraient-ils bien d'y penser. Puis, quel mépris pour la femme dans cette profession de foi! Cette compagne délicate, mais vous ignorez donc quel courage elle peut déployer? Vous n'avez pas eu de mère, de tantes, de sœurs dont vous avez eu l'occasion d'admirer l'ingéniosité dans les difficultés matérielles, l'endurance, la jolie et gaie acceptation? Vous n'avez jamais regardé, dans la rue, ces jeunes filles, frêles quelquefois, et s'obligeant pour ainsi dire à la résistance, courant à l'atelier ou aux leçons qu'il faut donner? Mais le courage de la femme dans la vie, devant la douleur, très souvent dépasse celui de l'homme. Et il lui est léger et naturel quand c'est l'amour qui l'inspire.

Ce sera ma réponse à tous ces réquisitoires contre la femme que m'envoie tout un lot de misogynes qui, sans doute pour s'être trompés ou avoir été trompés, généralisent leur rancune. Heureusement il en est d'autres qui montrent plus de confiance pour fonder un foyer :

Un jeune ménage peut très bien vivre à Paris avec 15,000 francs, quand de vieux ménages s'en tirent. C'est à peu près ce que je dépense et j'ai femme et enfants (les

enfants au pluriel). Evidemment il faut calculer, se refuser bien des agréments, mais on n'est pas sur la paille.

... Qu'une certaine bourgeoisie, foncièrement païenne, raisonne comme votre correspondante, je connais le refrain qui n'est pas nouveau. Mais le malheur des temps est que les chrétiens raisonnent comme les autres. Du reste, il n'est pas besoin d'être catholique pour voir où ces beaux calculs nous mènent. C'est la pire imprévoyance sous les dehors de la prévoyance... On ne saurait être trop dur pour les parents qui calculent de trop loin pour leurs fils qui les découragent à l'avance par une certaine mathématique et qui nous gâchent notre jeunesse en la paralysant.

Voilà qui est assez bien vu. Cherchons maintenant les moyens de rendre à cette jeunesse la confiance.

V

Faudra-t-il donc dénoncer *la grande pitié* des professions libérales (professeurs, ingénieurs, magistrats, officiers, fonctionnaires, etc.)? Je découvre tantôt de la détresse et tantôt de la révolte — ici la douleur et là un état d'esprit amer et irrité. Parmi ces confessions, je choisis celle-ci, qui est calme, digne, sans exagération d'aucune sorte. Situation sociale : ingénieur. Le père, officier décédé. La mère, fille de petits bour-

geois provinciaux, ayant quelques terres dans les régions dévastées :

J'ai fait des études longues, coûteuses, j'ai réussi à de nombreux examens. A la guerre, j'avais encore un an d'études à suivre dans une grande école pour conquérir un diplôme d'ingénieur. J'ai été sous-lieutenant, puis lieutenant : une blessure et cinq citations. Les propriétés de ma mère ont été détruites dans les provinces anéanties du Nord. Au retour j'ai terminé mes études et j'ai essayé de remettre un peu d'ordre dans les questions compliquées des dommages de guerre. En même temps, j'entrais dans une grande société en qualité d'ingénieur. J'y gagne 12.000 francs par an. Ce que je pourrais faire d'économies passe en frais d'expertise, honoraires d'architecte, le gouffre où se perd tout ce qui restait aux malheureux sinistrés. Je vis à Paris avec ma mère, âgée. Nous avions une bonne avant la guerre : maintenant ce n'est plus possible. Mon travail à l'usine me prend tous les jours mon temps et mes forces : je quitte la maison à 6 heures 30 du matin pour n'y rentrer qu'à 7 heures du soir, car c'est en banlieue qu'il me faut aller et nous avons gardé notre petit appartement de Paris. Je déjeune pour 3 francs dans un humble restaurant de barrière, coude à coude avec des ouvriers. Un peu honteux de mon veston et de mon faux-col (*pourquoi ?*), je me fais passer là pour comptable, ce qui laisse tolérer ma présence. Le dimanche matin, toute ma matinée est encore prise par l'usine.

Avec ce genre de vie, où voulez-vous, monsieur, que je rencontre la jeune fille rêvée ? Dans le métro, en tramway ou chez le marchand de vin ? A la maison, nous ne recevons pas, évidemment. Les quelques relations de ma mère, je puis aller les voir le dimanche après-midi, mais alors je me heurte à un cercle vicieux. Pour connaître, apprécier une jeune fille, ne pas tirer au hasard un numéro à la loterie du mariage, il faudrait la voir sou-

vent, causer avec elle. Or, dans notre monde, cette sorte d'enquête mutuelle sur les goûts communs n'est tolérée qu'après les fiançailles. On ferait des réflexions désobligeantes si chaque dimanche j'allais dans la famille d'une jeune fille pour étudier le caractère de cette fiancée possible. Pour connaître une jeune fille et savoir d'elle si elle est digne d'être épousée, si elle plaît, si on pourrait s'accorder, il faut lui être fiancé. C'est mettre la charrue avant les bœufs...

Est-il vrai qu'on en soit resté, dans certains milieux bourgeois, honnêtes et craintifs, à ces habitudes surannées de demi-séquestration pour les jeunes filles? Elles sont élevées aujourd'hui moins secrètement. C'est en elles-mêmes qu'elles doivent puiser la dignité qui les défend. Que ce milieu de bonnes dames invite donc quelques jeunes filles et quelques jeunes gens à l'heure du goûter et leur donne l'occasion de se voir, de se connaître. A quoi servirait la vieillesse sinon à répandre un peu de bonheur, à aider la jeunesse adroitement et intelligemment? Mais je continue ma lecture :

Vous allez me dire : sortez, allez dans des réunions, des bals. C'est très joli Mais quand, le soir, on a terminé une longue journée passée à circuler dans l'usine, je vous assure qu'on n'a pas envie d'aller au théâtre ou au bal. Et puis il faut savoir danser. Cela me serait sans doute plus utile dans la vie que des notions précises sur la polarisation rotatoire. De même le bridge, tous les jeux de cartes, le tennis et tous les sports. Je ne pratique rien de tout cela. Comment pourrait-on épouser un être aussi peu sociable que moi?...

Songez, monsieur, qu'il y a bien des jeunes gens dans mon cas : ils ne sont pas très riches, ils voudraient une femme honnête, pas dépensière, qui ait leurs goûts. Ils ne savent où la trouver. La nécessité de gagner leur vie leur prend tout leur temps, au point qu'ils ne trouvent pas une minute pour aller dans des réunions où ils pourraient espérer la rencontrer. Je ne parle pas de tous les plaisirs intellectuels dont ils se passent par force : musées, concerts, expositions, conférences, lecture même. La vie chère est cause qu'ils ne se marieront pas, ou bien tellement tard qu'ils n'auront plus l'enthousiasme, la foi au bonheur. Que doivent-ils faire ?...

Eh bien, mais se marier, puisqu'ils le désirent. La vie que dépeint mon jeune ingénieur est, en effet, fort maussade. Mais d'abord, n'est-il pas terriblement tenu dans son usine ? S'il y rend de grands services, s'il est consciencieux et intelligent, son patron a grand tort de le surmener. C'est une mauvaise entente des affaires. Pour obtenir le maximum de rendement humain, il faut beaucoup de psychologie. Il importe de rendre le travail agréable si on le veut productif, d'inspirer confiance à ses employés si on veut leur demander à un moment donné un grand effort. Et tenez : un patron me racontait, il y a quelques jours, devant quelques-uns de ses collègues, qu'il avait envoyé sa secrétaire qui n'est plus jeune (ceci pour écarter les commentaires) dans le Midi. Étonnement de ses confrères. — Vous gâchez le métier. — Quelle erreur ! répondit-il. Quand je donne de grands coups de collier, je surmène ma

secrétaire. Elle avait besoin de repos : je lui en ai donné, à mes frais naturellement. Le travail que j'obtiens d'elle par quelques bons procédés comme celui-là, dépasse de beaucoup ce qu'il me coûte. — Voilà un patron doué de psychologie. Nous n'en tenons pas assez compte dans les rapports humains.

Est-ce bien dans les bals que se concluent beaucoup de mariages? J'ai des doutes. Tant de jeunes filles qui ont tourné tous les soirs, qui sur toutes leurs robes de bal ont porté, imprimées, les mains successives de leurs danseurs, ne se sont pas mariées. Car voyez cette exquise politesse des jeunes gens aujourd'hui. Ils dansent la main nue, comme les paysans à la campagne. Est-ce parce que les gants sont trop chers? Alors, de la moiteur de leur paume, ils marquent trop souvent le corsage de leurs danseuses. Celles-ci doivent renouveler leur toilette : serait-ce donc moins cher que les gants de ces messieurs économes? Il est vrai qu'elles ne les prennent guère au sérieux. L'une d'elles n'appelait-elle pas son équipe de danseurs : *mon écurie de courses ?* Mais il y a d'autres réunions que les bals. Tant de vieilles gens qui n'ont plus rien à faire devraient bien s'occuper de la jeunesse.

En revanche, des ingénieurs agronomes me disent leur contentement. La terre, comme toujours, a été bonne conseillère. Tel jeune ménage, d'un grand nom, mais sans fortune, — lui parti

au front à 17 ans et marié au sortir de la guerre, elle toute jeune et qu'il savait sérieuse et brave, — s'installe sur une exploitation agricole, y trouve le bonheur, les ressources, la sécurité. L'Institut agronomique est aujourd'hui recherché. Un de ses anciens élèves m'invite à plaider la cause de l'agriculture auprès des jeunes filles et de leurs mères : aux champs, assure-t-il, la vie est aisée, et ces jeunes filles, venues de la ville, plus actives, moins endormies, douées de plus d'initiative, sauront la rendre attrayante. Mais elles n'aiment guère la campagne.

D'autres correspondants font le procès de nos mœurs, à la manière des personnages expérimentés de Balzac dans *le Curé de Village*. L'un voit une amélioration du mariage dans la suppression de la dot. Un autre somme la bourgeoisie de se désencroûter et, pour cela, de renoncer aux études classiques : les jeunes gens devraient être lancés beaucoup plus tôt en carrière, débuter à 14 ou 15 ans : ils réussiraient beaucoup plus vite et disposeraient de leur avenir. Or je me souviens — je le répète — de certain rapport de nos chambres de commerce au sujet de la diminution de notre culture générale. Elles avertissaient les pouvoirs publics que cette diminution avait une fâcheuse répercussion sur la direction des affaires et que cette répercussion se reconnaissait au manque d'ordre, de clarté, d'ordonnance dans l'exposé, de logique dans l'argumentation, de

style dans la rédaction — et par le style il faut entendre l'appropriation du terme aussi bien que la connaissance de la grammaire. Si nous voulons créer ou plutôt développer ces individualités supérieures qui, seules, réalisent des progrès dans les sociétés humaines, il convient d'entretenir notre culture. Encore faudrait-il le pouvoir.

Un industriel désabusé met le doigt sur une autre plaie qui est l'envie.

Avoir de l'ambition, grandir, développer son œuvre : mais réfléchissez, monsieur, non pas à ce que cela demande de peine, de volonté, de travail, mais à ce que cela suscite d'embûches, d'animosités, de jalousies, de haines! On nous a inoculé il y a un peu plus de cent ans le microbe d'une idéologie qui n'existera jamais dans la nature : *l'égalité*... Cette fausse maxime n'a abouti qu'à exciter l'envie et depuis 30 ans, par suite du suffrage universel dont le pouvoir est dépendant, à développer partout la jalousie. Là gît l'explication du : pas d'histoires, pas d'affaires, passons inaperçus. La réussite, au lieu de nous apporter des satisfactions, l'admiration des contemporains, la gratitude du pays, ne nous offre que des ennuis croissant avec notre ascension.

C'est l'idée du *Repas du Lion* de M. de Curel. Les êtres supérieurs, en se servant eux-mêmes, servent tout le pays dont ils accroissent la vie. Encore faut-il qu'ils ne se fassent pas la part trop belle et n'oublient point la solidarité sociale.

XXI

LES NOUVELLES AMAZONES

J'ai noté, dans un journal, cette nouvelle : trois jeunes filles viennent d'obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe. Décidément, aucun examen ne les rebute.

Au moment de clore cette enquête et de chercher en quelques chapitres non pas une conclusion assez difficile à donner dans l'incertitude de notre temps, mais un point de vue raisonnable d'où envisager l'avenir, je feuillette à nouveau l'innombrable correspondance que je n'ai pu utiliser qu'imparfaitement. Encore une fois, je m'excuse de n'avoir pu répondre à mes lecteurs. Je m'étais interdit toute réponse aux cas individuels. Les questions d'ordre général, je les ai exposées en m'efforçant d'être impartial. Voici que, dans ce flot de lettres, je retrouve celle-ci qui est signée d'un groupe de bachelières. Un groupe assez im-

portant : dix signatures. Elle est à elle seule une excellente plaidoirie, un peu agressive, en faveur de l'instruction de la femme. Nos modernes amazones ont des armes pour se défendre et même pour attaquer. Il serait dommage de ne pas les voir à l'exercice. Je publie donc leur lettre collective, — qui sera la dernière de mon enquête :

Monsieur,

Vous ne sauriez croire quel intérêt vos études sur la société d'après-guerre excitent en nous. Quand je dis nous, je veux parler d'un groupe de jeunes filles de province, qui ont eu la malheureuse idée de passer leur bachot. Car, en effet, cela suffit, comme vous l'avez fort bien fait remarquer, pour leur ôter tout leur charme aux yeux de messieurs les jeunes gens et souvent de leurs prudentes mères. Ils craignent, et certains sont persuadés que la jeune fille bachelière ne possédera jamais les précieuses qualités domestiques de leurs mères et de leurs grand'mères. Elle ne saura ni faire la cuisine, ni tenir sa maison, ni élever ses enfants. Planant d'habitude dans les sphères supérieures de la science, toutes ces humbles besognes lui sembleront au-dessous d'elle. Elle passera sa vie à lire, dédaigneuse de tout ce qui n'est pas occupation intellectuelle ou artistique.

Or ceci est tout à fait faux. Ce n'est pas parce nous avons partagé jusqu'à un certain point les études des hommes que, ces études finies, nous voulons nier le rôle de la femme dans la maison et auprès de ses enfants. Tout au contraire, que ce soit le résultat de nos études ou de l'évolution actuelle, nous avons pris contact plus tôt avec les difficultés de la vie, et nous savons qu'elles sont nombreuses. Nous avons cherché dans le travail une arme pour les vaincre, si nous devons nous trouver seules

dans la vie pour les combattre. Mais si, et c'est ce que nous préférons, soyez-en sûr, un autre les combat pour nous, nous serons heureuses et fières de tenir à son foyer la place honorable et utile entre toutes d'où nos ancêtres répandaient dans la famille le bien-être matériel et faisaient rayonner l'affection qui réconforte et qui soutient.

Et ce sont nos études, nos bachots, ces atomes de science, qui nous empêcheraient de tenir cette place? Pourquoi? J'ai, dans le cercle de mes relations, deux amies dont l'exemple prouve le contraire. Elevées dans un milieu intellectuel, elles ont passé leur bachot avec succès, l'une d'elles est même allée plus loin. Maintenant, toutes deux rentrées au foyer apprennent, sous la direction de leur mère, l'art de conduire une maison : ménage, cuisine, couture... et seront, je n'en doute pas, d'excellentes femmes d'intérieur. Même, grâce à leurs études, elles pourront s'intéresser aux travaux de leurs maris, surveiller de plus près les études de leurs fils que parfois les pères fatigués par le travail de leur bureau délaissent un peu trop.

L'argument, en réalité, semble peu sérieux.

Est-ce que plutôt ce ne serait pas de la part de ces messieurs un peu de... jalousie, d'amour-propre froissé? L'homme, peut-être sans s'en rendre compte, aime être supérieur à sa femme. Il aime qu'on demande un avis, des conseils à sa forte raison. Et après tout pourquoi pas? On accorde généralement plus de raison au sexe fort, tandis que la sensibilité est l'apanage des femmes. Il n'est pas question d'employer les termes de supériorité ou même d'égalité pour comparer l'intelligence féminine et l'intelligence masculine. N'a-t-on pas répété avec raison qu'elles se complètent l'une l'autre? Et nous n'avons nullement la prétention de légiférer toutes seules. Notre idéal est au contraire un foyer où toutes les décisions seraient prises en commun. Mais voilà la pierre d'achoppement. Non seulement ces messieurs ne veulent pas que

leur femme leur soit supérieure — en cela ils ont raison — mais ils n'aiment pas beaucoup la sentir égale. Pourquoi ? la question demanderait une étude psychologique approfondie et une grande connaissance des hommes dont bien entendu nous sommes incapables. Mais le fait existe. Et la preuve c'est que les jeunes gens qui poussent leurs études beaucoup plus loin que le baccalauréat regardent les bachelières avec peu d'antipathie, tandis que les autres, recalés, un peu aigris et très vexés, élèves des écoles professionnelles, simples bacheliers, cachent mal, sous un masque d'ironie et de dédain, leur amour-propre blessé, je me demande pourquoi ! Il faut espérer que cette mentalité changera. Une vieille dame me faisait remarquer cette chose très consolante : autrefois, les premières jeunes filles qui ont passé le brevet supérieur au lieu de s'arrêter au traditionnel brevet élémentaire, ont été tout aussi calomniées que nous. Puis l'usage s'en est répandu et on a tout à fait cessé de considérer ces jeunes filles comme des intellectuelles incapables de jamais devenir des maîtresses de maison accomplies et de bonnes mères de famille.

Mais en admettant que nous soyons complètement réhabilitées dans l'esprit des jeunes gens — et de leurs mères — un autre problème se pose.

Il est à remarquer et à déplorer que ce sont maintenant les positions qui nécessitent le plus d'aptitudes intellectuelles, les études les plus approfondies qui sont les moins rétribuées. Aussi, bien des parents ont jugé plus sage de ne pas faire faire à leurs fils des études longues et coûteuses et de les faire entrer, après une instruction sommaire, dans une maison de commerce, une usine, où ils arriveront assez rapidement à une situation brillante. D'autre part, les jeunes filles, au contraire, mais pour le même but de lutte pour la vie, se sont présentées en foule aux examens délaissés. Aussi arrive-t-il que les jeunes filles se trouvent parfois plus instruites que les jeunes

gens de leur classe dont la situation leur aurait convenu. Il y a là un danger. Evidemment nous ne sommes pas rigoristes. Nous n'avons pas une telle opinion de notre petit savoir que nous n'admettions pas que dans bien des cas la bonne éducation, l'intelligence, les lectures n'aient pu compenser la lacune d'instruction. Mais s'il n'en est pas ainsi ?

Il y a là tout un problème que nous nous permettons de vous soumettre.

Le problème de l'instruction masculine ? Mais il faut absolument que nous nous refassions une élite. Cette élite ne peut nous venir que d'un développement nouveau de la haute culture scientifique et littéraire. Notre avenir est à ce prix.

II

Conclusions

I

L'HÉRITAGE DE LA GUERRE

Un grand journal anglais ouvrait récemment une enquête sur cette question : La guerre a-t-elle produit une rupture entre le passé et l'avenir ? Sera-t-elle l'aurore de temps nouveaux ? L'humanité qui lui survit différera-t-elle de celle qui la précéda ?

La réponse ne peut être que négative. Il n'est au pouvoir d'aucun fléau, d'aucune catastrophe, d'aucun bouleversement social de transformer la nature de l'homme. Après comme avant la guerre, nous sommes des êtres pensants et sensibles, agités par les passions et soumis à ces lois de la vie qui sont spéciales à notre espèce. En outre, nous sommes des Français formés par l'histoire et la géographie, unis ensemble à nos morts et aux Français à venir. Nous avons pu vivre dans la guerre, l'esprit tendu vers un but unique et

dans l'acceptation d'un sacrifice continu. Nous nous retrouvons, après la guerre, comme, le soir, au bas d'une montagne péniblement gravie dans la journée, pareils à nous-mêmes, mais fatigués et les yeux chargés de visions (1).

(1) Mon cheminot qui, depuis sa dernière lettre, s'est décidé au mariage et a épousé une cheminote, veut bien approuver cette image, et aussitôt lui en substitue une autre :

« Quand j'étais enfant il y avait un cheval, une bonne bête qui ne voulait pas se baigner, pourtant il fallait bien qu'il fasse comme les autres. Frapper ce bon cheval nous était pénible. On usa donc d'un stratagème, on le fit mettre dans l'eau à reculons et tout alla bien. Dans la société beaucoup de bonnes personnes font comme ce cheval. Elles comprennent que malgré tout on ne peut se dérober au devoir et elles le font à reculons. Le principal, c'est qu'elles le fassent... »

Puis il donne ces détails pittoresques sur l'immeuble où il est logé :

« Il y a quatre étages. Trois hommes vivent seuls. Deux logements abritent deux divorcés. Un autre est en instance de divorce. Pour l'instant, dans chaque ménage c'est la bataille hebdomadaire.

« L'homme qui est au-dessus de moi bat sa femme qui est tuberculeuse, tandis que mon voisin d'étage, qui est amputé, se fait battre par la sienne. A ma droite c'est le divorce, à ma gauche un remariage; c'est le combat où l'attaque est menée des deux côtés.

« Résultat de la vie sans Dieu... La machine à divorcer fonctionne parce que plus rien n'est sacré. On ne veut plus reconnaître ses torts, on ne veut plus de discipline, on ne veut plus céder ni obéir : ni Dieu ni maître ! On vit sans amour, les intérêts seuls décident les rapprochements.

« Toujours de l'individualisme, du chacun pour soi. Actuellement on fait un petit effort pour protéger la famille. Espérons que ce n'est que le commencement. La vie n'est pas arrêtée, les époux ont de l'espoir, ce qui leur manque c'est la confiance. On hésite à accorder sa confiance à une nation qui ne respecte pas la famille, qui ignore la religion, qui témoigne de l'ingratitude pour son élite et de la faiblesse pour ses exploiteurs...

« Chacun de vos correspondants vous apporte son petit fagot.

Ce retour a pu donner le change. On a cru pouvoir opposer les nouvelles générations aux anciennes : celles-ci, immobiles et incapables d'imaginer dans leur importance visions et fatigue, celles-là toutes frémissantes encore du choc des armes et supportant impatiemment de retrouver, non point diminués mais au contraire multipliés et grossis, les obstacles et les difficultés qui se dressent devant la marche de toute société humaine. Un des observateurs les mieux avertis de notre temps, M. Alfred Capus, a noté cette erreur de jugement : « Ces quatre années, écrit-il, n'ont pas creusé en France l'abîme profond que l'on croit ; elles n'ont pas complètement transformé toutes nos manières de sentir, comme on veut le démontrer quelquefois par un raisonnement trop sommaire. Il n'y a pas la France d'hier et la France de demain. Les combattants de la guerre ne sont pas une création spontanée, renouvelant toute notre psychologie et toute notre éthique : ils sont des Français, amenés à l'état héroïque par les circonstances, comme le furent souvent leurs aînés, mais ils ne sont pas séparés de ceux-ci par je ne sais quoi de mystérieux et de transcendant qu'on n'aurait jamais aperçu dans notre histoire. Ce n'est même pas

Nous savons que vous choisirez le bon tas, que vous ferez un bon feu et de la bonne soupe.

« Une bonne soupe, c'est peut-être le commencement d'une bonne action... »

Aurai-je fait un bon feu et de la bonne soupe ?

leur adresser un éloge digne d'eux que de les situer hors cadre. Ils y sont, certes, dans un merveilleux relief, ils dépassent le niveau du cadre : ils ne l'ont pas fait éclater. La France les a produits par un enfantement naturel qui lui est propre et non par une gestation miraculeuse. Ce serait donc une grave atteinte au dogme de la continuité nationale d'opposer systématiquement deux générations... »

Ainsi les nouvelles générations doivent-elles résoudre à leur tour les problèmes de vie proposés à leurs aînés : gagner le pain quotidien, établir un ordre privé et public, fonder un foyer, se perpétuer... Mais ces problèmes, il est hors de doute que la guerre les a laissés après elle plus compliqués, plus redoutables, plus lourds. « Je veux bien, disait Stendhal, une fois pour toutes choisir mon appartement dans une maison solide et bien bâtie ; mais enfin on a bâti cette maison pour y jouir tranquillement de tous les plaisirs de la vie, et il faut être, ce me semble, bien malheureux, quand on est dans un salon, avec de jolies femmes, pour aller s'inquiéter de l'état de la toiture de la maison, *et propter vitam vivendi perdere causas.* » Or, précisément, nous sommes exposés aujourd'hui à interrompre les conversations les plus aimables et le repos le mieux mérité pour aller vérifier la solidité du toit, des murs ou des planchers. Là est le résultat anormal de la victoire. Nous croyions la maison définitivement

— ou du moins pour longtemps — consolidée, voici qu'elle demeure ébranlée. De là vient l'inquiétude générale dont nous constatons un peu partout les symptômes. Par un phénomène presque unique dans l'histoire, nous n'avons pas, vainqueurs, un état d'esprit victorieux. Trop de famille sont découronnées ou frappées dans leur avenir, trop de ruines demeurent accumulées sur notre territoire. Un écrivain anglais, Wells, retraçant les scènes de l'armistice à Londres, en constatait la gaieté factice et concluait : « *On avait trop perdu, on avait trop souffert. La joie n'y était plus.* » Nous n'avons pas assez l'impression que les vides seront ou pourront être comblés, que les sacrifices seront compensés, que les dévastations seront bientôt réparées. Et tandis que nos ennemis d'hier puisent dans une défaite dont ils essaient de faire une gloire un sentiment national qui leur sert de ralliement, nous n'avons pas encore retiré de la paix cet élan qui pousse tout peuple à produire, à créer, à s'épanouir dans la sécurité de sa puissance.

Que nous a-t-il donc manqué? La France a traversé des épreuves aussi coûteuses et cruelles et que la victoire n'avait pas toujours ensoleillées. Mais, chaque fois, elle a trouvé l'homme qui la devait restaurer, souverain ou ministre : après la guerre de Cent Ans, Louis XI ; après les guerres de religion, Henri IV et Sully ; après la guerre de Trente Ans, Colbert ; après les guerres exté-

rieures et intérieures de la Révolution et du Directoire, Bonaparte : après les guerres de l'Empire, Louis XVIII et Villèle ; après 1870 Thiers et Léon Say.

Souverains et ministres semblent avoir dans le traité de Versailles composé avec orgueil une Europe instable, au lieu de se soumettre aux nécessités historiques et aux vérités essentielles. Il y avait un agresseur dans la guerre, et cet agresseur était le vaincu. Il devait donc être mis hors d'état de nuire jusque dans un avenir éloigné, et il devait réparer le mal qu'il avait commis. Oubliait-on déjà que la puissance allemande avait, pendant quatre ans, fait trembler le monde, et que cette puissance allemande ne pouvait provenir que de sa force intérieure ? Avait-on suffisamment reconnu les pertes et les plaies de la France victorieuse ? Cette seule comparaison ne commandait-elle pas une toute autre organisation des réparations, des gages et des sanctions ?

Il nous reste à tirer parti de ce traité incomplet, à obtenir, à exiger son exécution, à espérer de nos ministres cette continuité dans l'effort qui, seule, peut nous assurer notre libération financière et le relèvement de nos terres meurtries.

Si nous envions au passé ses Sully, ses Richelieu et ses Colbert, dans l'attente du grand réorganisateur qui saura travailler et faire travailler, nous pouvons aussi lui envier — et plus encore peut-être — la force qui dans toutes

les épreuves a soutenu notre pays et qui lui a permis de guérir ses plaies : la force familiale. C'est la famille française qui, toujours, a relevé la France en lui fournissant la plus rare matière humaine. Son union, sa fécondité, sa hiérarchie, faisaient d'elle une petite société qui s'imposait a la vie collective. Il faut lire dans la *Vie de mon père* de Restif de la Bretonne comment elle s'était maintenue intacte jusqu'à la veille de la Révolution. Elle s'est maintenue intacte, aujourd'hui encore, au Canada, où elle s'est multipliée, ce qui est la meilleure manière de durer. Mais, depuis plus de cent ans atteinte chez nous par des institutions individualistes comme par la diminution du sentiment religieux attaché à préserver la vie, on a pu suivre les progrès de son affaiblissement. Le titre des successions au Code civil et le divorce l'ont frappée dans l'héritage qui la maintient, dans l'unité qui la soutient. Elle qui avait fourni sans cesse, au cours de longs siècles, l'élément indispensable à la puissance nationale, ne parvenait plus même à l'empêcher de décroître. Il est hors de doute que le nombre nous eût évité l'agression allemande et que nous avons payé en 1914 la multitude des restrictions personnelles. Nous vivons sous la loi du nombre et voici que la famille ne nous donne plus le nombre. Nous vivons sous la loi du nombre, et voici que nous connaissons l'angoisse du nombre. Il nous faut le nombre pour remplacer nos quinze cent mille

morts, pour peupler cette colonie africaine — Tunisie, Algérie, Maroc — qui est une fortune inestimable pour nous puisqu'elle est la continuation même, au delà de la mer, de notre métropole, pour mettre en valeur notre immense empire colonial. Il nous le faut enfin pour nous garantir dans l'avenir contre un développement de l'Allemagne qu'il n'est que trop aisé de prévoir. « Si la France renonce aux familles nombreuses, disait M. Clemenceau dans la séance du 11 octobre 1919 au Sénat, vous aurez beau mettre dans le Traité les plus belles clauses que vous voudrez, vous aurez beau prendre tous les canons de l'Allemagne, vous aurez beau faire tout ce qu'il vous plaira, la France sera perdue parce qu'il n'y aura plus de Français. » Des clauses plus favorables inscrites dans le Traité de Versailles eussent tout de même préparé notre redressement matériel. Mais la guerre a-t-elle laissé notre pays dans un état propice à ce développement de la population ? C'est là le plus grand problème actuel, celui auquel tous les autres sont soumis, celui dont la mauvaise solution entraîne l'échec de tous les autres. La vie, chez nous, sera-t-elle plus puissante que la mort ? Assisterons-nous à cette résurrection que nous voyons dans l'histoire succéder aux époques troublées et réparer — parfois si vite, — les ravages des plus grands fléaux ? Aucune question n'est plus passionnante ni plus importante aujourd'hui.

II

LA FAMILLE : HIER ET AUJOURD'HUI

« Il y eut dans la guerre, explique l'héroïne d'un petit roman contemporain, *Les Cloches intérieures* (1), la période familiale. Cela a duré les six premiers mois, davantage ici et là. C'était le temps où les femmes n'avaient qu'une idée et qu'un but : remplacer leur mari, maintenir le foyer tel quel, cultiver la terre, tenir les livres de commerce, ou simplement, garder la maison afin que l'absent, de retour, retrouvât la vie d'autrefois comme s'il ne l'avait jamais quittée. Cela ne pouvait pas toujours durer. Après, il y eut la période religieuse. Celle-là, aussi, pour quelques-unes, pour beaucoup, s'est prolongée. Puisqu'on était séparé de son mari, puisqu'on n'avait plus de point d'appui, il fallait bien rechercher cet appui hors de soi. Une folie de sacrifice nous possédait. Nous offrions nos jours pour le pays et nous acceptions l'épreuve.

(1) V. *Ménages d'après-guerre.*

Nous apportions notre douleur à la grande douleur collective. Nous n'étions plus rien qu'une poussière humaine au pied de Dieu qui sur elle marquait son empreinte. Et après une telle offrande, voilà que nous nous retrouvions de pauvres femmes affligées, avec un poids bien lourd sur nos épaules... Alors il y eut la période d'affranchissement, de libération... »

Celle qui parle ainsi a traversé les trois périodes. Il en est — en grand nombre — que les deux premières ont retenues. Mais il serait tout à fait vain de nier — sans aller jusqu'à dire, comme il a été dit, que la guerre a été le 1789 des femmes — que la guerre a développé chez la femme le goût de l'indépendance, le désir d'une vie plus libre et plus personnelle. Il est à craindre que la guerre ait laissé après elle un état de mœurs sans patience, sans concessions mutuelles, sans douceur. Ceux qui en sont revenus, après de si dures épreuves, supportent mal d'être contrariés. Beaucoup n'ont pas retrouvé avec plaisir leur foyer, dont ils avaient perdu l'habitude quotidienne. Ils ont entrevu, dans leur vie errante, d'autres milieux, souvent non meilleurs, mais différents, et que le souvenir, parfois aussi dangereux que le désir, couvre de ses mirages. Ils sont revenus avec un bagage plus lourd, et à la lassitude, à la fatigue physique est venue s'ajouter une sorte d'inquiétude intellectuelle et morale.

De son côté, la femme n'est plus tout à fait la

même. Celle qui est restée au foyer a dû gouverner seule. La charge a été lourde et l'a fait plier au début. Elle s'y est dressée par un effort admirable. Combien de cultivateurs et de commerçants ont été surpris, au retour, de constater qu'ils avaient été remplacés par leur femme et que la maison n'en avait pas souffert ! Mais cette autorité qu'elle a exercée, elle s'y est attachée, elle y tient, elle aura grand'peine à y renoncer. Elle aussi, elle a réfléchi, observé, comparé. En somme, l'homme s'était donné comme un être supérieur, seul capable de conduire les affaires extérieures et l'écartant jalousement de son domaine. Si elle avait pu le suppléer, elle avait cessé de le croire indispensable, cessé d'admettre sa supériorité dans la vie. Il y avait maintenant deux maîtres au logis, et partant il n'y avait plus que des conflits d'autorité.

Mais toutes les femmes n'étaient pas restées au foyer. Beaucoup avaient cherché ailleurs, les unes leur gagne-pain, les autres une occupation qui correspondît à leur appétit de dévouement et qui, en même temps, les contraignît à se distraire de leurs angoisses personnelles. L'usine et l'hôpital en reçurent ainsi un grand nombre, de mondes différents. L'ouvrière d'usine, bien rétribuée, a arrangé son existence et s'est accommodée de sa liberté hors des heures de travail : elle se soucie peu de la perdre. L'infirmière, hors de la discipline de l'hôpital, a pris tout pareillement l'habitude de n'appartenir qu'à sa seule volonté. Elle

entend sortir, rentrer, aller, venir sans donner d'explications. La confiance lui est due après tant d'années de services. Le résultat est que chacun a tiré de son côté. La vie commune, la véritable vie du foyer, en a grandement souffert. Et même hors des cas de divorce et de séparation, qui se sont multipliés, combien ne remarque-t-on pas de ces ménages disposés à toujours invoquer, pour vivre à part, des obligations professionnelles, la difficulté de trouver un appartement, la nécessité de fréquentes absences, etc.

Il y a, dans nos mœurs et nos habitudes sociales, un détraquement venu de la guerre qui va jusqu'à se traduire par cette recherche nouvelle des phénomènes spirites où le culte des morts parodié prétend entretenir des relations directes avec l'au-delà. Un professeur de Chicago ne vient-il pas de se suicider pour soumettre le spiritisme à la preuve scientifique et continuer de communiquer par delà la mort avec une jeune fille dressée par lui à recevoir ses étranges messages ?

Certes, il ne convient pas de pousser au noir ce tableau qui du désarroi mène à la folie. Combien de foyers, au contraire, se sont reconstitués dans la joie ? Combien se font de mariages heureux ! Et même ne vit-on pas davantage chez soi ? Une troupe excitée et bruyante de nouveaux riches et d'étrangers a changé l'aspect de nos grandes villes, spécialement de Paris, leur donne un faux air de stations balnéaires. Mais, si l'on sait regarder, ne

découvre-t-on pas sous ces apparences toute une société qui, supportant bravement la vie chère, tire d'elle-même plus de ressources et accommode son intérieur pour y demeurer mieux?

Enfin — et c'est là une constatation que l'on n'a pas suffisamment soulignée — la guerre n'a désuni que les ménages qui l'étaient déjà, ou qui l'étaient sans le savoir. Elle n'a pas changé l'état des mœurs — je l'ai dit — ni le cœur humain. Elle a seulement — ce qui est d'ailleurs assez important — révélé au grand jour l'existence de conflits latents, soupçonnés ou obscurs, l'opposition de caractères dissemblables ou d'égoïsmes irréductibles. Elle n'a pas modifié l'organisme social, elle a été la plaie que les tares et la vitalité de cet organisme viennent se disputer, les unes pour l'envenimer, l'autre pour refaire les tissus.

Mais notre état familial était-il sain avant la guerre? Sans s'être donné le mot, deux éminents économistes, M. Paul Bureau, professeur à l'École des Hautes Études sociales, dans *l'Indiscipline des mœurs*, et M. Fernand Auburtin, maître des requêtes honoraire au Conseil d'Etat, dans *La Natalité, l'individualisme et le Code civil*, dénoncent aujourd'hui, avec un certain pessimisme dont j'essaierai tout à l'heure d'atténuer l'effet, les dangers qui nous menacent à brève échéance si notre société persiste dans l'erreur individualiste contraire à la famille et à sa fécondité. Mais les origines du mal, tous deux les découvrent bien antérieures à

la guerre. L'un, plus préoccupé de sociologie, les apperçoit dans le relâchement de nos mœurs, dans l'abandon des campagnes plus saines, dans la promiscuité des ateliers, et plus spécialement dans la diminution du sentiment religieux qui lui apparaît comme le gardien de la vie, et dans la marée d'intérêts, d'appétits et de sensualité qui recouvre comme un port défendu par une digue insuffisante les puissances spirituelles chargées de protéger le développement de toute société humaine. L'autre, plus légiste, accuse l'indifférence et l'hostilité des gouvernements qui ont établi ou maintenu une législation meurtrière où la famille, loin d'être protégée, voit son héritage sans cesse morcelé par le partage forcé, ses liens relâchés par le divorce, son importance méconnue dans les impôts et aussi dans notre représentation.

Mais tous deux s'accordent à suivre dans le cours de tout le XIXe siècle et les débuts du XXe la diminution continue de la natalité au point que, certaines années, les tombes sont plus nombreuses que les berceaux. C'était, avant la guerre, la menace de la mort lente. L'Allemagne, à distance, l'avait, mieux que nous, discernée. Quand elle se jeta sur nous le 3 août 1914, elle nous croyait en pleine décadence. Elle oubliait que, chez une nation ancienne de douze siècles et qui a notre passé, il suffit d'un sursaut d'énergie pour que le sang afflue aux artères : le sang de la Marne, le sang de Verdun, le sang de la bataille pour la France dont

la dernière goutte versée le 11 novembre 1918 au matin, était riche et vermeil de jeunesse renouvelée. Ce sursaut d'énergie, il faut maintenant qu'il se prolonge dans l'œuvre de paix comme il a étonné le monde par sa persistance dans l'œuvre de guerre.

C'est avant la guerre que l'un de nos plus grands amis d'outre-mer, Roosevelt, donnait ces conseils de vie qui, par delà l'Océan, nous venaient secouer : « Un État sain, déclarait-il, ne peut exister que si les hommes et les femmes qui le composent mènent une vie nette, vigoureuse, saine ; si les enfants sont élevés de telle façon qu'ils s'efforcent non pas d'éluder les difficultés, mais de les surmonter ; non pas de chercher l'aise, mais de savoir comment arracher le triomphe à la peine et au risque. L'homme doit être joyeux de faire œuvre d'homme, d'oser et d'aventurer et de travailler : de se garder et de garder ceux qui dépendent de lui. La femme doit être la ménagère, la compagne du fondateur du foyer, la mère sage et sans peur d'enfants sains et nombreux. Dans un de ses livres puissants et mélancoliques, Alphonse Daudet parle de la « peur de la maternité, la terreur qui hante la jeune épousée du temps présent. » Quand de tels mots peuvent être véridiquement écrits sur une nation, cette nation est pourrie jusqu'au cœur du cœur. Quand les hommes craignent le travail ou craignent la guerre juste, quand les femmes craignent la maternité, ils

tremblent sur le bord de la damnation : et il serait bien qu'ils s'évanouissent de la surface de la terre, car ils sont de justes objets de mépris pour tous les hommes et toutes les femmes qui eux-mêmes sont forts et braves et d'âme haute. »

Le mal datait d'avant la guerre. Cependant il n'avait pas cessé d'être combattu. « L'homme qui n'a pas de religion, a dit M. Bonald, est protégé par la religion des autres. » De même, l'homme qui n'avait pas de famille ou qui avait limité sa famille s'est trouvé dans la guerre sous la protection de ces familles de France qui offraient sans compter leur sang. Et du jour au lendemain on put constater ce phénomène : la famille que l'on avait cessé d'honorer, que ni lois ni mœurs ne soutenaient, dont tant d'électeurs conscients accueillaient volontiers avec une ironique insolence l'accroissement chez autrui en le bannissant de chez eux, était portée tout à coup au pinacle : les journaux ouvraient une rubrique à la gloire des plus nombreuses, célébraient ses mérites, louaient son désintéressement et sa générosité.

— Il faut laisser tomber les flots, disait Mme de Beaumont à Chateaubriand devant les cascades de Tivoli. — Qu'en est-il de nous quand la passion nous quitte ? Lorsque la période héroïque fut passée, l'habituel égoïsme reparut, et nous voici à nouveau en face du problème familial.

Comment la jeunesse nouvelle va-t-elle le résoudre?

III

LA JEUNESSE NOUVELLE

La jeunesse nouvelle? Notre avenir lui est confié. Or jamais génération, je le crois, ne se trouva aux prises avec difficultés plus graves. De toutes parts, les obstacles matériels se dressent devant elle. Le prix de la vie a atteint des proportions fantastiques et n'enrichit que les intermédiaires. Au seuil des nouveaux foyers qui vont s'allumer, il apparaît comme un spectre. — Comment te nourriras-tu? et comment nourriras-tu ta compagne? Que donneras-tu à tes enfants? Voici le cours des denrées. Consulte-le, je te prie. Depuis le temps qu'on annonce la baisse, il n'a pas cessé de monter...

Une autre question, aussitôt, se pose :

— Où te logeras-tu? Partout, dans toute ville, et jusque dans les plus lointaines bourgades, tu trouveras la crise des loyers. En vain chercheras-

tu un abri. Les propriétaires exaspérés — car on ne les a point ménagés dans la guerre — te proposeront des chiffres exorbitants que tu ne pourras accepter, lorsque, après des courses sans nombre, tu auras découvert l'appartement enfin vacant... Crise des loyers qui est d'ailleurs le résultat de notre imprévoyance. Avons-nous avant la guerre tâché d'enrayer l'exode des campagnes? Avons-nous construit des cités ouvrières, sauf ici et là sur l'initiative intelligente et peu suivie de quelques patrons? Avons-nous aménagé nos lignes de tramways et de métropolitains de manière à dégorger l'intérieur des villes et à conduire naturellement les populations au bord des campagnes?

On n'avait pas assez construit avant la guerre, on n'a rien construit pendant, on ne construit pas après. Le prix des matières premières et de la main-d'œuvre, le manque d'élan au travail, ont découragé les bâtisseurs.

Cette génération nouvelle, dont nous attendons de si grandes choses, va-t-elle du moins trouver une compensation à la vie chère et à la crise des loyers dans notre essor économique qui lui fournirait de promptes occasions de réussir et de tenir tête aux difficultés matérielles? Il y a au contraire une sorte d'arrêt des affaires qui n'est pas admissible chez un pays vainqueur et possesseur de si magnifiques territoires, qui ne peut pas durer, qu'il faut savoir conjurer, mais qui n'est pas encourageant pour les débutants de bonne volonté.

Enfin ces débutants, à qui s'impose une tâche de reconstruction si lourde, ont-ils suffisamment montré leur bonne volonté? Ils avaient pris part à la guerre et assuré le salut du pays, ou bien, trop jeunes pour y avoir pris part, ils arrivaient à la vie après une adolescence chargée de récits héroïques. On attendait d'eux plus qu'ils ne pouvaient donner, et le miracle ne s'est pas produit. Il en est de multiples raisons.

Nous n'avons pas encore mesuré, et nous ne pouvons mesurer que peu à peu, nos pertes humaines dans la guerre. Il y a le nombre que nous connaissons. Dans mes villages de Savoie, la liste des morts s'allonge démesurément. Il est même trois communes où, de tous les mobilisés, pas un n'est revenu. Mais nous ne connaissons pas — ou pas assez — la qualité. Des offensives trop multipliées et incomplètement préparées, comme celles de l'année 1915 — la seule mais lourde année de fâcheux tâtonnements militaires — nous ont coûté le meilleur de nos hommes, en officiers, futurs officiers et soldats. Dans ces offensives locales, la valeur individuelle joue un rôle prépondérant et, par conséquent, la sélection faite par la mort a frappé les meilleurs. Le retard et l'insuffisance du système des permissions nous coûteront aussi bien des divisions futures tant il est vrai que, dans une guerre nationale où toutes les forces sont utilisées, l'organisation à prévoir dépasse une organisation purement militaire.

Notre élite, de toutes classes, élite paysanne et élite intellectuelle, a été atteinte. Un peuple n'avance et ne se développe que par son élite. Spécialement dans une démocratie, il importe de graver dans l'esprit de tous cette vérité. Dans un rapport lu à la séance annuelle des cinq Académies sur la *Chimie et la guerre*, un savant éminent, M. Charles Moureu, concluait : « La France sera une nation à structure scientifique, ou bien elle ne connaîtra, dans les conditions de l'ère nouvelle, ni sécurité, ni prospérité. »

Il faut donc bien nous convaincre de la nécessité d'une élite et il faut sans délai refaire la nôtre. « Le régime le plus capable de fonder la prospérité d'une nation, écrit M. Capus, commentant la parole de Charles Moureu, est donc le régime qui saura le mieux susciter, puis utiliser l'invention scientifique. » La guerre a atteint de toutes manières notre élite. Par les pertes d'abord. Et ensuite par l'arrêt de la culture intellectuelle. Nous avons vu revenir des étudiants vieillis et ignorants malgré eux, parce que, ayant accompli un an, deux ans, trois ans de service militaire avant la guerre, ils sont restés ainsi six, sept, huit ans sous les armes à la période de la vie où l'on est dressé pour apprendre. Ils ont été de là précipités dans la société nouvelle sans pouvoir reprendre le cours de leurs études interrompues et, par une injustice criante, sans compensation. La guerre a fourni à de fortes âmes l'occasion de

pénétrer plus avant en elles-mêmes et d'accomplir en elles un travail d'approfondissement et de ciselure. Elle a développé le sang-froid, la gravité, le sérieux dans la vie. Elle a fait des hommes mûrs avec une matière de jeunesse, et nous verrons peu à peu ces générations formées à sa dure école montrer leur aptitude à reconstruire. Mais elle a aussi distrait du travail intellectuel bien des esprits qui, dirigés, eussent été capables de s'y soumettre.

Là encore il y a donc perte, et grande perte. Il y a eu perte aussi dans les générations qui suivent immédiatement les mobilisées : jeunes gens qui achèvent aujourd'hui leurs études, ont passé ou passent leur baccalauréat, leur licence. Ils n'ont pas été suffisamment tenus en mains. L'absence du père, retenu aux armées, s'est fait sentir. Le relâchement de la discipline familiale a produit ses fruits habituels. On les a vus, trop souvent, fréquenter les dancings et même les tripots, jouer à toutes sortes de jeux, aux courses de chevaux, et même au mariage. Car ces collégiens sans situation, qui déclarent se vouloir marier, ne fondent pas de foyers solides en commençant de vivre au crochet des beaux-parents. Que ne les éprouve-t-on par le moyen des longues fiançailles qui sont en grand usage à l'étranger, qui l'étaient dans l'ancienne France ?

Il faut que cette jeunesse nouvelle se décide à nous donner ce que nous pouvons attendre d'une

France triomphante. Qu'elle ne s'attarde pas, comme la génération d'Alfred de Musset née après l'épopée impériale, à regretter que les grandes choses aient été accomplies avant elle! Qu'elle puise au contraire dans ce passé récent une émulation exaltante! Dans *Forse che si forse che no*, où d'Annunzio mêle ses philtres et ses poisons de sorcier, je trouve une image de cet accord entre les morts et les vivants. Paolo Tarsis et Giulio Cambasio sont deux compagnons d'armes unis par la plus étroite amitié. Comme deux chevaux qui s'excitent à tirer ensemble le même char et parviennent à une vitesse que chacun d'eux, séparément, n'aurait pu atteindre, ils se poussent sans cesse l'un l'autre à se dépasser. Les voyages, les expéditions, les aventures de guerre (coloniale, car l'action se passe avant la Grande Guerre) les ont trempés et dressés. L'aviation, qui est alors le nouveau sport, vient enflammer leur avidité de conquête. Tous deux prennent part au concours pour la hauteur, dans la plaine qui s'étend de Bergame au lac de Garde. Giulio Cambasio, vainqueur, a ses ailes brisées et retombe, broyé, sur le sol. Son ami passe la nuit à veiller sa dépouille funèbre, comme Achille ravagé par la mort de Patrocle. Mais comme Achille, après avoir pleuré Patrocle, s'élance au combat pour le venger, Paolo Tarsis, quand le jour paraît, prend sa place dans la nouvelle course. Son appareil monte en escalade vers les cieux. Il va atteindre le point où

Cambasio, vainqueur, fut frappé. Ne laissera-t-il pas la victoire au mort? Le dépouillera-t-il de son dernier trophée? Alors il a l'impression que son ami est avec lui dans la carlingue et que le mort lui-même, pilote invisible, lui crie de monter plus haut. Et il atteint la ligne, et il la dépasse.

Ainsi les générations fauchées dans la guerre ordonnent-elles aux survivants de les dépasser. Que notre jeunesse nouvelle se rende à cette exigence sacrée! Il lui appartient par son travail et par son effort quotidien de rebâtir sur nos ruines.



« *Ils* estiment qu'il ne doit pas y avoir de *luttes de classes*. *Ils* pensent que la vie économique du pays ne peut exister que par la collaboration étroite de trois éléments indispensables : capital science, travail ». Qui parlait ainsi au moment des grèves de 1919? Et au nom de qui? Les délégués de l'École centrale des arts et manufactures au nom de leurs camarades. Au nom de la jeunesse nouvelle.

C'était la première fois que cette jeunesse nouvelle élevait la voix. Comment se serait-elle déjà fait entendre, puisqu'elle n'était pas démobilisée? Elle a achevé, en Alsace et en Rhénanie après la guerre, de s'instruire en regardant comment un peuple impose sa volonté fidèle à l'histoire et garde ses libertés provinciales, mais aussi en comparant

les dévastations de notre sol à la prospérité agricole et industrielle du pays Rhénan. Elle a dénombré avec inquiétude les générations montantes qui remplaceront les Allemands ensevelis sous notre terre, et songé à tous ceux qu'elle-même a laissés en chemin, les meilleurs, dit-elle, et l'on était bien tenté de croire que c'étaient les meilleurs en effet; mais voici qu'elle parle et qu'elle attire, sans l'avoir cherchée, l'attention sur elle : alors on se demande si elle n'était pas composée que des meilleurs. Ou peut-être a-t-elle recueilli et emporté l'esprit des morts. Peut-être son autorité lui vient-elle de tous ces concours invisibles qui l'escortent. Elle lui vient aussi de l'épreuve. Un des meilleurs écrivains de la guerre, l'auteur de la *Vie des Martyrs*, M. Georges Duhamel, écrivait dans la *Revue des Jeunes* : « Qui ne sait souffrir ne sait rien. Qui ne souffre pas, la vie le porte : quand on souffre, il faut porter la vie ». Cette jeunesse qui va revenir a pris l'habitude de porter la vie. Et même il semble qu'elle va la porter allégrement.

Il était temps de redonner aux études leur importance perdue ou tout au moins diminuée. On s'apercevrait bientôt, dans un pays, des résultats qu'entraîne le manque de culture scientifique et littéraire, le manque de culture générale. Sans elle, il n'est plus de méthode, plus de direction, plus de progrès. Une vie mécanique et désordonnée, toute épaissie de ténèbres, succéderait à la

vie harmonieuse et diverse que l'intelligence doit diriger. Quels sont donc ces revenants? Peut-on déjà se faire une idée de leur caractère et entrevoir leur action future? La grève des transports a permis de soulever un coin du voile qui recouvrait cet avenir, notre avenir. Paris privé du métropolitain, des tramways, des autobus, connaissait une gêne insupportable. A prix d'or, les gens fortunés trouvaient encore des automobiles. Mais tous les employés et employées, ouvrières et ouvriers, devaient ajouter à leur journée la course de l'allée et du retour, au prix d'une fatigue que la chaleur augmentait encore. Un certain nombre de Polytechniciens et de Centraux apprirent en quelques leçons le maniement des voitures à traction électrique et prirent la place des mécaniciens absents. Qui peut le plus, ne peut pas toujours le moins, et tel excellent ingénieur peut fort bien, par manque de force ou d'adresse physique, faire un piètre ouvrier. Mais les arts manuels sont familiers à ces nouveaux venus qui ont dû se débrouiller dans les difficultés de la guerre, improviser vingt métiers, mettre la main à la pâte, soit comme officiers du génie, soit comme officiers d'artillerie, soit comme aviateurs.

Cependant leurs services furent suspectés et la délégation de l'École Centrale dut remettre les choses au point dans la lettre publique à laquelle j'ai fait allusion et qu'il faut citer tout entière :

« Certains journaux ont écrit que les élèves de l'École Centrale des arts et manufactures ont pris parti dans ce qui a été souvent appelé la « lutte de classes ». Les élèves de l'École Centrale protestent contre de semblables insinuations. Ils estiment qu'il ne doit pas y avoir de « lutte de classes ». Ils pensent que la vie économique du pays ne peut exister que par la collaboration étroite de trois éléments indispensables : capital, science, travail. Les initiatives prises par certains élèves n'ont été inspirées que par le sentiment du bien public ». Cette lettre est, dans sa fierté simple, un modèle de précision. Elle n'admet pas d'équivoque. Elle écarte toute suspicion. Elle exige l'union et, par surcroît, donne la formule de la vie sociale où trop souvent la science, c'est-à-dire l'invention, est oubliée. Un grand philosophe, Gabriel Tarde, reprochait déjà, il y a bien des années, aux économistes de s'arrêter à l'opposition banale du capital et du travail, sans voir que l'un et l'autre étaient impuissants, ou plutôt étaient voués à la routine et à la mort sans l'intelligence qui les vivifie. Il est temps de rendre à l'intelligence sa place dans les affaires humaines, sa place qui est la première. Mais elle-même n'est point libre de disposer d'elle-même. Elle est dépendante et subordonnée. A quoi elle est subordonnée, les Centraux vont encore nous le dire : au Bien Public.

La jeunesse des Écoles est toujours allée volon-

tiers aux idées nouvelles. Elle leur a apporté sa générosité, son désintéressement, son élan. Mais elle exige d'elles, en revanche, les mêmes caractères. Elle peut se tromper, elle n'admet pas d'être trompée. Je me souviens d'avoir entendu raconter par M. de Freycinet, de sa voix menue, si distincte et si nette, et comme spiritualisée, comment l'École Polytechnique avait pris part à la Révolution de 1848. Les barricades étaient dressées. L'École décida de s'interposer entre l'autorité et le peuple pour obtenir une trêve. Elle envoya des délégués, dont le futur ministre de la guerre de 1870, à l'Hôtel-de-Ville où déjà se réunissait le gouvernement provisoire. Le gouvernement provisoire les prit pour aides de camp. La Révolution, cependant, soulevait des remous dans la population, et déjà tout un mouvement se dessinait pour renverser le gouvernement provisoire et lui substituer la République sociale, avec le drapeau rouge, symbole de ses revendications. Une députation était envoyée à Lamartine qui siégeait en permanence à l'Hôtel de Ville pour le contraindre à accepter le drapeau rouge. Le peuple s'impatiente et veut une réponse, lui fut-il signifié. — Le peuple? riposta Lamartine qui se leva : allons donc consulter le peuple. — Il descendit l'escalier; deux ou trois aides de camp, je veux dire deux ou trois polytechniciens, l'accompagnaient. Il s'avança sur la place, suivi de ses collègues du gouvernement. Quelques cris

de : Vive le drapeau rouge, se firent entendre. D'un geste large, Lamartine imposa le silence et sa voix forte prononça le fameux discours dont la phrase finale est encore dans toutes les mémoires occupées de notre vie nationale : « Citoyens, le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec nos libertés et nos gloires, tandis que le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ de Mars, baigné dans les flots du sang du peuple. Vous le repousserez tous avec moi. »

C'est une bonne formation pour la jeunesse que ce contact avec les réalités du pouvoir, cette obligation de choisir des directions conformes à l'intérêt comme à la noblesse du pays, d'écarter les utopies dangereuses et les violences inutiles, mais combien supérieure encore — si elle a été plus douloureuse — la formation de notre jeunesse qui a payé pour les imprévoyances et les erreurs passées, et qui a vu aussi les effets de la patience, de l'endurance, de la volonté de vaincre unies à la plus extraordinaire puissance d'adaptation au danger, de production et d'organisation hâtives et justes dont un peuple ait offert le spectacle! Elle y a puisé sans nul doute cet esprit ferme et précis et ce sens du Bien Public dont la lettre des Centraux, premier son des cloches, nous apporte la preuve.

Pour savoir ce que sont ces jeunes gens, ne convient-il pas de leur faire une visite? N'était-ce pas hier que le Président de la République, après

avoir passé en revue l'École Polytechnique, disait aux élèves rassemblés : « Récemment, lorsque le général Curmer a procédé à l'appel des neuf cents élèves rentrés à l'École, il a eu devant lui le plus étonnant des spectacles : où étaient les enfants qui étaient, en 1914, partis pour la frontière? Ceux qui se présentaient maintenant étaient cent trente capitaines, cinq cent trente-cinq lieutenants, cent vingt sous-lieutenants, et ils portaient quarante-cinq croix de la Légion d'honneur, onze cent cinquante palmes ou étoiles, quatre cents chevrons de blessures. Il manquait, hélas! deux cents jeunes gens tombés au champ d'honneur; mais ceux qui revenaient étaient des hommes qui s'étaient longuement accoutumés à la fréquentation du danger et qui avaient vécu, en moins de cinq ans, au contact de réalités épouvantables, une existence remplie des plus fortes passions qui puissent agiter l'âme humaine. Les jeunes ont entendu la leçon des anciens, et tous, dans les postes les plus variés, ont offert leur intelligence et leur sang pour la sauvegarde de notre liberté nationale. »

Non moins émouvante avait été la rentrée de l'École Centrale. Elle a pour directeur M. Noël, sénateur de Noyon, d'où il fut emmené en captivité. « Nous sommes très fiers, a pu dire M. Noël, de voir briller sur la poitrine des douze cents élèves qui fréquentent actuellement l'École : 44 croix de la Légion d'honneur,

12 médailles militaires, 794 croix de guerre; d'avoir à compter 39 capitaines, 625 lieutenants, 265 sous-lieutenants, et on mesurera l'effort qu'ont dû faire ces jeunes gens en songeant que la loi de 1913 les avait rejetés dans le droit commun, ne leur donnant aucun grade militaire, et qu'ils sont arrivés presque tous au régiment comme simples artilleurs ou simples fantassins. Hélas! au milieu de toute cette gloire, des pertes cruelles ont frappé notre École : trois professeurs, un membre du Conseil, 155 de nos élèves sont morts pour la France; leur mémoire est pieusement conservée à l'École, leur nom a été appelé une dernière fois dans tous nos amphithéâtres... »

Avant cette énumération M. Noël avait indiqué les causes pour lesquelles les élèves de l'École Centrale avaient pu rendre à l'armée des services si fructueux. « Ces causes, avait-il dit, nous trouvons qu'elles dérivent en grande partie de nos méthodes d'enseignement, de cette généralisation de la science technique, qui donnent à l'ingénieur une activité particulière pouvant lui permettre de se spécialiser facilement et de pouvoir rapidement s'adapter aux nécessités industrielles auxquelles il a à faire face. La compréhension de l'évolution de la science militaire par les élèves de notre Ecole est une consécration des principes qui ont toujours guidé nos prédécesseurs »... La guerre a vérifié la valeur de notre enseignement, l'utilité d'une culture générale qui domine et permet les

adaptations selon les nécessités. M. Poincaré avait dit aux Polytechniciens : « La science, Messieurs, vous n'aviez vu en elle que la bienfaitrice de l'humanité ; vous aviez rêvé d'en faire une ouvrière de paix et de bonheur ; vous avez été obligés de la plier, pour un temps, à une besogne d'écrasement et de destruction. Devant un ennemi qui l'avait détournée de ses fins naturelles, vous avez dû lui demander le service d'armer le droit et de centupler la force pour sauver la civilisation menacée ». Et il avait ajouté cette conclusion : « La gloire, vous ne la chercherez plus demain dans la fièvre des batailles ; les sciences, vous n'allez plus avoir à leur demander une besogne d'anéantissement et de mort ; la patrie, vous la servirez désormais, je l'espère, dans le travail et dans la paix. »

Voici donc nos jeunes gens revenus à leurs études. Sans doute conviendrait-il de rappeler pareillement les cérémonies de l'École Normale, de l'École de Saint-Cyr. Sans doute ces cérémonies revêtirent-elles le même caractère de gravité. Ces jeunes gens ne ressemblent pas aux étudiants d'autrefois, tels que nous le fûmes au quartier latin. Ils ont agi, ils ont servi, ils ont commandé, ils ont été mêlés aux autres Français de toutes classes. De leur génération, quelques morts glorieux ont déjà trouvé des biographes, et ces biographes ont dit quelles sources abondantes de clairs devoirs, de rayonnants sacrifices avaient

coulé de leurs blessures. Les vivants n'apparaissent point différents de ces morts. Ainsi, pour vaincre les difficultés futures qui ne manqueront pas d'accompagner la paix imparfaite dont nous devons nous contenter, une génération apparaît qui peut nous inspirer toute confiance. C'est elle qui refera notre pays, qui rebâtira sur nos ruines. Les plus pessimistes, ceux qui osent mettre en doute l'avenir d'un peuple vainqueur, peuvent redresser la tête en la regardant. Et la première fois qu'elle a pris la parole, elle a condamné la lutte des classes et soumis d'avance ses actes et ses pensées au Bien Public.

IV

LES JEUNES FILLES NOUVELLES

Tandis que la guerre risquait parfois de rétrécir l'horizon de l'homme et de restreindre ses études et sa culture, tout en lui donnant en compensation des habitudes de sang-froid, d'endurance, de commandement, elle développait au contraire chez la femme l'intelligence et l'initiative. Pendant quatre ans, que fut en France la vie des jeunes filles ? Pas gaie assurément : il est vrai qu'elle ne l'était pour personne, mais il faut à la jeunesse un peu de gaîté afin que le souvenir en soit projeté sur les jours d'épreuve. Soyons donc indulgents pour cette fureur de la danse qui a suivi la paix, car il en fut de même après toutes les grandes calamités publiques. Il faut aux nerfs un peu de temps pour se calmer et se remettre à la cadence normale. Et d'ailleurs je songe à toutes les jeunes filles qui n'ont guère le loisir de fré-

quenter les salons ou les *dancings*, préparent et passent des examens, veulent gagner leur vie, conquérir leur indépendance. L'indépendance : beau mirage qu'aperçoivent dans une lumière d'aube leurs yeux brouillés par la fatigue et l'effort.

Il est hors de doute que la guerre a ouvert à la femme des perspectives nouvelles. Celles qui étaient mariées ont pris l'habitude de gouverner seules la maison. Les jeunes filles se sont rendu compte, avec un clair bon sens, que les conditions de l'existence n'étaient plus, ne pouvaient plus être les mêmes. Déjà, elles se savaient en plus grand nombre que les jeunes gens avant 1914. Quinze cent mille absents ont laissé monter le plateau. Aujourd'hui, la certitude du mariage n'existe donc plus pour elles. Allaient-elles accepter cette incertitude d'un cœur soumis et léger, alors que le prix de la vie augmentait de jour en jour, achevant de rendre leur avenir plus précaire ?

Résolument, bravement, fièrement, elles ont accepté la loi du travail, et même elles l'ont appelée, sollicitée, aimée. Elles veulent servir, et si la fortune les dispense de tout problème matériel, n'y a-t-il pas les innombrables œuvres sociales où elles peuvent apporter leur jeune activité ? Quand j'entends autour de moi plaisanter avec plus ou moins d'esprit ces jeunes vocations, j'avoue que ce n'est pas sans une curiosité ironique que je considère le monsieur ou la dame

qui se livre à ces offensives. En vérité la réponse est trop facile : — Qu'avez-vous à leur offrir? Un mari, un foyer à toutes? Vous n'y songez pas. Alors admirez-les donc dans leur prévoyance, dans leur ténacité, dans l'espoir qui les soutient et la volonté qui les anime. Elles ne sont pas très résistantes, et ne veulent pas l'avouer. Elles sont capables des plus grandes privations pour apprendre, pour réussir. Elles étaient faites pour être aidées, et voici que, loin de les aider, vous vous croyez autorisés à les persifler! Peut-on rien imaginer de plus inique?

Un mari, un foyer : mais c'est que le travail, avec l'indépendance incomplète ou entière qu'il apporte, leur a permis le choix. Là encore, il y a quelque chose de changé, et à leur honneur. Le mariage n'est plus pour la jeune fille une carrière. Il y en avait tant autrefois qui se mariaient pour se marier. Maintenant, fortunées ou non, elles veulent connaître et aimer leur mari. A leur grande surprise, bien des jeunes gens revenant de la guerre, qui pensaient n'avoir qu'à jeter le mouchoir, ont trouvé à qui parler. Et si ces leçons sentimentales avaient eu pour effet de rendre à la jeunesse masculine un peu plus de politesse, de respect de la femme, et de cette chevalerie des mœurs qui s'est beaucoup perdue et qui reposait sur le sentiment si noble et délicat de la protection du plus faible, ce serait déjà là un précieux service.

Une femme qui s'est beaucoup occupée, et avec un grand talent, des questions féminines, sans être féministe — mais qu'est-ce que le féminisme? — Mme Colette Yver, a écrit dans son *Jardin du féminisme* : « Dans toute fille, il faut voir la femme seule qu'elle sera peut-être un jour, puisqu'il n'est pas permis de dire à coup sûr qu'elle se mariera. Dès lors, elle doit pouvoir disposer des mêmes ressources personnelles qu'un garçon qui devra se suffire à lui-même. C'est un préjugé de cultiver la timidité naturelle de la femme, d'augmenter sa faiblesse, de lui apprendre à ne vivre que sous la volonté des autres. Vieille fille ou veuve, elle aura grand besoin de vouloir personnellement, de connaître sa force, d'oser. A chaque instant la femme seule a des initiatives à prendre, des choix à faire, des jugements à exercer. Que deviendra-t-elle, si on ne lui a enseigné qu'à obéir? La première arme à mettre entre les mains d'un être appelé à se débattre dans la vie, c'est la volonté. »

L'instruction a eu pour effet de développer cette volonté. Les jeunes filles ont ces dernières années étonnamment réussi dans les examens littéraires ou scientifiques, au point de passer assez souvent devant les garçons. Puissent du moins ceux-ci en concevoir une ardente émulation ! N'ai-je pas lu récemment que trois d'entre elles viennent de passer avec succès leur thèse pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe? L'une d'elles

arriva même en tête de la liste des quatorze candidats admis.

Et sans doute il y a des excès à redouter. Il y en a dans toute évolution. On me citait récemment cette réponse d'une charmante jeune fille qui se sentait une vocation de médecin, à son père qui, promu chevalier de la Légion d'honneur, lui offrait un cadeau à son goût pour fêter cet événement : — Un squelette, papa, demanda-t-elle le plus sérieusement du monde.

Les pires exagérations, en réalité les seules à redouter seraient : l'éloignement du mariage et le dégoût des travaux domestiques. La première est trop contraire à la nature pour être vraiment un danger. La jeune fille normale préférera toujours le mariage — un mariage à son goût, et là est la nouveauté — trop d'unions avant la guerre se contractaient à la légère — à son travail et aux succès de carrière qu'elle a obtenus ou qu'elle pourrait obtenir. Mais y sera-t-elle préparée ? N'aura-t-elle pas abandonné cet apprentissage nécessaire à l'entretien d'un foyer, à la tenue d'une maison que l'on a trop accoutumé de regarder comme secondaires ? Évidemment il y a là un écueil à éviter. Peut-être la vie même s'est-elle chargée de l'éviter aux jeunes filles d'à présent. La crise domestique qui sévit a obligé les femmes à s'occuper davantage de leur intérieur, des menus travaux — si importants — de la cuisine, de la lingerie, de l'appartement. Il faut d'ailleurs blâmer

les mères qui se sont faites les servantes de leurs filles sous prétexte que celles-ci étaient des étudiantes, des intellectuelles.

Il est encore à redouter que ces jeunes filles trop ardentes à s'instruire ne perdent la finesse, la délicatesse, la grâce féminines, ce duvet qu'aucune science ne donne ni ne remplace. Ah ! qu'elles se gardent des allures garçonnières, des mots d'argot, des attitudes sans-gêne. Que toujours elles maintiennent en elles et autour d'elles ce respect de soi qui tend fort à s'amoindrir. C'est leur intérêt même.

N'essayons pas d'apporter des solutions nettes aux difficultés contemporaines. Surtout ne croyons pas qu'il soit aisé de ramener le calme et l'ordre dans une société troublée par un cataclysme de cinq années. Mais ne nous laissons pas arrêter par ces difficultés. Le goût plus vif de la jeune fille pour le travail et la culture de son intelligence ne saurait être blâmé. Il lui a donné plus de poids, moins de frivolité, il lui a ouvert des horizons, il lui a permis de rencontrer un point d'appui et souvent la sécurité. Ne croyons pas d'ailleurs que ce goût soit nouveau. Au XVII[e] siècle, par exemple, et au XVI[e], l'érudition de la femme était poussée fort loin, au point de nous remplir aujourd'hui d'étonnement. Une M[me] de Sévigné, une M[me] de Lafayette étaient remarquablement instruites. Molière a pu condamner les excès de la science féminine dans les *Précieuses ridicules* et les *Femmes*

savantes : ses comédies mêmes apportent la preuve de l'instruction féminine en son temps qui fut un temps d'ordre et de raison.

Gardons-nous surtout de croire que la femme pourra suppléer l'homme dans tous ses travaux. Certes elle le pourra dans bien des cas. Telle jeune fille que j'ai vue diriger un atelier de reliure et commander à une douzaine d'ouvriers offre l'exemple d'un excellent patron, à la fois aimable et autoritaire. Mais ne connaissons-nous pas tous au village quelque fermière qui fait marcher la ferme et dont le mari n'est que le premier ouvrier agricole? Néanmoins l'homme garde une supériorité dans le domaine intellectuel qui lui vient tout simplement de sa résistance physique et de son aptitude à s'affranchir par la pensée du poids de son organisme. Cela est ainsi, cela est dans la nature. La nature a voulu que la femme fût avant tout prédisposée à la maternité. Elle l'a fixée par d'invisibles liens impossibles à briser. Prenez dans la littérature tous ces livres de femmes qui ne sont que des confessions : toujours on les devine l'esprit lié à un corps et à un cœur de chair. Tandis que les génies de l'humanité ont pu s'élancer plus librement dans les espaces spirituels de la science, de l'art, de la métaphysique et dans les durs labeurs de la conduite des hommes.

Là même est le danger, pour la femme, de la trop grande intellectualité : elle la pourrait entraîner sans compensation sur des sommets

sans air respirable. « Le cœur, disait l'une d'elles, fait des victimes, l'esprit émancipe ». Le cœur fait des victimes qui se résignent, qui acceptent, et la vie est pleine de ces acceptations résignées qui, de la douleur même, tirent les plus sublimes dévouements. Dans tout ce qui touche au domaine du cœur, la femme reprend ses avantages et nous dépasse : elle aime mieux, elle se dévoue mieux, elle se sacrifie mieux, elle souffre mieux, et sans doute n'est-elle point satisfaite d'une supériorité de ce genre qu'elle nous abandonnerait volontiers : faut-il donc lui rappeler que le don de soi peut contenir la plus grande paix intérieure et la plus vraie félicité? Qu'elles n'oublient jamais, dans leur nouvelle culture, cette science du cœur, la seule où elles rencontreront leur bonheur et leur équilibre. Qu'elles gardent le goût des humbles travaux domestiques qui ont toujours été l'honneur de la femme, et sa gloire secrète. Qu'elles retrouvent la compréhension des grandes lois chrétiennes de la vie et du mariage, parce qu'elles poseront ainsi leur main sur cette rampe indispensable à leur marche en avant, qu'elles soient isolées ou épouses et mères, et connaîtront mieux la dignité de la personne humaine...

Mais il est hors de doute que, plus instruites, les jeunes filles sont devenues plus difficiles à marier. D'abord elles rencontrent le sot préjugé masculin. Tous les hommes sourient quand l'un d'eux prononce le mot que j'ai déjà cité : « J'aime

mieux un cordon bleu qu'un bas bleu... » Préjugé qui est à base de vanité. L'homme aime assez qu'on l'admire et il craint de ne plus l'être à domicile. Cependant une femme instruite est, d'habitude, de meilleur jugement et conseil. Elle ne s'attarde pas aux petites choses, ne perd pas son temps aux commérages, a plus d'activité. Qu'elle s'intéresse à sa maison et dépense son activité à l'orner, à la rendre agréable, et tous les préjugés tomberont.

Néanmoins, je reconnais que ce goût d'indépendance chez la femme, de culture, de travail au dehors est venu compliquer encore un problème déjà embrouillé depuis l'après-guerre. Et cependant c'est à ces générations nouvelles — jeunes gens et jeunes filles — qu'il appartient de reconstruire dans la paix et de préparer l'avenir français. Pouvons-nous, sur ce tableau qui semble chargé d'orage, leur faire confiance, et si nous leur faisons confiance, quels en seront les motifs?

V

LE TRAVAIL

Qu'attendre d'une société ainsi bouleversée qui, avant la guerre, avait été atteinte par les institutions et les mœurs dans le réservoir même de sa force : la famille, qui dans la guerre a perdu une part considérable de sa jeunesse et de son élite, qui de la guerre a rapporté une lassitude générale et un souci plus vif de son indépendance et de son bien-être ? Mais alors que pouvait-on attendre, le 1er août 1914, de notre mobilisation si l'on s'en était rapporté aux analystes de notre état social ? Sommes-nous différents, et inférieurs, après les prodiges d'endurance et d'énergie déployés pendant cinq années ? A qui fera-t-on croire que les sacrifices et les exemples de ces cinq années nous ont diminués et ne porteront pas leurs fruits ? Nous sommes toujours la même nation qui met volontiers contre elle les apparences et il faut,

sous ces apparences, aller chercher la vérité.

Tout d'abord, j'ai souligné notre changement d'attitude vis-à-vis de la famille. Avant la guerre, on souriait volontiers des familles nombreuses. Elles sont aujourd'hui à l'honneur. On les fête dans la nation, on les couronne à l'Académie. Elles sont entourées de l'estime publique. Et, résultat plus pratique, elles vont devenir plus puissantes, car cette poussée de l'opinion a contraint nos représentants à s'occuper d'elles. Il était inique que l'on ne tînt pas compte de leurs charges dans la répartition des impôts : l'erreur est en partie réparée et le sera de plus en plus. Mieux encore, on a vu naître à Grenoble, se propager dans le Nord et revenir à Paris cette ingénieuse organisation du salaire familial qui accorde à tout ouvrier, en sus de son propre salaire, une prime de tant par enfant. A Roubaix, cette prime est de trois francs par enfant et par jour. Un ouvrier qui a cinq enfants, par exemple, touche 15 francs par jour en plus de son travail. L'objection : c'est un encouragement aux patrons de n'embaucher que des célibataires, ne porte pas ; car ces primes sont payées par le moyen d'une caisse alimentée par tous les patrons, en sorte que pour ceux-ci l'intérêt est exactement le même, que leurs employés soient ou non pères de famille. Il est hors de doute que cette mesure se généralisera. Le vote familial, encore, tôt ou tard, sera accordé. Nous aurons le véritable suffrage uni-

versel : tant d'habitants, tant de votes, les enfants étant représentés par le père ou la mère. Une élite sortira-t-elle mieux de ce mode d'élection : je le souhaite. Dans tous les cas, les droits de la famille seront mieux défendus dans la nation. On pourra envisager le changement de notre législation sur la famille, de notre testament enchaîné, de notre système successoral qui, après avoir développé la petite propriété, a émietté le sol au point de compromettre les progrès agricoles et la continuité de la race sur la même terre et qui, par une augmentation irréfléchie des droits de mutation, en arrive à compromettre l'héritage (1).

(1) A méditer sur cette grave question la lettre suivante venue d'un terrien de Vendée :

« Laissez-moi vous signaler une autre cause de décadence qui menace l'élite et à laquelle vous avez certainement pensé plus d'une fois, sans en avoir encore rien dit. Je fais allusion aux lois fiscales en matière d'hérédité. Vous connaissez le taux excessif des droits de mutation ; vous savez aussi que, pour leur calcul, l'Etat considère comme étrangers les membres d'une famille à partir du cinquième degré inclusivement. Un oncle ou une tante à la mode de Bretagne sont au cinquième degré ; leurs neveux ou nièces, qui héritent d'eux, sont réputés étrangers par le fisc ; et pourtant, à ce degré-là, non seulement la parenté est reconnue dans les familles, mais elle amène souvent beaucoup de relations, d'affection et d'intimité ! Que la succession s'ouvre ; qu'elle consiste en une fortune moyenne de province, quatre ou cinq cent mille francs : avec le cumul de la taxe successorale et des droits de mutation, les neveux, censés étrangers, auront à payer 42 p. 100 sur la dernière tranche, de 250.000 à 500.000. Et si, cas qui n'est point rare, la majeure partie des biens héréditaires consiste en immeubles, il faudra, dans les six mois, se hâter d'en vendre assez pour réaliser la somme considérable exigée par le fisc : ces ventes précipitées sont souvent conclues à vil prix, de sorte que, quand le Trésor public est satisfait, il ne reste aux héri-

Comme la famille, le travail a été remis en honneur. C'est l'œuvre de la vie chère. Elle a rendu l'existence impossible aux petits rentiers. Le travail est aujourd'hui un besoin et une noblesse. On a beaucoup parlé, après la guerre, de la vague de paresse qui a déferlé sur la nation. L'expression était juste : les revenants étaient fatigués. Ils croyaient pouvoir se reposer sur la victoire, et la désillusion a été rude. Ils ont mis un peu de temps à le comprendre, à réparer leurs muscles, leurs nerfs et leur cerveau. Mais enfin, de mois

tiers que des débris du patrimoine successoral. Une seconde opération analogue, si les circonstances la rendent nécessaire, l'émiette et n'en laisse presque rien. Le tarif actuel des droits de mutation prépare la ruine de la bourgeoisie : celle-ci n'est pas toute l'élite, mais elle en constitue une grande fraction, j'oserais dire la majorité. Notre démocratie niveleuse n'a point souci d'elle ; et nos parlementaires à courte vue, s'inspirant de leur intérêt électoral immédiat, n'aperçoivent pas les conséquences funestes et lointaines de cette fiscalité exorbitante. Cependant elles conduisent à une réduction de l'élite, et surtout de l'élite au service de l'Etat.

Autrefois, dans le cours du siècle dernier, les familles bourgeoises, sûres de pouvoir transmettre leur fortune à leurs enfants, les orientaient volontiers vers les fonctions publiques : ils servaient de bon cœur le Gouvernement français et s'estimaient très honorés d'une charge dans la magistrature ou l'administration ; ils y apportaient des traditions de droiture et de conscience que plusieurs générations leur avaient transmises, et, leur traitement s'ajoutant aux biens recueillis par succession, ils fondaient et élevaient une famille avec la seule ambition de voir leurs fils entrer comme eux au service de l'Etat. De tels sentiments ne sont plus possibles aujourd'hui. La conception de l'existence est changée. Avec la confiscation systématique établie pas la loi à chaque ouverture de succession, les Roquevillard ne pourront plus subsister : leur patrimoine territorial, jadis si solide, est condamné à un émiettement fatal. Pour entretenir l'aisance, il faut maintenant ne plus servir l'Etat.

en mois, une amélioration se constate. On voit de moins en moins — on en voit encore — de ces ouvriers ou de ces employés de quarante ans, et quelquefois davantage, qui, dès que le contremaître ou le chef de bureau ont le dos tourné, suspendent instantanément leur effort et consultent leur montre pour calculer le nombre de minutes qui leur reste à ne rien faire : honteux collégiens qui ont encore à leur âge besoin d'un surveillant et attendront la mort pour prendre goût à un métier ! Le métier, la profession, mais

qui donne aux fonctionnaires à peine de quoi vivre; il faut choisir une profession indépendante dans l'industrie, le commerce ou les carrières libérales, une profession où le travail et l'intelligence puissent gagner la richesse. De ce nouvel esprit de la bourgeoisie j'ai des exemples sous les yeux; je ne l'invente pas; il est la suite logique des lois fiscales. L'Etat déclare la guerre à l'élite; l'élite à son tour ne consentira plus à servir l'Etat. Celui-ci agit comme si, en fait de riches, il ne voulait plus que de nouveaux riches; la mentalité de cette élite-là est-elle donc digne d'encouragement ?

Le gouvernement comprend-il bien l'intérêt public ? Faut-il souhaiter que cette situation dure? Vous ne le croyez pas, monsieur, j'en suis persuadé. J'ajouterai que l'Etat commet, en même temps qu'une faute politique, une injustice révoltante. Le grand ressort de l'activité humaine est l'appropriation individuelle; on travaille, on acquiert pour soi, pour ses descendants, pour ses proches, pour ceux qu'on aime; on ne fera jamais le même effort pour la collectivité abstraite. On tient à transmettre après soi à ceux qu'on préfère le patrimoine reçu des ancêtres ou acquis personnellement. Si l'Etat s'oppose à cette transmission, s'il prétend s'emparer d'une part énorme de chaque fortune, on le regarde comme un voleur ; on s'insurge moralement; on n'a aucun scrupule à tromper le fisc, non seulement en pareille circonstance, mais en d'autres occasions. L'État prend de l'argent par force; en retour, il recueille de la haine et suscite chez un grand nombre de citoyens un parti-pris de fraude permanent... »

c'est déjà la beauté d'une vie d'homme, comme l'amour unique et la maternité sont la beauté d'une vie de femme. L'homme se fait une joie quotidienne de l'emploi normal de ses facultés, et le repos, ensuite, lui est doux. Si quelqu'un se plaint de son travail, disait à peu près Pascal, mettez-le à ne rien faire. C'est l'oisiveté qui est néfaste et abrutit : l'oisiveté d'en haut comme celle d'en bas.

S'il y a amélioration dans le travail, dans cette conscience professionnelle qui est l'honneur du travail, il n'y a pas encore amélioration dans la hiérarchie du travail. Notre esprit d'égalité, développé à tort depuis un siècle, a perdu le respect du travail intellectuel. Il faut absolument que nous le retrouvions. C'est la question même de notre progrès qui est en jeu. Et c'est, dans la concurrence des nations, celle de notre vie et de notre mort, tout simplement. La Déclaration des Droits de l'Homme avait posé le fameux principe : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». Mais elle ajoutait cette réserve : « Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune ». L'utilité commune : notre démocratie avait-elle donc cessé de l'apercevoir dans la valeur intellectuelle ? Il n'est pas en son pouvoir de supprimer la réalité, et la réalité veut qu'un pays ne progresse que par son élite, et qu'à la diminution de cette élite corresponde exactement une diminution de production

matérielle et de valeur morale. M. Alfred Capus, dont j'ai déjà cité les observations si précises sur la société contemporaine, n'a pas manqué de signaler le prodigieux abus que l'on a fait de la loi d'égalité pour mesurer sa part à l'individu supérieur : « La foule est là, dit-il, maintenant qui exige et domine. Elle ne voit pas que sa sécurité et son bien-être dépendent des cerveaux bien organisés, de l'observation sociale, en un mot de l'intelligence ; et notre fausse philosophie politique la maintient en cet aveuglement. « L'utilité commune » de la Déclaration des Droits de l'Homme, qui y contribue mieux qu'un Branly, obligé de donner des leçons pour vivre, parce que notre démocratie hait la faveur (1), qu'une Mme Curie à qui on rogne la maigre subvention de son laboratoire ? et, généralement, que nos professeurs, nos savants, brimés et maltraités, comme si l'élite était devenue une aristocratie suspecte? » Cette élite intellectuelle, notre temps a trouvé un moyen sournois de la réduire : en l'affamant.

La réaction contre ces erreurs néfastes a commencé.

*
* *

Comme la famille, comme le travail, voici que la terre est aujourd'hui à l'honneur. Or, avant la

(1) La légende de Branly courant le cachet des répétitions est inexacte. Branly a été recueilli par l'enseignement libre : il est professeur à l'Institut catholique. Mais un Branly devrait ne pas avoir à enseigner, quand ses expériences l'absorbent.

guerre, la campagne était en danger. Un phénomène s'était produit qui, par sa continuité, prenait force de loi. Outre que nos institutions, avec le partage égal et forcé, émiettaient le sol à l'infini, la ville attirait les jeunes activités, les villages fondaient, la main-d'œuvre diminuait. Etait-ce l'école avec les curiosités inévitables qu'elle provoque chez l'enfant ? Etait-ce le service militaire qui ouvrait au jeune paysan les perspectives de la vie urbaine, avec ses lumières, ses cafés, ses cinémas? Etaient-ce les difficultés de la culture et le peu d'argent visible qu'on en retire, et la comparaison avec l'usine qui rétribuait davantage en apparence ? Pour toutes ces causes, et d'autres plus obscures, il y avait une crise de l'agriculture dont les économistes signalaient le péril grandissant. La guerre n'allait-elle pas l'augmenter encore ? Le paysan en pleine force parti, que deviendrait la terre ?

Elle a été cultivée. Ce n'est pas un des chapitres les moins émouvants de notre histoire nationale que celui qu'il conviendra de consacrer à cette culture. Les vieux, les femmes, les enfants ont suffi ou presque, à la tâche. Au prix de quels efforts, de quel surmenage ? Tous les morts ne sont pas tombés sur les champs de bataille : il en est qui sont tombés au retour des champs labourés. Les cloches des villages ont plus d'une fois sonné pour des décès prématurés : hommes de cinquante à soixante ans qui avaient abusé de leurs bras

et qui étaient à bout de souffle. Les femmes ont fait métier d'hommes : on a pu les voir tenant les mancherons de la charrue, piochant ou maniant la faux. Quant aux adolescents, ils ont été les Marie-Louise de la terre. Jadis, les chefs de famille les tenaient à distance, ne les admettaient pas à certains travaux d'importance, ne leur confiaient pas les bœufs, sauf au pâturage. Il a bien fallu leur conférer leurs titres de noblesse agricole.

La terre, après tant de sacrifices, s'est montrée moins dure. Elle s'est mise à rétribuer avec une largesse nouvelle ses fidèles serviteurs. N'est-elle pas le grand réservoir d'où coule la vie? Ne lui devons-nous pas le pain et le vin, notre chair et notre sang? Dans l'ascension des prix dont l'ensemble compose l'effroyable cherté de la vie actuelle, elle a eu sa part, sa grande part, qui est la plus juste et qui sera la plus bienfaisante. Car le résultat a été de restituer à la terre son attrait et de fortifier les vocations paysannes. Les enfants qui semblaient prendre le chemin de la ville ont pris, au lieu de la clé, le goût des champs et ne les quittent plus. Les démobilisés y sont revenus. Elle peut recevoir d'autres hôtes. L'Institut agronomique regorge d'élèves. Il y a de la place et des bâtiments dans les villages autrefois désertés. Et je vois un heureux symptôme dans ce retour à la terre.

VI

NOTRE ESPOIR

Vous souvenez-vous, dans les *Métamorphoses* d'Ovide, de la manière dont les dieux repeuplent la terre après que le genre humain a été presque anéanti par un déluge? Seul Deucalion a échappé au désastre avec Pyrrha, sa femme. Ils contemplent, désolés, les ruines qui les entourent. Sans doute n'ont-ils plus qu'à périr de faim, de froid, dans la solitude et l'abandon. L'oracle les invite alors à prendre les pierres qui gisent sur le sol, toutes polies encore par les flots et à les jeter derrière eux. Ces pierres, dès qu'elles touchent le sol, sont aussitôt métamorphosées en hommes et en femmes. Je ne retrouve pas dans ma mémoire les vers latins que j'aurais voulu citer. Mais le sens doit être celui-ci. Le poète, ayant raconté notre origine, ajoute : — « Nous sommes une race dure, créée pour les fatigues… »

Ainsi les anciens, de la pierre qui sert à construire, avaient-ils fait le symbole de la race humaine.

Si l'on veut l'essor d'un peuple, il faut d'abord l'abriter. La crise la plus grave, dans les villes, est celle du bâtiment. Il importe que les taudis anciens qui chassent fatalement leurs habitants vers le café et le cinéma se changent en cités ouvrières, avec de petits jardins à cultiver quand la journée est finie. Il importe absolument que les jeunes foyers aient de quoi nicher leurs amours. On prêche sans cesse la repopulation. Mais il faut des maisons pour recevoir les enfants.

Jean-Jacques Rousseau appelait Paris un désert d'hommes. Louis Veuillot, dans une malédiction célèbre, l'appelait un désert de pierres : « Dans le Paris nouveau, s'écriait-il, il n'y aura plus de demeure, plus de tombeau, plus même de cimetière. Toute maison ne fera qu'une case de cette formidable auberge où tout le monde a passé et où personne n'a souvenir d'avoir vu personne. Qui habitera la maison paternelle? Qui priera dans l'église où il a été baptisé? Qui connaîtra encore la chambre où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où, jeune, il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie? O racines de joie arrachées de l'âme humaine! Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le

cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de nos félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette fenêtre. J'ai été chassé de là, un autre est venu s'installer là ; puis, ma maison a été jetée par terre, et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert. Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour! Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde : tu n'auras jamais de citoyens! »

Les invectives de Veuillot nous paraissent aujourd'hui déclamatoires. Car il ne s'agit plus de trouver une maison, avec son passé, ses souvenirs, son âme, mais le moindre logement. On se contenterait de l'appartement uniforme, si on le trouvait. Voyez ces familles errantes qui, après avoir traîné comme elles pouvaient leurs méchants meubles de taudis en taudis, *tombent en hôtel*, pour employer la forte et douloureuse expression de l'un de leurs défenseurs, M. Coquelin. Elles se débarrassent de leur mobilier qui les gène et comment le rachèteraient-elles jamais? Les voilà perdues, obligées de s'entasser dans une seule pièce pour payer moins cher, livrées aux plus infâmes promiscuités. Que deviendront ces petits garçons et ces petites filles dont l'enfance n'aura connu que le plaisir de la rue? A la campagne du moins il y a des toits, et comme il faut

encourager le retour à la terre que j'ai signalé! N'ai-je pas cité cette parole, belle comme un vers de Corneille, que j'ai entendu prononcer par un paysan de chez moi? Il venait d'avoir son seizième enfant et comme je lui disais : — Quand vous avez vu qu'il en venait tant, qu'avez-vous fait? — D'un geste large il me montra la maison qui, littéralement, riait au soleil de toutes ses fenêtres ouvertes, et qui était neuve, grande et spacieuse, et il me répondit simplement :

— **J'ai bâti.**

Il n'avait que peu de ressources, il avait dû emprunter, il avait compté sur ses bras solides et sur la Providence. Nous avons besoin aujourd'hui de ces bâtisseurs. L'amour du travail nous les rendra. Je lisais récemment dans les souvenirs de la vie littéraire que publie un excellent écrivain dont la vie est un exemple de courage et de force, Rosny aîné, cette phrase admirable : « Quelque chose en moi veut que je travaille et, quand je n'ai pas travaillé, je suis triste au point de ne pas dormir... » Ah! que cela est beau et que cela est justement senti. Pour ma part, je ne m'assieds jamais sans joie à ma table de travail. Il me semble que je suis comme le paysan qui hume le bon air frais du matin avant de se mettre à labourer son champ. Que je plains ceux qui n'aiment pas leur travail! C'est un amour qu'il faut répandre partout aujourd'hui. La France tout entière doit se mettre au travail,

doit aimer un travail qui répare et qui reconstruit.

Quant au développement nouveau de la femme, qu'on me permette de m'en réjouir au lieu de m'en alarmer! La femme sera toujours disposée, dès qu'elle aimera, à sacrifier son indépendance. Et les facultés de jugement, d'ordre, d'ingéniosité, qui lui sont naturelles, mises en valeur par son instruction, seront précieuses à utiliser dans un temps où l'on a besoin de tous les efforts, de tous les concours, de toutes les bonnes volontés. Loin de lui fermer les carrières où elle peut rendre des services, il faut les lui ouvrir toutes grandes, avec amitié. Sous la réserve toutefois que, mariée, elle reste autant que possible au foyer. Là sera désormais son œuvre quotidienne. Là est son domaine. Là est son royaume.

Puisse son ardeur au travail stimuler la jeunesse masculine! Celle-ci a besoin de comprendre que le courage devant la mort ne peut suffire dans la société et qu'il faut aborder carrément la vie, ses charges, ses responsabilités, se préparer, par la culture de l'intelligence et de la volonté, aux efforts de longue haleine et aux directions. Il lui appartient de garder pour elle les grands travaux, de les éviter aux femmes et de traiter celles-ci avec courtoisie, avec chevalerie même, qu'elles le souhaitent ou non. Et s'il veut être le chef de la communauté, qu'il commence par mériter ses galons en assurant la sécurité, la garde et l'entretien de son foyer.

Ne soyons donc pas pessimistes. Certes notre avenir demeure incertain, puisqu'il dépend de nous-mêmes. Voici pourtant bien des symptômes favorables. Les statistiques mêmes sont rassurantes : elles enregistrent dans le premier semestre de 1920 un surcroît de mariages et de naissances qui autorise tous les espoirs. Et je voudrais terminer cette trop longue étude sociale en citant un trait qui s'est passé au dernier conseil de révision dans mon pays de Savoie. On appelle la commune de Bellevaux. C'est une commune de la haute montagne. Son nom mérite d'être retenu parmi les 38.000 communes de France. A Bellevaux, les familles de 7, 8, 10, 12 enfants sont l'habitude, et l'Académie a attribué cette année un prix Cognacq à la famille Favrat, de Bellevaux, qui en compte 16. On appelle donc la commune de Bellevaux et aucun jeune homme ne se présente. N'y a-t-il donc plus de jeunes gens à Bellevaux? Qu'est-ce que cette réputation de familles nombreuses? C'est incroyable. Le maire, alors, embarrassé, s'excuse en toute simplicité : « — Monsieur le préfet, explique-t-il, les jeunes gens de ma commune ne sont pas descendus. Ils étaient occupés aux champs. Ils m'ont chargé de vous dire qu'ils sont tous bons pour le service armé. »

Cette jeunesse aux champs, qui refuse de quitter son travail et d'autorité se déclare bonne pour le service du pays -- celui de la paix comme celui

de la guerre — c'est l'image que, pour conclure, je vous propose.

« Nul effort n'est perdu », déclarait Pasteur. Souvenons-nous que de nos efforts individuels, groupés dans un but commun, se compose, avec la direction du pouvoir, l'avenir d'un grand peuple victorieux.

(Paris, juin 1920, juin 1921.)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE VII

I

Enquête sur le mariage et la famille.

I. — La crise du mariage 17
II. — La vie commune 24
III. — Le divorce 37
IV. — Les difficultés du mariage 44
V. — L'indépendance de la femme 49
VI. — Les mariages manqués 60
VII. — La faillite du plus fort 66
VIII. — L'égalité dans le mariage 72
IX. — Mariage et Travail 79
X. — Les familles nombreuses 86
I. La famille Perronnet, de Novalaise (Savoie). 89
II. La famille Favrat, de Bellevaux (Haute-Savoie) 94
III. Une bouffée d'air pur 103
XI. — A quoi rêvent les jeunes filles 110
XII. — La grève des femmes 118
XIII. — Le mariage aux colonies 128
XIV. — Ménages bourgeois 136

Pages.

XV. — La femme mariée à la maison 145
XVI. — La dot 154
XVII. — Les relations. 177
XVIII. — Le code civil et les femmes. 199
XIX. — Une révolution à Lille 206
XX — Le prix de la vie. 214
XXI. — Les nouvelles amazones 246

II

Conclusions.

I. — L'héritage de la guerre 253
II. — La famille : hier et aujourd'hui 261
III. — La jeunesse nouvelle. 269
IV. — Les jeunes filles nouvelles 285
V. — Le travail 294
VI. — Notre espoir 303

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

OUVRAGES POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

ACKER (PAUL)

Les exilés. Nouvelle édition illustrée (1 vol.). 7 50
L'Oiseau vainqueur (1 vol.) . . . 7 »

AICARD (JEAN), *de l'Acad. française.*

Arlette des Mayons (1 vol.). . . . 5 »
La Chanson de l'Enfant (1 vol.). 5 »
Jésus, poèmes (1 vol.) . . . . . . 5 »

ALANIC (MATHILDE)

L'Essor des Colombes (1 vol.) . . 5 »
Le Maître du Moulin Blanc (1 vol.). 6 75
Mie Jacqueline (1 vol.) 6 75
Ma Cousine Nicole (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) (1 vol.) . 6 75
Nicole mariée (1 vol.). 7 50
Nicole maman (1 vol.). . . . . . . 7 »
Norbert Dys (1 vol.). 7 50

BACHELIN (HENRI)

Le Village (1 vol.) . . . . 5 »
Le Petit (1 vol.) . . . . 5 »

BALZAC (H. DE)

Eugénie Grandet (1 vol. illustré) . 5 »

BERTHAUT (LÉON)

Honneur et Patrie (1 vol.). . . . . 5 »
Fantôme de Terre-Neuve (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) (1 vol. illustré). 5 75
Le Peuple de la Mer (1 vol.). . . 5 »
Le Pilote N° 10 (1 vol. illustré) . . 6 »
Soldats de Jeanne d'Arc (1 vol.). 5 »

BORDEAUX (HENRY), *de l'Acad. française*

La Nouvelle Croisade des Enfants (1 vol.). . . . . 7 »

BOURCIER (EMMANUEL)

Les Gens de Mer (1 vol.). . . . . 5 »

CAMI

Les Mystères de la Forêt Noire (1 vol.) . . . . 5 »

CHERVILLE (MARQUIS DE)

Contes d'un coureur des bois (1 vol. illustré) . . . . 5 »

DANRIT (CAPITAINE)

La Guerre souterraine. Robinsons souterrains) (1 vol. illustré). . . 5 »
Au-dessus du Continent noir (1 vol. illustré). . . . . 6 »
Alerte ! (1 vol. illustré) 7 50
Evasion d'Empereur (1 vol. illustré) 5 »
L'Aviateur du Pacifique (1 vol. ill.). 7 »
Robinsons Sous-Marins (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) (1 vol. illustré). 7 50
Robinsons de l'Air (1 vol. illustré). 7 50
Ordre du Tzar — de Samarcande à Lhassa (1 vol. illustré) 6 75
La Guerre de Demain :
I. *La Guerre de Forteresse* (2 vol. illustrés), l'un . . . . 5 »
II *En rase Campagne* (2 vol. illustrés), l'un . . . . 5 »
III. *En Ballon* (2 vol. illustrés), l'un. 5 »

DANRIT ET DE PARDIELLAN

Le Journal de guerre du Lieutenant Von Piefke (2 vol. illustrés), l'un 5

DAUDET (ALPHONSE)

Premier voyage, premier mensonge (1 vol. illustré) 6
Tartarin de Tarascon (1 vol. ill.). 7
Tartarin sur les Alpes (1 vol. ill.). 6
Port Tarascon (1 vol. illustré). . . 6
Robert Helmont. (1 vol. illustré) . 6

FIERRE (JACQUES)

Les Galères dans la rade (1 vol.).

FISCHER (MAX ET ALEX)

Camembert-sur-Ourcq (1 vol.). . 5

FOLEŸ (CHARLES)

Le Roman d'un Soldat (1 vol.) . 5
Fleur d'Ombre (1 vol.). 6
Tuteur (1 vol.). 5
Pernette en escapade (1 vol.). . 6
Sylvette et son Blessé (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) (1 vol.) 5

FONCK (RENÉ), *Capitaine pilote aviat*[...]

Mes Combats. Préface du Maréchal Foch (1 vol.). 6

FRAPIÉ (LÉON)

Nouveaux contes de la Maternelle (1 vol.). 5

GENIAUX (CHARLES)

Mes Voisins de campagne (1 vol.). 5
La Famille Messal (1 vol.). . . . 5

GUITRY (LUCIEN)

Risquetou (1 vol.) 5

HERMANT (ABEL)

Histoires héroïques de mon ami Jean (1 vol.) 5

MACHARD (ALFRED)

Popaul et Virginie (1 vol.). . . . 5

MALOT (HECTOR)

Sans Famille (2 vol. illustrés), l'un. 7 [...]
En Famille (2 vol. illustrés), l'un 7
La Petite Sœur (2 vol. ill.), l'un 7 [...]

NION (FRANÇOIS DE)

Son Sang pour l'Alsace (1 vol.). . 5

PARDIELLAN (P. DE)

Nos Ancêtres sur le Rhin (1 vol.). 5

ROBERT-HALT (MARIE)

Histoire d'un petit homme (1 vol.) 6

SÉE (EDMOND)

Un Cousin d'Alsace (1 vol.) . . . 5

SIENKIEWICZ

Suivons-le (1 vol. illustré). 5

VIGNES-ROUGES (JEAN DES)

Sous le Brassard d'Etat-Major, (1 vol.). 5

7794. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. 6-21.